

Abraham
MERRITT

**BRÛLE,
SORCIERE,
BRÛLE!**



Neo

Special Edition Doll

Abraham Merritt

Brûle, sorcière brûle !

Roman

Traduit de l'américain
par Georges-H. Gallet

Introduction
par François Truchaud

Nouvelles éditions Oswald

Série « Fantastique / Science-fiction / Aventure »
dirigée par Hélène Oswald

Cet ouvrage a été réalisé
sous la direction de François Truchaud

*La précédente édition française
de cet ouvrage a été publiée
par les éditions Retz en 1976.*

Titre original :
Burn, Witch, Burn !

Couverture illustrée
par Jean-Michel Nicollet
Maquette : Studio Knack/Néo

ISBN : 2-7304-0268-X

© Nouvelles éditions Oswald (Néo), 1984
38, rue de Babylone, 75007 Paris

LE TÉNÉBREUX SAVOIR

« Au-delà du rideau des choses matérielles auquel se heurte notre vision existent des forces et des énergies qui nous haïssent... Je dis que ces puissances peuvent franchir le rideau des choses matérielles... »

Ces phrases – la conclusion du présent roman – illustrent sans détour les convictions de Merritt et sa trajectoire remarquable, sa quête d'une autre vérité, par-delà le Voile. On le sait, toute son œuvre présente un affrontement constant entre la lumière et les ténèbres, entre le Bien et le Mal. Aussi, très logiquement, notre auteur devait-il être attiré de plus en plus par le Fantastique pur, pour revenir épisodiquement au Merveilleux et à la Science-Fiction. Cette orientation, marquée depuis 1926, s'affirmera au fil des années pour culminer dans les années 30 avec ses deux – derniers – romans : *Brûle, sorcière, brûle !* Et *Rampe, ombre, rampe !*

Le lecteur, habitué de cette collection, qui a déjà lu *Rampe, ombre, rampe !*, en (re) découvrant le présent volume aura l'étrange sensation de se trouver en pays de connaissance, mais, à l'instar d'Alice traversant le miroir, tout est à l'envers ! Puisqu'il a commencé par lire *Rampe...*, la suite logique de *Brûle, sorcière, brûle !* Ce qui lui permettra d'ordonner les choses et de s'y retrouver un peu, en marchant à reculons !

Les deux romans – indépendants malgré tout – sont construits de la même façon, se terminent par la même réflexion ou interrogation, et présentent la même genèse : *Rampe...* fut apparemment influencé par *la Demoiselle d'Ys*^[1] de Robert Chambers, et *Brûle...* reprenait le thème

de la très belle nouvelle de Fitz-James O'Brien *Le forger des merveilles*^[2]. Au miroir magique de M^{me} Mandilip répond le regard de Dahut, la reine des Ombres, illustrant parfaitement la dualité des choses et du monde, l'éternel affrontement entre le rêve et la réalité, le normal et l'anormal, l'explicable et l'inexplicable. Tout au long de son œuvre, Merritt nous a habitués à nous interroger sur l'apparence fragile de la réalité et sur le monde qui s'étend au-delà... de l'autre côté du miroir.

Ce roman présente en fait une succession d'oppositions, de dualités, de mondes qui s'opposent et s'affrontent : le monde du docteur Lowell et le monde des gangsters avec Ricori, le monde normal et celui de la magie, le monde du bien (la poupée de l'infirmière) et le monde du mal (les poupées diaboliques), etc. Dès lors le lecteur aura à choisir entre une explication rationnelle et... l'autre explication. D'où le débat des dernières pages : Ricori affirme que le Mal et la magie existent ; le docteur Lowell parle d'hypnose, de suggestion, d'hallucinations. Pourtant, comme il l'avoue à la dernière ligne, ces explications scientifiques « ne le satisfont nullement ».

À l'origine, Merritt intitula ce roman *The Dolls of M^s Mandilip*, mais la revue *Argosy* lui donna son titre définitif et commença à le publier à partir du numéro du 22 octobre 1932. Hollywood devait s'en emparer : ce fut *Les poupées du diable* de Tod Browning (1936) avec Lionel Barrymore dans le rôle de Paul Lavond/« M^{me} Mandilip ». Le film n'a qu'un lointain rapport avec le roman, gardant principalement les scènes avec les poupées diaboliques, et s'égarant dans une histoire de vengeance, avec Lionel Barrymore grisé en vieille femme. Apparemment, le cinéaste génial de *Freaks* ne fut que très médiocrement inspiré par le roman de Merritt. Signalons au générique la présence d'Erich von Stroheim, en tant que co-scénariste et conseiller technique (sans doute pour sa connaissance de la

vie parisienne : ainsi le chauffeur de taxi s'appelle Toto !). Mais nous sommes loin de la puissance évocatrice du roman et de l'évocation du Mal, avec des phrases sublimes comme « L'amour, la haine et la puissance... trois objets de convoitise... qui semblent avoir toujours été les supports du trépied sur lequel brûle la flamme obscure... »

Rampe... commença à paraître dans *Argosy* le 8 septembre 1934, mais c'est une autre histoire ! Dans cet étonnant diptyque sur la sorcellerie, en plein cœur de New York, dans les années 30, *Brûle...* fait figure de roman policier où une place très importante est faite à l'enquête – les pièces du puzzle qui s'assemblent peu à peu jusqu'à la révélation finale – enquête qui se transforme tout naturellement en quête de la vérité, avec cette interrogation fondamentale : la magie noire existe-t-elle réellement ?

On notera à nouveau la façon dont Merritt privilégie le regard, si révélateur, si trompeur ! Le regard terrifié de Peters, le regard hypnotisé de Ricori, le regard fasciné du docteur Lowell, le regard des poupées diaboliques. Tout peut basculer dans un regard... surtout lorsqu'il fixe un miroir, celui de M^{me} Mandilip, figure centrale du roman. Celle-ci n'apparaît que très rarement ; pourtant elle est constamment présente et domine l'histoire, telle une énorme araignée qui tisse patiemment sa toile. Auréolée de mystère (quel âge a-t-elle en réalité ? Quelles sont ses origines... elle vivait à Prague, ville magique entre toutes, mais avant... ?) Elle est l'incarnation même de la sorcière, la *strega* comme dit Ricori, de ce ténébreux savoir qui défie les lois scientifiques et fascine, tout en lui faisant horreur, le docteur Lowell. Dans *Rampe...* le docteur Caranac succombera à la même fascination... en se perdant dans le regard de Dahut la Blanche ! Être à l'apparence monstrueuse, M^{me} Mandilip est capable de se transformer, de devenir une jeune femme d'une incroyable beauté...

pour perdre ses amants. Dès lors, la raison vacille. Que faut-il croire ? Et le moindre des paradoxes de ce roman étonnant – la preuve de l'immense talent de Merritt – n'est-il pas de nous faire douter jusqu'au bout de la réalité des événements relatés dans ces pages sulfureuses ? Jusqu'à la fin, Merritt s'ingénie à égarer le lecteur, à le faire douter de lui-même, de son regard, de sa raison. Entre ses mains, le lecteur devient à son tour une marionnette, une poupée sans discernement, livrée au Mal ! Certes, Ricori affirme qu'il « existe des puissances qui nous sont favorables et se manifestent en ceux qu'elles ont choisis ». Mais le doute et la perplexité demeurent à la dernière ligne. L'interrogation finale, une fois de plus... le livre se referme et le lecteur demeure plongé dans les ténèbres, tandis que résonne en lui la voix de M^{me} Mandilip, par l'intermédiaire de Ricori encore possédé : « *Pauvre fou !* »

*François Truchaud
Ville d'Avray
19 mai 1984.*

Brûle, sorcière brûle !

Avant-propos

Je suis médecin, neurologue, spécialiste des maladies mentales, expert en psychopathologie. Je travaille en relation étroite avec deux des principaux hôpitaux de New York et je me flatte de nombreuses distinctions aussi bien aux États-Unis qu'à l'étranger.

Si je donne ces précisions au risque d'être identifié, ce n'est pas par gloriole, mais parce que je désire montrer que j'ai la compétence requise pour observer et porter un jugement scientifique autorisé sur les événements singuliers que je vais rapporter.

Je mentionne le risque d'être identifié parce que mon nom n'est pas Lowell. Ce n'est qu'un pseudonyme, comme les noms de tous les autres personnages. Au fur et à mesure de mon récit, les raisons de cette mise à distance deviendront de plus en plus évidentes.

J'ai pourtant la conviction profonde que les faits et les observations qui sont regroupés dans mes notes sous la rubrique « les Poupées de M^{me} Mandilip » doivent être éclaircis, mis en ordre et publiés. Bien entendu, je pourrais le faire sous la forme d'une communication à l'une des sociétés médicales auxquelles j'appartiens, mais je connais trop bien la manière dont mes confrères accueilleraient une telle relation, et avec quelle suspicion, quelle pitié et même quelle répugnance ils me regarderaient dorénavant dans la mesure où une grande partie de ces faits et de ces observations vont à l'encontre des notions acceptées et reconnues de cause et d'effet.

Néanmoins, dans mon orthodoxie médicale, je ne peux m'empêcher de me demander s'il ne peut pas y avoir des

causes autres que celles que nous admettons. Des forces et des énergies que nous refusons avec entêtement parce que nous ne pouvons pas leur trouver d'explication dans les limites étroites de nos connaissances présentes. Des énergies dont la réalité est reconnue dans le folklore, les antiques traditions de tous les peuples et que, pour justifier notre ignorance, nous qualifions de mythes et de superstitions.

Une connaissance, une science, incommensurablement ancienne. Née avant l'Histoire, mais qui n'est jamais morte ni même ne s'est jamais entièrement perdue. Une connaissance secrète, mais qui a toujours eu ses prêtres et ses prêtresses veillant sur sa flamme noire, la transmettant de siècle en siècle. La flamme noire du savoir interdit... qui brûlait en Égypte avant que les pyramides fussent édifiées, et dans les temples en poussière qui se trouvent sous les sables du désert de Gobi ; la magie noire que connaissaient les fils d'Ad dont les Arabes disent qu'Allah les changea en pierres pour leurs sortilèges dix mille ans avant qu'Abraham foule les rues d'Ur en Chaldée ; celle qui était connue en Chine du lama tibétain, du chaman bouriate des steppes comme du sorcier des mers du Sud.

La flamme maléfique de la magie noire... qui enténébrait les ombres des sombres menhirs de Stonehenge ; qui fut plus tard entretenue par les mains des légionnaires romains ; qui grandit à nouveau, nul ne sait pourquoi, dans l'Europe médiévale... et qui brûle toujours, toujours vivante, toujours puissante.

Mais trêve de préambule. Je commence à l'instant où cette noire connaissance projeta pour la première fois son ombre sur moi.

1

Le mal inconnu

J'entendis l'horloge sonner une heure alors que je montais les marches de l'hôpital. Normalement, j'aurais dû être dans mon lit, en train de dormir, mais il y avait un cas qui m'intéressait beaucoup, et Braile, mon assistant, m'avait avisé par téléphone d'une certaine évolution que je désirais observer. Nous étions au début de novembre. Je m'arrêtai un instant en haut des marches pour admirer l'éclat des étoiles. Au même moment, une automobile stoppa devant l'entrée de l'hôpital.

Tandis que je me demandai ce que cela signifiait à cette heure de la nuit, un homme en sortit prudemment. Il promena un regard aigu à droite et à gauche dans la rue déserte, puis ouvrit largement la portière. Un autre homme surgit. Tous deux se penchèrent et parurent tâtonner à l'intérieur. Quand ils se redressèrent, je vis alors qu'ils avaient les bras passés autour des épaules d'un troisième. Ils avancèrent non pas en le soutenant, mais en le portant littéralement. La tête pendait sur la poitrine et le corps ballottait mollement.

Un quatrième homme descendit alors de la voiture.

Je le reconnus. C'était Julian Ricori, chef notoire de la pègre, l'un des purs produits de la loi sur la prohibition. On me l'avait déjà montré plusieurs fois, mais, même sans cela, les journaux m'avaient familiarisé avec ses traits et sa silhouette. Grand et mince, avec des cheveux *blancs argentés*, toujours impeccablement vêtu, il avait l'apparence d'un homme riche et désœuvré plutôt que de

quelqu'un qui menait des activités telles que celles dont il était accusé.

J'étais resté dans l'ombre sans me faire remarquer. J'en sortis. Instantanément, les deux porteurs s'arrêtèrent avec une vivacité de chien de chasse et, d'un geste menaçant, enfouirent leurs mains libres dans la poche de leur veston.

« Je suis le docteur Lowell, dis-je très vite, et je travaille dans cet hôpital. Venez avec moi. »

Ils ne répondirent rien, mais leur regard ne me quittait pas et ils ne bougeaient pas. Ricori avança d'un pas devant eux, les mains également dans les poches. Il me considéra de la tête aux pieds, puis fit un signe de tête aux autres et je sentis la tension tomber.

« Je vous connais, docteur, dit-il d'un ton affable dans un anglais curieusement précis, mais vous venez de prendre un gros risque. Si je peux me permettre de vous donner un conseil, il ne me paraît pas très prudent de vous agiter quand arrivent des gens que vous ne connaissez pas, surtout la nuit, et dans cette ville.

— Mais je vous connais, monsieur Ricori.

— Ah bon ! fit-il avec un vague sourire ; dans ce cas, votre attitude est doublement risquée, et mon conseil doublement pertinent ! »

Après un moment de silence, il reprit :

« Et, étant qui je suis, je me sentirai d'ailleurs beaucoup mieux à l'intérieur de vos murs qu'à l'extérieur. »

J'ouvris les portes. Les deux hommes les franchirent avec leur fardeau et, après eux, Ricori et moi. Une fois entré, je laissai libre cours à mes instincts professionnels et m'approchai de l'homme que les deux acolytes portaient. Ils lancèrent un regard rapide à Ricori qui inclina la tête. Je soulevai la tête de l'homme.

Un petit choc me parcourut, les yeux étaient grands ouverts. Il n'était ni mort ni inconscient. Mais son visage

portait la plus extraordinaire expression de terreur jamais vue dans ma longue expérience avec des patients, sains d'esprit ou non, ou, à la limite, entre les deux. Ce n'était pas seulement de la terreur ; s'y mêlait de l'horreur. Les yeux bleus, à la pupille dilatée, ajoutaient comme un point d'exclamation aux émotions peintes sur ce visage. Ils regardaient fixement dans ma direction, à travers moi et au-delà de moi. Et ils semblaient même regarder à l'intérieur, comme si la vision de cauchemar qu'ils voyaient était à la fois derrière et devant eux.

« En fait (Ricori m'avait observé attentivement), en fait, docteur, qu'est-ce que mon ami a pu voir ou qu'est-ce qu'on lui a donné qui ait pu le mettre dans cet état ? Je suis très impatient de savoir, et je suis disposé à y mettre le prix... Je désire qu'on le soigne, bien sûr... mais je serai franc avec vous, docteur Lowell, je donnerais mon dernier dollar pour avoir la certitude que ceux qui lui ont fait cela ne pourront pas me faire la même chose... ne pourront pas me mettre dans cet état, me faire voir ce qu'il voit, me faire endurer ce qu'il endure. »

J'appelai les infirmiers, qui prirent le patient et le couchèrent sur un brancard. Le médecin de garde était arrivé. Ricori me toucha le coude.

« Je sais pas mal de choses sur vous, docteur Lowell, dit-il. J'aimerais que vous vous occupiez vous-même entièrement de ce malade. »

J'hésitai.

« Pourriez-vous abandonner tout le reste ? Consacrer tout votre temps à son cas ? Vous appellerez en consultation qui vous voudrez... sans tenir aucun compte de la dépense. – Un instant, monsieur Ricori, l'interrompis-je. J'ai d'autres malades que je ne peux négliger. Je veux bien vous donner tout le temps qui me restera, il en est de même pour mon assistant, le docteur Braille. Votre ami sera ici constamment en observation, surveillé par des gens qui

ont toute ma confiance. Acceptez-vous que, dans ces conditions, je me charge de lui ?

Il acquiesça, bien que je pusse voir qu'il n'était pas entièrement satisfait. Je fis conduire le patient dans une chambre particulière, isolée, et accomplis moi-même les formalités administratives nécessaires. Ricori donna le nom de l'homme comme étant Thomas Peters, déclara qu'il ne lui connaissait pas de proches parents, se fit inscrire comme étant son ami le plus intime, accepta d'avance les incidences financières ; sortant une liasse de billets de banque, il en préleva un de mille dollars et le remit à la caisse pour les « premiers frais ».

Je demandai à Ricori s'il désirait assister à l'examen du patient. Il dit que oui. Il souffle un mot à ses deux compagnons qui prirent position de chaque côté des portes de l'hôpital, montant la garde. Ricori et moi allâmes à la chambre affectée à Peters. Les infirmiers l'avaient déshabillé, il était étendu sur le lit réglable, couvert d'un drap. Braile, que j'avais envoyé chercher, était penché sur lui, le visage absorbé et visiblement perplexe. Je vis avec satisfaction que Walters, jeune infirmière exceptionnellement capable et consciencieuse, avait été désignée pour s'occuper du malade. Braile leva les yeux vers moi.

« Il a été drogué de toute évidence, dit-il.

— Peut-être, répondis-je. Mais, si tel est le cas, il s'agit d'une drogue que je n'ai encore jamais vue. Regardez ses yeux... »

Je fermai les paupières de Peters. Dès que j'eus retiré mes doigts, elles se mirent à se relever, lentement, jusqu'à être de nouveau grandes ouvertes. J'essayai plusieurs fois de les fermer. Elles se rouvraient toujours, sans que s'atténua l'expression de terreur, d'horreur qui était dans ses yeux.

Je commençai à l'examiner. Muscles et articulations, le corps était entièrement flasque. Il était aussi mou (la comparaison me vint à l'esprit) qu'une poupée. Comme si tous les nerfs moteurs avaient cessé de fonctionner. Et pourtant, il n'y avait aucun des symptômes habituels de la paralysie. Et le corps ne réagissait, non plus, à aucun stimulus sensoriel, alors même que j'excitais les nerfs les plus sensibles. La seule réaction que j'obtins fut une légère contraction des pupilles dilatées sous une très forte lumière.

Hoskins, le pathologiste, arriva pour faire une prise de sang. Lorsqu'il eut fini, j'inspectai le corps. Je ne pus trouver une seule piqûre, ni blessure, ni contusion, ni écorchure. Peters était velu. Avec la permission de Ricori, je le fis entièrement raser : poitrine, épaules, jambes, même le crâne. Mais je ne découvris rien qui indiquât qu'une drogue lui eût été administrée par injection hypodermique. Je lui fis faire un lavage d'estomac et j'effectuai des prélèvements de ses excréments, y compris sa sueur. J'examinai les muqueuses du nez et de la gorge ; elles semblaient saines et normales. La tension sanguine était basse, la température légèrement au-dessous de la normale, mais cela ne signifiait peut-être rien. Je lui fis une piqûre d'adrénaline, il n'y eut absolument aucune réaction ; cela, en revanche, pouvait avoir une grande signification.

« Pauvre diable, me dis-je, je vais en tout cas essayer de te supprimer ce cauchemar. »

Je lui injectai alors une faible dose de morphine. Pour ce que cela fit de bon, cela aurait aussi bien pu être de l'eau. Puis je lui administrai tout ce que, médicalement, on pouvait oser lui donner : ses yeux restaient ouverts, sans que la terreur et l'horreur qui les hantaient ne diminuent. Le pouls et le rythme respiratoire demeurèrent inchangés.

Ricori avait suivi toutes ces opérations avec un intérêt intense. J'avais réellement fait tout ce que je pouvais pour

le moment et je le lui dis.

« Je ne peux rien faire de plus, jusqu'à ce que j'aie le résultat des analyses. Franchement, je suis complètement désorienté. Je ne connais aucune maladie, aucune drogue qui puisse plonger dans cet état.

— Mais le docteur Braile a parlé d'une drogue...

— Simple suggestion, dit tout de suite Braile. Pas plus que le docteur Lowell, je ne connais de drogue qui causerait ces symptômes. »

Ricori jeta un regard sur le visage de Peters et frissonna.

« Maintenant, dis-je, il faut que je vous pose quelques questions. Cet homme a-t-il été malade ? Si oui, a-t-il été soigné par un médecin ? S'il n'a pas été vraiment malade, s'est-il plaint d'un malaise quelconque ? Ou n'avez-vous rien remarqué d'inhabituel dans sa manière d'être ou dans son comportement ?

— Non à toutes vos questions, répondit-il. Peters a été en contact très étroit avec moi durant la semaine passée. Il n'a absolument pas été souffrant. Ce soir, assez tard, nous étions en train de bavarder chez moi tout en collationnant. Il était très en forme. Au milieu d'un mot, il s'arrêta, tourna à demi la tête comme pour écouter, puis, de sa chaise, il s'affaissa sur le plancher. Quand je me penchai sur lui, il était comme vous le voyez maintenant. Il était exactement minuit et demi et je l'ai amené ici immédiatement.

— Bien, dis-je cela nous donne du moins le moment exact de la crise. Il n'y a pas d'utilité à ce que vous restiez, Monsieur Ricori, à moins que vous ne le désiriez. »

Il considéra quelques instants ses mains en frottant ses ongles bien soignés.

« Docteur Lowell, dit-il enfin, si cet homme meurt sans que vous ayez découvert ce qui l'a tué, je vous réglerai vos honoraires et les frais habituels de l'hôpital, sans plus. S'il meurt et que vous découvriez ce qu'il en est après sa mort, je donnerai cent mille dollars à l'œuvre charitable que vous

aurez désignée. Mais, si vous faites cette découverte avant qu'il ne meure et que vous le rameniez à la vie, c'est à vous que je donnerai la même somme. »

Nous le regardâmes avec de grands yeux, puis, au fur et à mesure que pénétrait en moi le sens de son offre extravagante, ma colère devenait plus difficile à contenir.

« Ricori, dis-je, vous et moi vivons dans deux mondes différents. C'est pourquoi je vous répondrai poliment, bien que cela me soit difficile. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour découvrir le mal qui frappe votre ami et pour le soigner. Je ferais de même si lui et vous étiez des indigents. Je ne m'intéresse à lui que parce qu'il est un cas qui me pose un problème en tant que médecin. Mais je ne m'intéresse pas du tout à vous. Ni à votre argent. Ni à votre offre. Considérez-la comme définitivement rejetée. Avez-vous tout à fait bien compris ce que je veux dire ? »

Il ne trahit aucun ressentiment.

« Tellement bien que je suis plus que jamais désireux que vous vous occupiez de lui, dit-il.

— Très bien. Maintenant, où puis-je vous atteindre si j'ai besoin de vous ici rapidement ?

— Avec votre permission, répondit-il, j'aimerais avoir... disons, des représentants dans cette chambre en permanence. Ils seront deux. Si vous avez besoin de moi, dites-le-leur... et je serai aussitôt ici. »

À ces mots, je souris, mais lui ne sourit pas.

« Vous m'avez rappelé, reprit-il, que nous vivons dans deux mondes différents. Vous prenez vos précautions pour vivre en sécurité dans votre monde... et moi j'organise ma vie pour réduire au minimum les périls du mien. Je n'aurais jamais la présomption de vous donner des conseils sur la manière d'aller et de venir au milieu des dangers de votre laboratoire, docteur. Moi, j'affronte l'équivalent de ces dangers. *Bene...* Je me protège du mieux que je peux. »

Sa demande était tout à fait contraire à la règle, bien entendu. Cependant, je me sentis, à cet instant, tout près d'avoir de la sympathie pour Ricori dont je compris nettement le point de vue. Il le perçut et poussa son avantage.

« Mes hommes ne vous causeront aucun ennui, dit-il. Ils ne se mêleront en rien de ce que vous ferez. Si ce que je soupçonne est vrai, ils seront une protection pour vous et aussi pour vos assistants. Mais ils devront rester dans la chambre, nuit et jour, de même que ceux qui viendront les relever. Si Peters est emmené hors de cette chambre, ils devront l'accompagner... où que vous l'emmeniez.

— Je vais arranger cela », dis-je.

Puis, sur sa demande, j'envoyai un infirmier à l'entrée de l'hôpital chercher l'un des hommes que Ricori avait laissés de garde. Ricori lui parla tout bas et il s'en alla. Quelques instants plus tard, deux autres hommes arrivèrent. Dans l'intervalle, j'avais expliqué la situation à l'interne et au directeur, et obtenu l'autorisation nécessaire à leur présence à l'hôpital.

Les deux hommes étaient bien habillés, polis, d'une singulière vigilance, les lèvres serrées et les yeux glacés. L'un d'eux jeta un regard sur Peters.

« Bon Dieu ! », marmonna-t-il.

La chambre était une pièce d'angle, avec deux fenêtres ; l'une s'ouvrait sur le boulevard, l'autre sur une rue latérale. Il n'y avait pas d'autres ouvertures, sauf la porte qui donnait sur le hall ; la salle de bains privée était attenante et n'avait pas de fenêtre. Aidé de ses deux hommes, Ricori inspecta minutieusement la chambre, tous les trois se tenant, remarquai-je, à l'écart des fenêtres. Il me demanda si la pièce pouvait être obscurcie. Très intéressé, j'inclinai la tête. Les lumières furent éteintes. Tous trois allèrent aux fenêtres, les ouvrirent, examinèrent soigneusement la chute verticale de six étages jusqu'aux

deux rues. Du côté du boulevard, il n'y avait que l'espace libre au-dessus du parc. En face se trouvait une église.

« C'est ce côté que vous devrez surveiller », entendis-je Ricori dire ; il désignait l'église. « Vous pouvez rallumer les lumières, docteur. »

Il se dirigea vers la porte, puis se retourna.

« J'ai beaucoup d'ennemis, docteur. Peters était mon bras droit. Si c'est l'un d'eux qui l'a frappé, il l'a fait pour m'affaiblir... ou peut-être parce qu'il n'a pas pu me frapper moi-même. En voyant Peters, pour la première fois de ma vie, moi, Ricori... j'eus peur. Je n'avais aucune envie d'être le suivant... aucun désir de voir l'enfer !

Je ne pus retenir un grognement ! Il avait trop bien exprimé ce que j'avais ressenti et que je n'avais pas réussi à formuler en paroles.

Il allait ouvrir la porte. Il hésita.

« Encore une chose. S'il devait y avoir n'importe quel coup de téléphone demandant des nouvelles de Peters, laissez l'un de ces hommes ou leurs remplaçants répondre. Si quelqu'un devait venir s'informer en personne, laissez monter, mais, s'il y en a plus d'un, n'en laissez monter qu'un à la fois. Si un visiteur prétendait être un des siens, laissez à mes hommes le soin de s'en charger et de l'interroger. »

Il me serra la main et ouvrit la porte de la chambre. Deux autres de ses hommes, à l'allure tout aussi professionnelle, l'attendaient sur le seuil. Ils se placèrent l'un devant, l'autre derrière lui. Pendant qu'il s'éloignait, je le vis se signer avec énergie.

Je refermai la porte et rentrai dans la chambre. Je regardai Peters...

Si j'avais été religieux, moi aussi, je me serais signé deux fois plutôt qu'une. L'expression du visage de Peters avait changé. La terreur et l'horreur avaient disparu. Il semblait toujours regarder à la fois au-delà de moi et en lui-même,

mais il y avait dans ce regard une sinistre attente... tellement sinistre qu'involontairement je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule pour voir quelle horrible chose pouvait bien ramper vers moi.

Il n'y avait rien. L'un des gorilles de Ricori était assis au coin de la fenêtre, dans l'ombre, surveillant la balustrade du toit de l'église d'en face ; l'autre était assis également, impassible, à la porte.

Braile et Walters, l'infirmière, se trouvaient de l'autre côté du lit, les yeux fixés dans une fascination horrifiée sur le visage de Peters. Je vis soudain Braile tourner la tête et regarder tout autour de la chambre... comme je venais de le faire.

Les yeux de Peters semblèrent se ranimer, prendre conscience de nous trois, de la chambre tout entière. Ils étincelaient d'une joie affreuse, qui n'était pas démente... mais diabolique. Était-ce le regard d'un démon longtemps exilé de son enfer bien-aimé et soudain sommé d'y retourner, ou bien la joie d'un démon vomi hors de son enfer pour faire ce qu'il voudrait sur qui il pourrait.

Je sais très bien à quel point de telles comparaisons sont fantastiques, totalement anti-scientifiques, et pourtant je ne peux pas décrire autrement cet étrange changement.

Puis, brusquement, comme le déclic de l'obturateur d'un appareil photographique, cette expression s'évanouit et la terreur et l'horreur anciennes revinrent. Je poussai un soupir involontaire de soulagement, car c'était exactement comme si quelque présence maléfique s'était retirée. L'infirmière tremblait ; Braile demanda d'une voix faible :

« Si on lui faisait une autre piqûre ? »

— Non, dis-je. Je veux que vous observiez l'évolution de son état - quel qu'il soit - sans drogue. Je descends au laboratoire. Regardez-le de près jusqu'à ce que je revienne. »

Je descendis au laboratoire. Hoskins leva les yeux vers moi.

« Rien d'anormal, jusqu'à présent. Une santé remarquable, dirais-je même. Bien entendu, je n'ai encore que les résultats des examens les plus simples. »

Je hochai la tête avec le sentiment désagréable que les autres examens ne donneraient rien de plus. Et j'avais été beaucoup plus secoué que je n'étais prêt à l'avouer par des alternatives de terreur, d'attente et de joie diaboliques sur le visage et dans les yeux de Peters. Toute cette affaire me tourmentait, me donnait une sensation de cauchemar, l'impression d'être devant une porte qu'il était d'une importance capitale d'ouvrir et pour laquelle non seulement je n'avais pas la clé, mais encore dont je ne trouvais pas le trou de serrure. J'ai découvert que me concentrer sur un travail au microscope me permettait souvent de réfléchir plus aisément à mes problèmes. Je pris donc quelques frottis du sang de Peters et me mis à les étudier, sans aucun espoir de trouver quoi que ce soit, mais pour libérer une autre partie de mon cerveau.

J'en étais à ma troisième lamelle quand je me rendis soudain compte que j'observais l'incroyable. Alors que je mettais, sans conviction, cette lamelle en place, un globule blanc était entré tout doucement dans le champ de vision. Un simple globule blanc... mais dans lequel se trouvait une étincelle de phosphorescence, qui brillait comme une petite lampe !

Je pensai d'abord que ce n'était qu'un effet de lumière, mais aucune modification de l'éclairage ne fit disparaître l'étincelle. Je me frottai les yeux et regardai de nouveau. J'appelai Hoskins.

« Dites-moi si vous voyez quelque chose de bizarre là-dedans ! »

Il regarda avec attention dans le microscope. Il sursauta puis changea l'éclairage comme je l'avais fait.

« Que voyez-vous, Hoskins ? »

L'œil encore fixé au microscope, il répondit :

« Un leucocyte à l'intérieur duquel se trouve une petite boule phosphorescente. Sa luminescence n'est ni diminuée quand je mets l'éclairage maximal ni augmentée quand je le réduis au minimum. À part cette petite boule, ce globule semble tout à fait normal.

— Voilà, dis-je, qui est totalement impossible.

— Tout à fait, convint-il en se redressant, et pourtant c'est bien là ! »

Je passai la lamelle dans le micromanipulateur, dans l'espoir d'isoler le globule, et le touchai du bout de l'aiguille exploratrice. À l'instant du contact, le leucocyte sembla éclater. La petite boule luminescente parut s'aplatir, et quelque chose qui ressemblait à un éclair de chaleur en miniature passa sur la partie visible de la lamelle.

Et ce fut tout : la phosphorescence avait disparu.

Nous préparâmes d'autres lamelles pour les examiner les unes après les autres. Deux fois de suite, nous trouvâmes une petite boule brillante et chaque fois avec le même résultat : l'éclatement du globule, l'étrange petit éclat de faible luminosité... puis le néant.

Le téléphone du laboratoire résonna. Hoskins le décrocha.

« C'est Braile. Il demande que vous veniez... Vite !

— Continuez à chercher, Hoskins », dis-je, et je me hâtai vers la chambre de Peters. En entrant, je vis Walters, le visage blanc comme la craie, les yeux fermés, debout, le dos tourné au lit. Braile penché sur le patient, écoutait son cœur au stéthoscope. Je regardai Peters et je restai cloué sur place, une sorte de panique irraisonnée dans mon propre cœur. Son visage avait la même expression d'attente démoniaque, mais démultipliée. Pendant que je regardai, elle se transforma en joie diabolique, et celle-ci, aussi, était

démultipliée. Cela ne dura pas plus de quelques secondes. De nouveau revint l'attente... puis, après elle, la joie diabolique. Les deux expressions alternaient rapidement. Elles étincelaient sur le visage de Peters comme les minuscules étincelles de lumière dans les globules de son sang...

« Son cœur s'est arrêté il y a trois minutes ! », dit Braile la bouche crispée. « Il devrait être mort... pourtant, écoutez... »

Le corps de Peters se tendit et se raidit. Un son sortit de ses lèvres... Une sorte de rire étouffé ; sourd et cependant singulièrement pénétrant, inhumain, le ricanement gloussant d'un démon. L'homme de garde à la fenêtre bondit sur ses pieds, renversant sa chaise avec fracas. Le rire s'étrangla, s'éteignit, et le corps de Peters redevint flasque.

J'entendis la porte s'ouvrir et la voix de Ricori.

« Comment va-t-il, docteur ? Je n'ai pas pu dormir... »

Il vit le visage de Peters.

« Sainte Mère de Dieu ! », murmura-t-il, et il tomba à genoux.

Je le voyais vaguement, ne pouvant détacher mes yeux du visage de Peters. C'était le visage d'un démon au sourire triomphant – le visage d'un démon sorti tout droit de l'enfer de quelque peintre dément du Moyen Âge. Ses yeux bleus, maintenant absolument sataniques, étaient fixés, menaçants, sur Ricori.

Tandis que je regardais, les mains du mort remuèrent lentement, ses bras se plièrent à partir du coude, les doigts se crispèrent comme des griffes, le cadavre se mit à bouger sous la couverture...

À ce moment-là, l'étau du cauchemar se desserra ; pour la première fois depuis des heures, je me retrouvai sur un terrain que je connaissais. C'était la *rigor mortis*, la rigidité

cadavérique... mais qui se produisait très vite et progressait à une allure inconnue.

Je m'avançai et abaissai les paupières sur les yeux furieux. Je couvris l'épouvantable visage.

Je regardai Ricori. Il était toujours à genoux, se signant et priant. Et Walters l'infirmière était agenouillée près de lui, un bras passé autour de ses épaules ; et, elle aussi, priait.

Quelque part, une horloge sonna cinq heures.

2

Le questionnaire

J'offris à Ricori de le raccompagner chez lui et, à ma grande surprise, il accepta avec empressement. Il était profondément bouleversé. Nous roulâmes en silence, toujours escortés par les gorilles aux lèvres serrées, vigilants. Le visage de Peters ne cessait de flotter devant moi.

Je donnai à Ricori un puissant sédatif et le quittai endormi, ses hommes veillant sur lui. Je lui avais dit que j'avais l'intention de faire une autopsie complète.

Je retournai à l'hôpital dans sa voiture. Le cadavre de Peters avait été emmené à la morgue. La *rigor mortis*, me dit Braile, avait été totale en moins d'une heure – temps extraordinairement court. Je pris les dispositions nécessaires pour l'autopsie et emmenai Braile chez moi pour tâcher de prendre quelques heures de sommeil. Il est difficile d'exprimer en mots l'impression singulièrement déplaisante que toute cette affaire avait produite sur moi. Je peux seulement dire que j'étais aussi heureux de la compagnie de Braile qu'il semblait l'être de la mienne.

Quand je me réveillai, l'impression oppressante de cauchemar subsistait toujours, quoique moins forte. Il était environ deux heures de l'après-midi lorsque nous commençâmes l'autopsie. Je découvris le corps de Peters sans grande nervosité. Quelle ne fut pas ma surprise quand je revis son visage ! Il avait perdu toute expression diabolique. Il était serein, lisse... le visage d'un homme mort paisiblement, sans avoir souffert ni dans son corps ni dans son esprit. Je lui soulevai la main : elle était molle,

tout le corps était flasque, la rigidité cadavérique avait disparu.

Ce fut alors, je crois, que j'eus, pour la première fois, la conviction absolue qu'il s'agissait là d'un décès dont la cause était entièrement nouvelle, ou tout au moins inconnue, qu'elle fût due à un agent microbien ou à tout autre facteur. En général, la rigidité cadavérique se produit entre seize et vingt-quatre heures, selon l'état du patient avant sa mort, la température du corps, plus un certain nombre d'autres éléments. Normalement, elle ne disparaît qu'au bout de quarante-huit à soixante-douze heures. Habituellement, l'apparition rapide de la rigidité cadavérique correspond à une disparition aussi rapide et vice versa. Les diabétiques raidissent plus vite que d'autres. Une lésion brutale du cerveau, par balle, par exemple, y concourt encore plus rapidement. Dans le cas présent, la rigidité avait commencé aussitôt après la mort et devait avoir terminé son cycle en un temps extraordinairement court - moins de cinq heures -, car l'infirmier de service me dit qu'il avait examiné le corps vers dix heures et qu'il avait pensé que le raidissement n'était pas encore apparu. En réalité, il s'était produit et avait disparu.

Le résultat de l'autopsie peut être résumé en deux phrases : il n'y avait aucune raison vérifiable pour que Peters ne soit pas vivant ; et il était mort !

Plus tard, lorsque Hoskins fit son rapport, ces deux assertions parfaitement contradictoires subsistèrent. Il n'y avait aucune raison pour que Peters fût mort. Pourtant il l'était. Si les lueurs énigmatiques que nous avions observées étaient pour quelque chose dans sa mort, elles n'avaient pas laissé de traces. Les organes étaient en parfait état, tout le reste du corps était normal. C'était, en fait, un homme d'une santé extraordinaire. Quant aux

globules émetteurs de lumière, Hoskins n'en trouva pas davantage la moindre trace.

La nuit même, je rédigeai une courte note décrivant brièvement les symptômes observés dans le cas de Peters, mais ne faisant que prudemment allusion à des « grimaces inhabituelles » et à une « expression de terreur intense ».

Braile et moi la fîmes polycopier et envoyer à tous les médecins de l'agglomération new-yorkaise. Je me livrai personnellement à une discrète enquête dans les hôpitaux. Je demandais si les médecins avaient traité des malades présentant des symptômes similaires et, dans l'affirmative, s'ils voulaient bien donner des détails : noms, adresses, professions, ainsi que toutes autres indications intéressantes – bien entendu, sous le sceau du secret professionnel. Je me flattais de ce que ma réputation était suffisante pour qu'aucun de ceux qui recevraient ce questionnaire ne pensât que cette demande était inspirée par une curiosité futile ou un motif plus ou moins douteux.

Je reçus sept réponses et une visite personnelle de l'auteur de l'une d'elles. Chacune des lettres, sauf une, me fournissait, à des degrés divers de conformisme médical, les renseignements que j'avais demandés. Il ressortait de toute évidence, que, dans les six mois, précédents, sept personnes de caractéristiques et de situation sociale singulièrement dissemblables étaient mortes de la même façon que Peters.

Chronologiquement, les victimes étaient les suivantes : 25 mai, Ruth Bailey, célibataire, quinquagénaire, assez fortunée, appartenant au meilleur monde et jouissant d'une excellente réputation, charitable, adorant les enfants ; 20 juin, Patrick McIlrairie, briqueteur, marié, père de deux enfants ; 1^{er} août, Anita Green, fillette de onze ans, d'origine modeste et de bonne éducation ; 15 août. Steve Standish, acrobate, âgé de trente ans, marié, père de trois enfants ; 30 août, John J. Marshall, banquier, sexagénaire

s'intéressant à la sauvegarde de l'enfance ; 10 septembre, Phinéas Dimott, âgé de trente-cinq ans, trapéziste, marié, père d'un bébé ; 12 octobre, Hortense Darnley, âgée de trente ans environ, sans profession.

Leurs adresses, sauf deux, étaient largement éparpillées dans toute la ville.

Chacune des lettres faisait état de l'apparition soudaine de la *rigor mortis* et de sa disparition rapide. Chacune situait le moment de la mort approximativement cinq heures après la crise initiale. Cinq d'entre elles faisaient allusion aux changements d'expression qui m'avaient tellement tourmenté ; à la manière réservée dont ils le mentionnaient, je devinais l'effarement des auteurs de ces lettres.

« Les yeux de la patiente restaient ouverts », relatait le médecin qui s'était occupé de M^{lle} Bailey. « Ils regardaient fixement mais ne donnaient aucun signe de reconnaissance de son entourage, ni d'une quelconque capacité de concentration sur un objet ou un autre, ni même de la certitude qu'ils voyaient quelque chose. Ils exprimaient une intense terreur qui, à l'approche de la mort, fit place à d'autres expressions singulièrement inquiétantes à observer, ces dernières s'intensifiant après que la mort fut survenue. *Rigor mortis* totale disparue en cinq heures. »

Le médecin de McIlrairie, le briqueteur, n'avait rien à dire sur les phénomènes *ante mortem*, mais décrivait assez longuement l'expression du visage du patient après sa mort.

« Il n'y avait, déclarait-il, rien de commun avec les contractions musculaires du prétendu « masque d'Hippocrate » ni avec les yeux fixes et la bouche tordue appelés familièrement « rictus de la mort ». Il n'y avait aucune suggestion de souffrance, après la mort... plutôt même le contraire. Je dirai que son expression était d'une extraordinaire malignité. »

Le rapport du médecin qui avait soigné Standish, l'acrobate, était de pure forme mais il mentionnait qu'« après que le patient fut apparemment mort des sons singulièrement désagréables émanèrent de sa gorge ». Je me dis que, s'il s'agissait des mêmes ricanements démoniaques qui avaient été observés chez Peters, il n'y avait pas à s'étonner de la réticence de mon correspondant en ce qui le concernait.

Je connaissais le médecin qui avait soigné le banquier : entier dans ses opinions, pompeux, le parfait « toubib » pour gens très riches.

« Il ne peut y avoir de mystère quant à la cause de la mort, écrivait-il. C'était certainement une thrombose, un caillot quelque part dans le cerveau. Je n'attache absolument aucune importance aux grimaces faciales ni à l'élément de temps intervenant dans le raidissement cadavérique. Vous connaissez bien, mon cher Lowell, ajoutait-il avec condescendance, cet axiome de la médecine légale selon lequel on ne peut rien prouver par la *Rigor mortis*. »

J'aurais aimé lui répondre que, lorsqu'on ne sait pas diagnostiquer une thrombose, elle est bien utile pour dissimuler l'ignorance d'un médecin. Mais cela n'aurait pas rabattu sa morgue.

Le rapport sur Dimott n'était qu'un simple compte rendu sans aucun commentaire, mentionnant des grimaces ou des sons.

Quant au docteur qui avait soigné la petite Anita, il n'était pas aussi réticent. « C'était une très jolie petite fille, écrivait-il. Elle ne parut ressentir aucune douleur, mais, dès le début du mal, je fus frappé par l'intensité de la terreur qui s'exprimait dans son regard fixe. C'était comme un cauchemar éveillé... car elle resta, indiscutablement, consciente jusqu'à sa mort. La morphine, à dose presque mortelle, ne produisit aucune modification de ce symptôme,

pas plus qu'elle ne sembla avoir d'effet sur le cœur ou la respiration. Plus tard, cette terreur disparut pour faire place à d'autres émotions dont j'hésite à faire mention dans cette note, mais que je vous décrirai de vive voix si vous le désirez. L'aspect de la fillette après la mort avait de quoi intriguer au plus haut point, mais, encore une fois, je préférerais en parler plutôt que de l'écrire. »

Suivait un post-scriptum hâtivement griffonné ; je pouvais imaginer l'auteur hésitant, puis, se laissant enfin entraîner par le besoin de se décharger l'esprit, le gribouillant et expédiant sa lettre avant de pouvoir revenir dessus...

« J'ai écrit que la fillette est restée consciente *jusqu'à sa mort*. Ce qui me hante l'esprit, c'est la conviction qu'elle est restée consciente *après la mort physique* ! J'aimerais vous en parler. »

Je hochai la tête avec satisfaction. Je n'avais pas osé mettre cette observation dans mon questionnaire. Et, si cela avait été vrai dans les autres cas, comme je le pensais maintenant, tous les confrères, sauf celui de Standish, partageaient ma réserve... ou ma timidité. J'appelai immédiatement le médecin de la petite Anita au téléphone. Il était fortement perturbé. Dans tous ses détails, le cas ressemblait à celui de Peters. Il ne cessait de répéter et de répéter : « Cette fillette était adorable et douce comme un ange, et elle s'est transformée en démon ! »

Je promis de le tenir au courant de tout ce que je pourrais découvrir et, peu après notre conversation, je reçus la visite du jeune médecin qui avait soigné Hortense Darnley. Le docteur Y... n'avait rien à ajouter à l'aspect médical que je connaissais déjà, mais ce qu'il dit suggéra la première manière pratique d'approcher le problème.

Son cabinet, dit-il, était dans l'immeuble qu'habitait Hortense Darnley. Un soir, tard, il travaillait et avait été appelé vers dix heures par la bonne de la jeune femme, une

Noire. Il avait trouvé la patiente couchée sur son lit et avait été, tout de suite, frappé par une expression de terreur sur son visage et par l'extraordinaire atonie de son corps. Il la décrivait comme blonde, les yeux bleus... du « genre poupée ».

Un homme se trouvait dans l'appartement. Il avait d'abord évité de donner son nom, en disant qu'il n'était qu'un ami. À première vue, le docteur Y... avait pensé que la jeune femme avait été victime de violences, mais l'examen ne révéla ni contusions ni autres blessures. L'« ami » lui avait dit qu'ils dînaient lorsque « Miss Darnley s'était écroulée sur le plancher comme si tous ses os étaient devenus mous, et il n'y avait plus eu moyen d'en tirer un mot ». La bonne noire avait confirmé. Le repas inachevé était resté sur la table, et l'homme comme la domestique déclaraient qu'Hortense était d'excellente humeur. Il n'y avait pas eu de querelle. À regret, l'« ami » avait avoué que la crise s'était produite trois heures plus tôt, et qu'ils avaient tenté de la soigner eux-mêmes, n'ayant fait appel à un médecin que lorsque les expressions alternées dont j'ai parlé dans le cas de Peters avaient commencé à se manifester.

Lorsque la crise avait empiré, la bonne était devenue folle de terreur et s'était enfuie. L'homme était d'un tempérament plus solide et il était resté jusqu'au bout. Il avait été très secoué, comme l'avait été le docteur Y..., par les phénomènes qui avaient suivi la mort. En entendant le médecin déclarer que le cas était du ressort de la police, il avait abandonné sa réticence, avait indiqué spontanément que son nom était James Martin et s'était déclaré vivement désireux d'une autopsie complète. Il avait été très franc quant à ses raisons. Hortense Darnley était sa maîtresse et il avait déjà eu assez d'ennuis : autant éviter que sa mort lui soit collée sur le dos.

L'autopsie avait été très poussée. Aucune trace de maladie ni de poison n'avait été trouvée. À part une légère anomalie vasculaire, Hortense Darnley était en parfaite santé. Conclusion : défaillance cardiaque. Mais le docteur Y... était absolument persuadé que le cœur n'avait rien à faire dans tout cela.

Il était, bien entendu, tout à fait évident qu'Hortense Darnley était morte de la même cause ou par le même moyen que les autres. Mais, pour moi, le fait saillant était que son appartement se trouvait à quelques pas de l'adresse que Ricori m'avait donnée comme étant celle de Peters. De plus, Martin appartenait au même milieu si les impressions du docteur Y... étaient fondées. Il était concevable qu'il y eût là un lien entre deux des cas... un lien qui manquait dans les autres. Je décidai de demander à Ricori de venir afin d'étaler toutes les cartes devant lui pour obtenir son concours.

Mon enquête avait pris près de deux semaines. Durant ce temps, j'avais lié plus ample connaissance avec Ricori. D'un côté, il m'intéressait en tant que produit de notre temps ; de l'autre, il m'était sympathique en dépit de sa réputation. Il avait beaucoup lu et beaucoup retenu, il était doté d'une remarquable forme d'intelligence totalement amoral, subtile et superstitieuse... En d'autres temps, il aurait probablement été un condottiere, toujours prêt à mettre son astuce et son épée au service du plus offrant. Je me demandais quels étaient ses antécédents. Il m'avait rendu plusieurs fois visite depuis la mort de Peters, et notre sympathie était très nettement mutuelle. Lors de ces visites, il était gardé par l'homme aux lèvres serrées, celui qui avait veillé à la fenêtre de l'hôpital. Il se nommait McCann et était le garde du corps en qui Ricori avait le plus confiance, en apparence totalement dévoué à son chef aux cheveux blancs. Lui aussi était un personnage intéressant et je semblais lui convenir. C'était un Sudiste à

la voix traînante, qui avait été, comme il disait, « gardien de troupeaux du côté de l'Arizona jusqu'au moment où il était devenu trop connu sur la frontière ».

« Vous me plaisez, docteur, me dit-il. Vous faites sûrement du bien au patron. Vous lui enlevez l'idée fixe du business. Et, ici au moins, quand on vient, on peut garder les mains hors de ses poches. Si jamais quelqu'un vous créait des ennuis, dites-le-moi, je demanderai un jour de congé. »

Il ajouta en passant qu'il pouvait « faire six trous dans une pièce de vingt-cinq cents à trente mètres de distance ».

Je n'arrivais pas à déterminer s'il disait cela en l'air ou sérieusement. En tout cas, Ricori ne se déplaçait jamais sans lui et le fait qu'il ait confié Peters à la garde de McCann me montrait combien il avait eu d'estime pour celui-là.

Je me mis en rapport avec Ricori et lui demandai de venir dîner chez moi ce soir-là, avec Braille. Il arriva à sept heures et dit à son chauffeur de revenir le prendre à dix heures. Nous nous mîmes à table ; McCann resta comme d'habitude de garde dans l'antichambre, ne manquant pas, je le savais, de faire battre le cœur de mes deux infirmières de nuit de la petite clinique privée de l'hôpital en jouant le dur façon cinéma.

Le dîner terminé, je renvoyai le maître d'hôtel pour en venir à notre affaire. Je mis Ricori au courant de mon questionnaire en indiquant que, grâce à celui-ci, j'avais découvert sept cas semblables à celui de Peters.

« Vous pouvez chasser de votre esprit toute idée que la mort de Peters soit attribuable à ses relations avec vous, dis-je. À part une exception possible, aucune des sept personnes dont il s'agit n'appartenait à ce que vous appelez votre monde. Et si cette exception touchait à votre sphère d'activité, cela ne changerait en rien la certitude absolue que vous n'êtes nullement en cause. Avez-vous connu ou

jamais entendu parler d'une jeune femme du nom d'Hortense Darnley ? »

Il secoua la tête.

« Elle habitait, repris-je, pratiquement en face de l'adresse que vous m'avez donnée comme étant celle de Peters.

— Mais Peters n'habitait pas à cette adresse, répliqua-t-il avec un sourire d'excuse. Voyez-vous, je ne vous connaissais pas alors aussi bien que maintenant. »

Cela, je l'avoue, me ramenait quelque peu en arrière.

« Bien, continuai-je. Connaissez-vous un homme nommé Martin ?

— Oui, dit-il. En fait, je connais plusieurs Martin. Pouvez-vous me décrire celui dont vous parlez... ou connaissez-vous son prénom ?

— James », répondis-je.

De nouveau, il secoua la tête, les sourcils froncés.

« McCann le connaît peut-être, dit-il enfin. Voulez-vous l'appeler, docteur ? »

Je fis venir le maître d'hôtel et l'envoyai chercher McCann.

« McCann, demanda Ricori, connais-tu une femme nommée Hortense Darnley ?

— Bien sûr, répondit McCann. Une pépée blonde... Elle est l'amie de « Butch » Martin, qui l'a sortie des Vanities.

— Peters la connaissait-il ?

— Ouais, bien sûr. Elle connaissait Mollie - vous savez, patron -, la petite sœur de Peters. Mollie a quitté les Folies voilà trois ans à peu près et Martin a rencontré Hortense chez elle. Hortense et lui étaient tous deux fous de la gosse de Mollie. Il me l'a dit. Mais Tom n'a jamais batifolé avec elle, si c'est cela que vous voulez dire. »

Je regardai vivement Ricori, car je me souvenais nettement qu'il m'avait dit que Peters n'avait pas de

parents vivants. Il ne parut pas le moins du monde embarrassé.

« Où est actuellement ce Martin, McCann ? demanda-t-il.

— Quelque part au Canada du moins la dernière fois où j'ai entendu parler de lui, répondit McCann. Vous voulez que je me renseigne ?

— Je te dirai cela plus tard », dit Ricori, et McCann retourna dans l'antichambre.

« Martin fait-il partie de vos amis ou de vos ennemis ? Demandai-je.

— Ni l'un ni l'autre », répondit-il.

Je restai silencieux quelques instants, tournant et retournant dans mon esprit les surprenantes informations de McCann. Le lien que j'avais vaguement établi entre le voisinage supposé des domiciles de Peters et de la jeune femme s'était brisé. En revanche, McCann l'avait remplacé par un lien beaucoup plus solide. Hortense Darnley était morte le 12 octobre... Peters, le 10 novembre. Quand Peters avait-il vu la jeune femme pour la dernière fois ? Si la mystérieuse maladie était causée par un microorganisme inconnu, personne, bien entendu, ne pouvait connaître la durée de la période d'incubation. Peters avait-il été contaminé par elle ?

« Ricori, dis-je, par deux fois ce soir j'ai appris que vous m'aviez mené en bateau à propos de Peters. Je passe là-dessus parce que je ne crois pas que vous recommencerez. Et je vais vous faire confiance jusqu'à enfreindre le secret professionnel. Lisez ces lettres. »

Je lui tendis les réponses que j'avais reçues à mon questionnaire. Il les parcourut en silence. Quand il eut fini, je lui racontai ce que le docteur Y... m'avait dit du cas Darnley en lui donnant tous les détails des autopsies, y compris les minuscules boules phosphorescentes dans le sang de Peters.

Lorsqu'il entendit cela, son visage blêmit. Il se signa.

« *La strega* ! murmura-t-il. La sorcière ! Le feu de la sorcière ! »

— Sottises, Ricori ! Dis-je. Oubliez vos damnées superstitions ! J'ai besoin que vous m'aidiez.

— Vous êtes scientifiquement ignorant ! Il existe des choses, docteur Lowell... », Commença-t-il vivement ; puis il reprit : « Que voulez-vous que je fasse ?

— D'abord, dis-je, passons en revue ces huit cas et analysons-les. Braile, êtes-vous parvenu à une conclusion quelconque ? – Certainement, répondit-il. Je pense que tous les huit ont été assassinés ! »

3

La mort de l'infirmière

Que Braille eût exprimé la pensée qui se cachait au fond de moi – et sans l'ombre d'une preuve, pour l'étayer – m'irrita.

« Vous êtes plus fort que moi, Sherlock Holmes », dis-je, sarcastique. Il rougit, mais répéta obstinément :

« Ils ont été assassinés.

— *La strega !* » Murmura Ricori. Je lui lançai un regard furieux.

« Au fait, Braile, quelle preuve avez-vous ?

— Vous avez laissé Peters pendant près de deux heures ; je suis resté avec lui pratiquement du début à la fin. En l'observant, j'ai eu la sensation que tout le mal était dans son esprit... que ce n'était pas son corps, ses nerfs, son cerveau qui refusaient de fonctionner, mais bien sa volonté. Et même, ce n'est pas encore tout à fait cela. Disons que sa volonté avait cessé de s'intéresser aux fonctions de son corps... et faisait tout pour le tuer !

— Ce que vous décrivez ainsi n'est pas un meurtre, mais un suicide. C'est comme des gens qui se laissent mourir parce qu'ils ont perdu la volonté de vivre... J'en ai vu moi aussi.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, interrompit-il. Dans ce cas, c'est passif. Dans le nôtre, c'était actif...

— Grand Dieu, Braile ! » J'étais sincèrement choqué. « Vous n'allez pas essayer de me faire croire que ces huit personnes ont quitté cette vie tout simplement parce

qu'elles ont voulu la quitter... Voyons, l'un d'eux n'était qu'une enfant de onze ans !

— Je n'ai pas dit cela, répliqua-t-il. Ce que j'ai ressenti, c'est que ce n'était pas intrinsèquement la volonté de Peters qui agissait mais la volonté de quelqu'un d'autre qui s'était emparée de la sienne, s'était comme enroulée, autour d'elle, s'y était infiltrée. La volonté de quelqu'un d'autre à laquelle il ne pouvait pas, ou ne voulait pas résister... du moins vers la fin.

— *La maladetta strega !* » Marmotta de nouveau Ricori.

Contenant mon irritation, je réfléchis ; après tout, j'avais pour Braile une grande considération. C'était un homme trop honnête, trop sensé pour que l'on puisse traiter cavalièrement ses opinions.

« Avez-vous une idée de la manière dont ces meurtres, si tant est qu'il s'agisse bien de meurtres, ont été accomplis ? Demandai-je poliment.

— Pas la moindre idée, répondit Braile.

— Examinons cette hypothèse de meurtre. Ricori, vous qui avez plus d'expérience que nous dans ce domaine, écoutez-nous attentivement et oubliez votre sorcière, dis-je assez brutalement. Dans n'importe quel meurtre, il y a trois éléments essentiels : la méthode, l'occasion, le mobile. Prenons-les dans l'ordre. D'abord la méthode.

« Il y a trois manières dont une personne peut être tuée par le poison ou par intoxication : par le nez - et cela comprend les gaz -, par la bouche et par la peau. Il existe deux ou trois autres possibilités. Le père de Hamlet, par exemple, fut empoisonné, dit-on, par les oreilles, bien que j'aie toujours eu des doutes à ce sujet. Dans notre hypothèse de meurtre, nous pouvons exclure toutes les autres voies que la bouche, le nez et la peau... et, dans ce dernier cas, l'introduction dans le sang peut provenir d'une absorption aussi bien que d'une pénétration. Y avait-il une trace quelconque sur la peau, les muqueuses des voies

respiratoires, dans la gorge, les viscères, l'estomac, le sang, les nerfs, le cerveau ou quoi que ce soit du même genre ?

— Vous savez bien qu'il n'y en avait pas, répondit-il.

— En effet. Donc, à part le problématique globule illuminé, il n'y a absolument aucun indice d'une quelconque méthode. Par conséquent, nous n'avons aucun élément essentiel sur lequel fonder la thèse du meurtre. Examinons le deuxième point : l'occasion. Nous avons une jeune femme galante, un racketteur, une vieille fille respectable, un briqueteur, une écolière de onze ans, un banquier, un acrobate et un trapéziste. Un échantillonnage aussi hétéroclite que possible. À notre connaissance, il n'y avait rien de commun entre eux, sauf, peut-être, les gens du cirque – Peters et la Darnley. Comment quelqu'un qui aurait eu l'occasion d'approcher le racketteur Peters pour le tuer aurait-il pu également faire une victime de Ruth Bailey, demoiselle du meilleur monde ? Comment quelqu'un qui aurait trouvé le moyen d'entrer en rapport étroit avec le banquier Marshall aurait-il pu approcher Standish l'acrobate ? Et ainsi de suite... Vous sentez la difficulté ? Administrer quoi que ce fût qui aurait pu causer la mort, à supposer qu'il s'agisse de meurtre, ne peut pas avoir été fortuit. Cela implique un certain degré d'intimité. Vous êtes d'accord ?

— Plus ou moins, concéda-t-il.

— S'ils avaient tous habité dans le même voisinage, nous pourrions, à la rigueur, supposer qu'ils auraient pu se trouver à portée du tueur hypothétique. Mais ils n'habitaient pas...

— Excusez-moi, docteur, interrompit Ricori, on pourrait supposer qu'ils aient eu quelque intérêt commun qui les ait amenés à sa portée.

— Quel intérêt commun aurait bien pu avoir un groupe de personnes aussi diverses ?

— Un intérêt commun se trouve très nettement indiqué dans ces rapports et dans ce que McCann nous a dit.

— De quoi voulez-vous parler, Ricori ?

— De bébés, répondit-il. Ou du moins... d'enfants. »

Braile inclina la tête. « Je l'avais remarqué.

— Voyez ces rapports, reprit Ricori. Miss Bailey est dépeinte comme charitable et aimant beaucoup les enfants. On peut donc supposer que sa charité se portait sur les enfants. Marshall le banquier s'intéressait à la protection de l'enfance. Le briqueteur, l'acrobate et le trapéziste avaient des enfants. Anita était une enfant. Peters et Miss Darnley étaient, selon l'expression de McCann, « fous » d'un bébé.

— Mais, objectai-je, si ce sont des meurtres, ils sont l'œuvre d'une seule main. Et il est impossible que ces huit personnes se soient intéressées à un seul bébé, à un seul enfant ou à un seul groupe d'enfants.

— Très juste, dit Braile. Mais les huit auraient pu s'intéresser à quelque chose de spécial qui, selon elles, auraient pu faire du bien ou faire plaisir à l'enfant ou aux enfants que chacune d'entre d'elles affectionnait. Et cette chose particulière pouvait ne se trouver qu'à un endroit. Et alors, dans ce cas, cet endroit mériterait certainement un examen approfondi.

— Cela vaut indiscutablement la peine d'être étudié, dis-je, mais il me semble que cette idée d'intérêt commun peut fonctionner dans les deux sens. Les domiciles de ceux qui sont morts pourraient avoir présenté un intérêt commun pour quelqu'un. Le meurtrier, par exemple, pourrait être un réparateur de radio, ou un plombier, ou un collectionneur, ou un électricien, et ainsi de suite, et ainsi de suite. »

Braile haussa les épaules. Ricori ne répondit pas, il réfléchissait intensément comme s'il ne m'avait pas entendu.

« Écoutez-moi, Ricori, je vous en prie, dis-je. Voilà où nous en sommes : s'il s'agit de meurtre, la méthode est inconnue. Quant à l'occasion de tuer, il faudrait trouver une personne dont le métier, la profession ou Dieu sait quoi avait un intérêt pour chacune des huit victimes, et qu'elles seraient allées voir ou qui serait venue les voir, ledit métier ayant, d'une façon ou d'une autre, un rapport possible avec les bébés ou des enfants plus grands. « Passons maintenant au mobile. Vengeance, profit, amour, haine, jalousie, autodéfense, rien ne paraît convenir, car, de nouveau, nous nous trouvons en face de la barrière de situations sociales différentes.

— Et la satisfaction d'une propension à donner la mort, ne considéreriez-vous pas cela comme un mobile ? » demanda, bizarrement, Braile. Ricori se leva à demi de son fauteuil, le regarda curieusement, avec intensité ; il se rassit mais je remarquai à quel point il était maintenant attentif.

« J'allais justement discuter de la possibilité d'un fou homicide, dis-je avec une certaine humeur.

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. Vous vous souvenez de ces vers de Longfellow :

*J'ai tiré une flèche dans les airs
Elle est tombée, je ne sais où à terre.*

Je n'ai jamais pu accepter l'idée que ces vers inspirés se rapportaient à l'envoi d'une flotte vers quelque destination inconnue et à son retour avec un chargement inattendu d'ivoire et de perroquets, de singes et de pierres précieuses. Il y a des gens qui ne peuvent pas se trouver à une fenêtre, très haut au-dessus d'une rue affairée ou en haut d'un gratte-ciel, sans avoir envie d'en jeter quelque chose en bas. En fait, un sentiment de puissance les excite : se demander qui ou quoi sera frappé. C'est un peu comme

être Dieu ou déchaîner la peste sur les bons et les mauvais indifféremment. Tel a dû être le cas de Longfellow. Au fond de lui-même, il aurait voulu tirer une vraie flèche et ensuite ruminer dans son imagination si elle avait crevé l'œil de quelqu'un, transpercé un cœur, ou simplement raté quelqu'un et embroché un chien errant. Poussez cela un peu plus loin. Donnez à l'un de ces individus le pouvoir et l'occasion de semer la mort au hasard, une mort dont il est sûr que la cause ne peut être décelée. Il reste dans l'ombre, en sécurité, tel un dieu de la mort. Sans malveillance particulière vis-à-vis de quiconque, en quelque sorte... impersonnel, lançant simplement ses èches dans les airs, pour le plaisir, comme l'archer de Longfellow.

— Et vous ne me direz pas qu'un individu de ce genre est un fou homicide ? Demandai-je sèchement.

— Pas nécessairement. Simplement dépourvue d'inhibitions par rapport au fait de tuer. Il pourrait n'avoir absolument aucune conscience de faire le mal. Tout le monde arrive en ce monde avec une condamnation à mort, mais... l'heure et la méthode d'exécution restent inconnues ! Eh bien, ce tueur pourrait se considérer tout aussi normal que la mort elle-même. Aucun de ceux qui croient que tout sur cette terre est réglé par un Dieu qui est toute sagesse et toute puissance ne l'imagine comme un fou homicide. Et pourtant il déchaîne les guerres, les catastrophes, la misère, la maladie, les inondations, les tremblements de terre... sur les croyants et les incroyants, indifféremment. Si vous croyez que les choses sont entre les mains de ce qu'on désigne vaguement comme le Destin... appelleriez-vous le Destin un fou homicide ?

— Votre hypothétique archer lance une flèche singulièrement déplaisante, Braile, dis-je. Et, de plus, cette discussion devient beaucoup trop métaphysique pour un simple médecin comme moi. Ricori, je ne peux pas aller raconter cette affaire à la police. On m'écouterait poliment

et on rirait de bon cœur quand j'aurais tourné le dos. Et si je disais aux autorités médicales tout ce que j'ai sur le cœur, elles se lamenteraient sur la décadence d'un intellect jusque-là honoré. Je ne veux pas, non plus, faire appel à la police privée pour pousser les recherches plus avant.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda-t-il.

— Vous disposez de moyens qui sortent de l'ordinaire, répondis-je. Je voudrais que vous passiez au crible tous les mouvements de Peters et d'Hortense Darnley au cours des deux derniers mois. Et que vous fassiez de même pour les autres. »

J'hésitai.

« Je voudrais que vous trouviez l'endroit unique où chacun de ces infortunés a été attiré à cause de son amour pour les enfants. En effet, bien que ma raison me dise que vous n'avez, ni vous ni Braile, le moindre commencement de preuve sur quoi appuyer vos soupçons, je dois vous avouer, à contrecœur, que j'ai le sentiment que vous pouvez avoir raison.

— Vous faites des progrès, docteur Lowell, dit Ricori très sérieusement. Je vous prédis qu'il ne se passera pas beaucoup de temps avant que vous admettiez, tout aussi à contrecœur, l'existence de ma sorcière.

— Je suis trop mortifié de ma crédulité présente, répondis-je, pour en repousser absolument l'éventualité. »

Ricori eut un petit rire et se mit à recopier rapidement les renseignements essentiels des rapports. Dix heures sonnèrent. McCann monta dire que la voiture attendait et nous accompagnâmes Ricori jusqu'à la porte. Son gorille était déjà sorti sur le perron quand une pensée me vint.

« Par où commencerez-vous, Ricori ?

— Par la sœur de Peters.

— Sait-elle que Peters est mort ?

— Non, dit-il avec un certain embarras. Elle le croit parti au loin. Il est souvent parti pour longtemps et, pour des raisons qu'elle comprend, il ne peut pas communiquer directement avec elle. Dans ce cas-là, c'est moi qui lui donne des nouvelles. Si je ne lui ai pas dit que Peters était mort, c'est parce qu'elle l'aimait beaucoup et qu'elle aurait beaucoup de chagrin... et que, dans un mois, je crois, elle va avoir un enfant.

— Sait-elle qu'Hortense Darnley est morte ?

— Je ne sais pas. Probablement. Bien que McCann ne le sache évidemment pas.

— Bien, dis-je. Je ne vois pas comment vous allez faire pour la laisser dans l'ignorance de la mort de Peters. Mais c'est votre affaire.

— En effet », répondit-il, et il suivit McCann dans la voiture.

Braile et moi avions à peine regagné ma bibliothèque que le téléphone sonna. Braile répondit. Je l'entendis pousser un juron, sa main qui tenait le récepteur tremblait. « Nous arrivons immédiatement », dit-il.

Il reposa lentement le combiné et tourna vers moi un visage bouleversé.

« Walters a attrapé le mal ! »

Je ressentis un choc très profond. Comme je l'ai dit, Walters était une infirmière parfaite et, en dehors de cela, une fille tout à fait charmante et extrêmement séduisante. Le pur type irlandais... des cheveux noir corbeau, des yeux bleus avec des cils d'une longueur étonnante, une peau blanche comme le lait - oui, très séduisante... « Eh bien, Braile, dis-je au bout d'une minute ou deux de silence, voilà tout votre beau raisonnement fichu. Ainsi que votre théorie du meurtre. De la demoiselle Darnley à Peters et de lui à Walters. Il ne fait maintenant aucun doute que nous soyons en face d'une maladie contagieuse.

— Vous croyez ? fit-il, très grave. Je ne suis pas disposé à l'admettre. D'autant qu'il se trouve que je sais que Walters dépense la plus grande partie de son argent pour une petite nièce invalide qu'elle a pris chez elle... une fillette de huit ans. Donc le fil conducteur de l'intérêt commun, avancé par Ricori, se retrouve, également dans son cas.

— Néanmoins, dis-je tout aussi gravement, j'ai l'intention de m'assurer que toutes les précautions contre une maladie contagieuse seront prises. »

Le temps de prendre chapeaux et manteaux, ma voiture nous attendait. L'hôpital n'était qu'à deux rues de chez moi, mais il n'y avait pas une minute à perdre. Je donnai l'ordre de transférer l'infirmière dans une chambre du service des contagieux utilisée pour l'observation des maladies suspectes. En l'examinant, je retrouvai la même flaccidité que j'avais notée dans le cas de Peters. Mais je remarquai que, contrairement à lui, ses yeux et son visage montraient peu de terreur. De l'horreur et une grande répulsion, mais pas d'épouvante. Elle me donna la même impression de voir à la fois en dehors et en dedans. Et, tandis que je la considérais, je vis nettement un éclair de reconnaissance passer dans ses yeux en même temps qu'une supplication. Je regardai Braile... il inclina la tête ; lui aussi l'avait remarqué.

J'examinai son corps centimètre par centimètre. Il ne portait aucune marque, sauf une tache rosâtre au cou-de-pied droit ; un examen plus attentif me fit penser qu'elle était due à quelque lésion superficielle, telle qu'une écorchure, une petite brûlure ou une légère échaudure. C'était complètement guéri et la peau était saine.

À tous autres points de vue, son cas était semblable à celui de Peters... et des autres. Elle était tombée comme une masse, me dit l'autre infirmière, alors qu'elle s'habillait pour rentrer chez elle. Mes questions furent interrompues par une exclamation de Braile. Je me retournai vers le lit et

vis que la main de Walters se levait lentement, en tremblant comme si ce geste procédait d'un terrible effort de volonté. L'index était à demi tendu ; je suivis sa direction jusqu'à la tache découverte sur son pied. Et alors je vis ses yeux, par le même terrible effort, se concentrer là.

L'effort était trop grand ; la main retomba, les yeux s'emplirent de nouveau d'horreur. Pourtant, elle avait clairement tenté de nous transmettre un message, quelque chose qui se rapportait à cette blessure guérie.

Je demandai à l'infirmière si Walters avait jamais parlé à quelqu'un d'une blessure au pied. Elle me répondit qu'elle ne lui en avait rien dit ni qu'aucune des autres infirmières n'en avait parlé. Robbins, cependant, partageait l'appartement qu'habitaient Harriet, et Diana. Je demandai qui était Diana, et elle me dit que c'était le prénom de la petite nièce de Walters. Je sus que c'était la nuit de repos de Robbins, et je donnai des instructions pour qu'elle se mette en rapport avec moi dès qu'elle aurait regagné l'appartement.

Déjà, Hoskins avait prélevé des échantillons de sang pour examen. Je lui demandai de porter toute son attention sur les frottis et de m'avertir immédiatement s'il découvrait l'un des globules lumineux. Bartano, éminent spécialiste des maladies tropicales, se trouvait justement dans l'hôpital, de même que Sommers, spécialiste du cerveau, en qui j'avais une grande confiance. Je les appelai en consultation sans rien leur dire des cas précédents. Pendant qu'ils examinaient Walters, Hoskins téléphona pour me dire qu'il avait isolé l'un des globules lumineux. Je demandai aux deux spécialistes de rejoindre Hoskins et de me donner leur avis sur ce qu'il avait à leur montrer. Peu de temps après, ils revinrent l'air à la fois contrarié et embarrassé. Hoskins, dirent-ils, avait parlé d'un « leucocyte contenant un noyau phosphorescent ». Ils avaient examiné la lamelle au microscope mais avaient été

incapables de trouver ce leucocyte. Sommers me conseilla très sérieusement d'insister auprès d'Hoskins afin qu'il se fasse examiner les yeux. Bartano dit d'un ton sarcastique qu'il aurait été aussi surpris de voir cela que d'observer une sirène en miniature en train de nager dans une artère. En entendant ces remarques, je me rendis compte de nouveau de la sagesse de mon silence.

Les changements d'expression attendus ne se produisirent pas non plus. Persistèrent l'horreur et la répulsion que Bartano et Sommers qualifièrent comme étant d'une « nature inhabituelle ». Ils tombèrent d'accord pour déclarer que l'état de Walters devait être provoqué par une quelconque lésion cérébrale. Il n'y avait aucune preuve soit d'une infection microbienne, soit d'une drogue ou d'un poison. Après avoir convenu qu'il s'agissait d'un cas fort intéressant et m'avoir demandé de les tenir au courant de son évolution et de son issue, ils s'en allèrent.

Au début de la quatrième heure se produisit un changement d'expression mais pas ce que j'attendais. Dans les yeux de Walters, sur son visage, ne resta que la répulsion. Une fois, je crus y voir passer un vague éclair d'attente diabolique. Mais, si cet éclair était vraiment passé, il fut rapidement maîtrisé. Vers le milieu de la même heure, nous vîmes de nouveau revenir la reconnaissance dans ses yeux. Et aussi, il y eut une reprise perceptible de son cœur défaillant. Je sentis un intense rassemblement de force nerveuse.

Et alors ses paupières se mirent à s'ouvrir et à se fermer lentement, comme par un formidable effort, à un rythme mesuré et... dans une intention voulue. Quatre fois, elles s'ouvrirent et se fermèrent, une pause, puis, neuf fois, elles s'ouvrirent et se fermèrent, une nouvelle pause, puis elles s'ouvrirent et se fermèrent une fois. Elle recommença une autre fois.

« Elle tente de nous dire quelque chose, murmura Braille. Mais quoi ? »

De nouveau, les paupières aux longs cils se fermèrent et s'ouvrirent... quatre fois... pause... neuf fois... pause... une fois...

« Elle est en train de mourir », dit tout bas Braille.

Je m'agenouillai, le stéthoscope aux oreilles. Le cœur battait de plus en plus lentement, lentement... et il s'arrêta.

« Elle est morte ! », dis-je ; je me relevai. Nous nous penchâmes sur elle, attendant le dernier spasme hideux, une convulsion horrible ou quoi que ce fût. Rien ne vint. Ce visage restait empreint de répulsion. Pas de joie diabolique. Et aucun son ne sortit des lèvres mortes. Sous ma main, je sentis la chair de son bras blanc se raidir.

Le même mal inconnu avait tué Walters, cela ne faisait aucun doute. Et pourtant, d'une manière obscure, vague, il ne l'avait pas vaincue.

Son corps, oui. Mais pas sa volonté.

4

La chose dans la voiture de Ricori

Je rentrai chez moi avec Braile, profondément déprimé. Il m'est difficile de décrire l'effet que la suite d'événements que je rapporte produisit dans mon esprit... du début à la fin... et au-delà de la fin. Ce fut comme si je marchais presque constamment dans l'ombre d'un monde inhumain, les nerfs frémissants comme sous la surveillance de choses invisibles hors de notre existence, le subconscient se hissant jusqu'au seuil du conscient, frappant violemment à la porte qui les sépare, en lui hurlant de prendre garde... de prendre garde à tous les instants. Phrases étranges pour un adepte de la médecine orthodoxe ? Et pourtant je maintiens tout ce que je raconte.

Braile était pitoyablement ébranlé. À tel point que je finis par me demander s'il n'y avait pas eu entre lui et la jeune morte davantage qu'un intérêt professionnel. Toutefois il ne m'en fit pas la confidence.

Il était près de quatre heures quand nous arrivâmes chez moi. J'insistai pour qu'il restât avec moi. J'appelai l'hôpital avant d'aller me coucher, mais on n'avait pas eu de nouvelles de Robbins l'infirmière. Je dormis quelques heures. Très mal.

Peu après neuf heures, Robbins m'appela au téléphone. Elle pouvait à peine maîtriser son chagrin. Je la priai de venir à mon bureau pour que Braile et moi puissions lui poser quelques questions.

« Voilà environ trois semaines, dit-elle, Harriet ramena à la maison une très jolie poupée pour Diana. La petite fille

en fut transportée de joie. Je demandai à Harriet où elle l'avait trouvée et elle me répondit que c'était dans une drôle de petite boutique du bas de la ville.

» « Job, me dit-elle – c'est le diminutif de Jobina, mon prénom –, il y a dans cette boutique une femme très étrange, qui m'a presque fait peur. »

» Je n'y ai pas prêté beaucoup d'attention. D'ailleurs, Harriet était assez peu communicative ; j'avais idée qu'elle regrettait un peu de m'avoir dit ça.

» Pourtant, maintenant que j'y réfléchis, elle s'est comportée plutôt bizarrement après cela. Un moment, elle était gaie et, la minute d'après, elle était... disons... mélancolique. Il y a une dizaine de jours, elle est rentrée à la maison avec un pansement au pied. Le pied droit. Oui. Elle me déclara qu'elle avait pris le thé avec la femme chez qui elle avait trouvé la poupée de Diana. La théière s'était renversée et le thé bouillant lui était tombé sur le pied. La femme avait mis tout de suite un onguent sur l'échaudure, et cela ne lui faisait alors plus mal du tout.

» « Néanmoins, je vais y mettre quelque chose que je connais », ajouta-t-elle. Puis elle enleva son bas et se mit à défaire le pansement. J'étais à la cuisine et elle m'appela pour que je vienne voir son pied.

» « C'est curieux, dit-elle. J'avais une bonne échaudure, Job, or elle est presque guérie. Et cet onguent n'est pas resté dessus plus d'une heure !

» Je regardai son pied. Il portait une grosse tache rouge sur le cou-de-pied. Mais ce n'était pas douloureux et je lui dis que le thé ne devait probablement pas avoir été très chaud.

» « Si, pourtant ! J'ai été vraiment brûlée, dit-elle. Je veux dire qu'il y avait une cloque. »

» Elle resta à regarder le bandage et son pied pendant un bon moment. L'onguent était bleuâtre et brillait singulièrement. Je n'avais jamais rien vu de semblable

auparavant. Il ne sentait rien. Harriet se pencha, prit le pansement et me dit : « Job, jette-le au feu ! »

» Je lançai le pansement dans le feu. Je me souviens qu'il se produisit une drôle de lueur papillotante. Il ne sembla pas brûler. Il émit simplement cette lueur et, tout d'un coup, il disparut. Harriet, qui contemplait la scène, devint plutôt pâle. Puis elle regarda de nouveau son pied. « Job, dit-elle, je n'ai jamais rien vu guérir aussi vite que cela. Elle *doit* être une sorcière !

— De quoi diable parles-tu, Harriet ? Lui demandai-je.

— Oh, de rien, répondit-elle. Simplement je voudrais avoir le courage d'ouvrir toute grande cette tache sur mon pied... et d'y faire pénétrer un antidote contre les morsures de serpent !

» Puis elle se mit à rire et je crus qu'elle plaisantait. Mais elle badigeonna la tache de teinture diode et la pansa en ajoutant un antiseptique par-dessus le marché. Le lendemain matin, elle me réveilla en disant. « Regarde ce pied. Hier, toute une théière de thé bouillant est tombée dessus. Et maintenant, il n'est même pas sensible. La peau aurait tout simplement dû s'en aller. Mon Dieu, Job, que je préférerais qu'elle soit partie !

» C'est tout, docteur Lowell. Elle n'en parla plus et moi non plus. Elle avait l'air d'avoir complètement oublié. Oui. Je lui ai demandé où se trouvait cette boutique et qui était cette femme, mais elle ne voulut pas me le dire. Je ne sais pas pourquoi.

» Et, après cela, je ne l'ai jamais vue aussi gaie et aussi insouciant. Heureuse, sans souci... Oh, je ne comprends pas pourquoi elle est morte... Je ne comprends rien...

— Est-ce que les chiffres 4, 9 et 1 évoquent quelque chose pour vous, Robbins ? Auraient-ils un rapport quelconque avec une adresse que connaissait Harriet ? »

Elle réfléchit, puis secoua la tête. Je lui parlai des paupières que Walters ouvraient et fermaient, comme si

elle voulait compter.

« Elle essayait nettement de communiquer quelque message dans lequel figuraient ces chiffres. Réfléchissez encore. »

Brusquement, elle se redressa et se mit à compter sur ses doigts. Elle hocha la tête. « N'aurait-elle pas essayé d'épeler quelque chose ? Si ces chiffres étaient des lettres, ce seraient *d, i, a* : les premières lettres du prénom de Diana. »

Bien entendu, cela semblait l'explication la plus simple. Elle pouvait avoir essayé de nous demander de prendre soin de la fillette. Je le suggérai à Braile. Il secoua la tête.

« Elle savait que je le ferais, dit-il. Non, c'était quelque chose d'autre. »

Peu après le départ de Robbins, Ricori appela. Je lui appris la mort de Walters qui le bouleversa. Ensuite vint la tâche lugubre de l'autopsie, pour arriver exactement aux mêmes résultats que pour Peters. Il n'y avait absolument rien qui expliquât la mort de la jeune femme.

Le lendemain après-midi, vers quatre heures, Ricori m'appela de nouveau au téléphone.

« Serez-vous chez vous ce soir entre six et neuf heures, docteur ? » demanda-t-il avec un accent d'impatience contenue.

« Certainement, si c'est important », répondis-je après avoir consulté mon carnet de rendez-vous. « Avez-vous découvert quelque chose, Ricori ? »

Il hésita.

« Je ne sais pas... Oui... Peut-être, je pense.

— Voulez-vous parler de... » Je ne cherchai même pas à dissimuler ma propre impatience. « Voulez-vous parler... de l'endroit hypothétique dont nous avons discuté ?

— Peut-être. Je le saurai bientôt. Je me rends maintenant là où il pourrait être.

— Dites-moi, Ricori... Que pensez-vous trouver ?

— Des poupées ! »

Et comme pour éviter d'autres questions, il raccrocha avant que je puisse parler.

Des poupées !

Je réfléchis. Walters avait acheté une poupée. Et au même endroit inconnu où elle l'avait achetée, elle avait subi l'échaudure qui l'avait tellement tourmentée... ou plutôt dont la guérison anormale l'avait tellement tourmentée. Il n'y avait pas de doute dans mon esprit, après avoir entendu le récit de Robbins, que c'était à cette échaudure qu'elle avait attribué son mal, et elle avait tenté de nous le dire. Nous ne nous étions pas trompés dans notre interprétation de cet effort désespéré de volonté. Elle pouvait, naturellement, s'être trompée. L'échaudure, ou plutôt l'onguent, n'avait rien eu à faire dans tout cela. Cependant, Walters elle aussi s'était profondément intéressée à un enfant. Tous ceux qui étaient morts avaient un rapport quelconque avec des enfants. Or, ce qui intéresse spécialement tous les enfants, ce sont les poupées. Qu'est-ce donc que Ricori avait bien pu découvrir ?

J'appelai Braile au téléphone, sans pouvoir le joindre, puis je demandai à Robbins de m'apporter immédiatement la poupée, ce qu'elle fit.

Cette poupée était singulièrement belle. Elle avait été sculptée dans le bois, puis recouverte de plâtre à modeler. Elle avait un aspect curieusement vivant. Un bébé-poupée avec un petit visage mutin. Sa robe, exquisément brodée, semblait être un costume traditionnel d'un pays que je n'arrivais pas à déterminer. Cette poupée, qui me paraissait presque une pièce de musée, devait coûter un prix qui dépassait les moyens d'une infirmière. Elle ne portait aucune marque qui aurait pu permettre d'en identifier le fabricant ou le revendeur. Après l'avoir examinée

minutieusement, je la rangeai dans un tiroir et attendis impatiemment l'arrivée de Ricori avec ses nouvelles.

À sept heures retentit un coup de sonnette prolongé, impératif. J'ouvris la porte de mon cabinet, entendis la voix de McCann dans le vestibule ; je lui criai de monter.

Au premier coup d'œil, il était évident que quelque chose n'allait pas. Son visage tanné, à la bouche mince, était jaunâtre, ses yeux avaient l'air égarés.

« Venez vite jusqu'à la voiture, dit-il les lèvres serrées. Je crois que le patron est mort.

— Mort ! » M'exclamai-je et je fus en bas de l'escalier et près de la voiture en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Le chauffeur était près de la portière. Il l'ouvrit et je vis Ricori effondré dans un coin du siège arrière. Je ne pus trouver son pouls et quand je soulevai ses paupières, l'œil me fixa d'un regard éteint. Pourtant, il n'était pas froid.

« Portez-le chez moi », dis-je.

McCann et le chauffeur le transportèrent dans la maison et le placèrent sur la table d'examen dans mon cabinet. Je lui dénudai la poitrine et y appliquai mon stéthoscope, sans pouvoir déceler aucun signe de fonctionnement du cœur. Pas plus que de respiration. J'effectuai quelques autres vérifications rapides. Selon toutes les apparences, Ricori était tout à fait mort. Et pourtant... Je fis les tentatives habituelles dans les cas douteux, mais en vain.

McCann et le chauffeur étaient restés tout près de moi. Ils lurent ma conclusion sur mon visage. Un étrange regard passa entre eux, qui indiquait une certaine panique, le chauffeur semblant plus atteint que McCann.

« Se pourrait-il que ce soit... un empoisonnement ? » me demanda ce dernier d'une voix calme, monocorde.

« Oui, cela se pourrait... » Je m'interrompis.

Empoisonnement ? Et cette mystérieuse visite à propos de laquelle il m'avait téléphoné ! Et la possibilité d'un

empoisonnement dans les autres cas ! Mais sa mort – je ressentis de nouveau le même doute – n'avait pas été identique aux autres.

« McCann, dis-je, où et quand vous êtes-vous aperçu pour la première fois que quelque chose n'allait pas ?

— À un quart d'heure d'ici, environ. Le patron était assis très près de moi. Tout d'un coup, il dit : « Mon Dieu ! », comme s'il avait peur, en portant ses mains à sa poitrine. En même temps, il poussa une sorte de gémissement et devint tout raide. « Que se passe-t-il, patron, que je lui dis, vous avez une douleur ? Il ne me répond pas et le voilà, comme qui dirait, qui s'effondre contre moi, et je vois que ses yeux sont tout grands ouverts. Il me paraît mort. Je crie à Paul d'arrêter la voiture ; nous l'avons examiné tous les deux et puis nous avons foncé jusqu'ici à toute allure. »

J'allai à une petite armoire et je leur versai deux bonnes doses de cognac. Ils en avaient besoin. Je jetai un drap sur Ricori.

« Asseyez-vous ; et vous, McCann, dites-moi exactement ce qui s'est passé depuis le moment où vous êtes parti avec M. Ricori pour le conduire où il avait décidé d'aller. Essayez de ne pas oublier le moindre détail.

— Vers les deux heures, dit-il, le patron va chez Mollie – c'est la sœur de Peters. Il y reste une heure, en repart, rentre à la maison et dit à Paul de revenir à quatre heures et demie. Mais comme il avait des tas de coups de téléphone à donner, nous ne sommes pas partis avant cinq heures. Il dit à Paul où il veut aller, quelque part dans une petite rue du bas de la ville, près de Battery Park. Et aussi de ne pas passer dans cette petite rue, simplement de garer la voiture près du parc. Et il me dit : « McCann, j'irai tout seul. Je ne veux pas qu'ils sachent que je ne suis pas seul. J'ai mes raisons, qu'il ajoute. Tu restes aux environs et tu viens jeter un coup d'œil de temps en temps, mais tu n'entres que si je t'appelle. » « Patron, que je dis, croyez-

vous que ce soit prudent ? » Et il dit : « Je sais ce que je fais et tu fais ce que je te dis. » Après ça, il n'y avait plus à discuter.

» Nous arrivons et Paul fait ce qu'il lui a dit ; le patron s'en va à pied dans la rue jusqu'à une petite boutique avec un tas de poupées dans la vitrine. Il regarde à l'intérieur pendant que je passe, l'air de rien. Il n'y a pas beaucoup de lumière, mais je vois un tas d'autres poupées et une fille maigre à la caisse. Elle me paraît aussi blanche que le ventre d'un poisson. Le patron, après être resté une minute ou deux devant la vitrine, entre dans la boutique ; et je repasse lentement pour regarder de nouveau la fille parce que, pour une fille vivante, elle est vraiment plus blanche que nature.

» Le patron est en train de lui parler et elle lui montre des poupées. Quand je repasse la fois suivante, il y a une autre femme dans la boutique, mais tellement corpulente que je m'arrête une minute à la devanture pour la regarder parce que je n'ai jamais vu personne qui lui ressemble. Elle a la figure basanée et elle ressemble plutôt à un cheval, avec de la moustache et des verrues, et elle a un aussi drôle d'air que la fille blanche. Énorme, obèse. Je jette un coup d'œil furtif sur ses yeux... Bon sang, quels yeux ! Énormes, noirs et brillants. Je ne sais pas pourquoi, mais ils ne me plaisent pas plus que le reste de sa personne. La fois d'après que je repasse, le patron est dans un coin avec la grosse bonne femme. Il a une liasse de billets dans la main et je vois la fille maigre qui regarde tout ça, comme effrayée. La fois suivante, je ne vois plus ni le patron ni la femme.

» Alors je m'arrête et je regarde à travers la vitrine parce que je n'aime pas perdre de vue le patron dans cette boîte. Et là-dessus, je le vois qui sort d'une porte au fond de la boutique. Il a l'air fou de rage et il porte quelque chose ; la femme est derrière lui et ses yeux crachent le feu. Le

patron bafouille de colère, mais je ne peux pas entendre ce qu'il dit, et la femme en dégoise, elle aussi, et fait de drôles de gestes vers lui. Oui, de drôles de gestes avec les mains. Mais le patron passe la porte et je le vois qui met ce qu'il porte sous son manteau et qu'il boutonne par-dessus.

» C'est une poupée. Une grosse poupée qui fait une grosse bosse... »

Il s'interrompt, se mit à rouler machinalement une cigarette entre ses doigts, puis lança un regard sur le corps recouvert du drap et jeta la cigarette.

» Je n'ai jamais vu le patron dans une telle rage. Il grommelle entre ses dents en italien et il répète sans cesse quelque chose comme *strega*. Je vois que ce n'est pas le moment de parler et je me contente de le suivre. Une fois, il gronde, comme s'il s'adressait plus à lui-même qu'à moi, si vous voyez ce que je veux dire... « La Bible dit : *Tu ne toléreras pas que vive une sorcière*. Puis il continue de marmotter en tenant le bras serré sur la poupée qui est toujours sous son manteau.

» Nous arrivons à la voiture et il demande à Paul de le conduire tout droit chez vous et en vitesse, et au diable les encombrements !... C'est bien ça, n'est-ce pas, Paul ? Oui. Quand nous montons dans la voiture, il cesse de marmonner et reste assis, tranquille, sans parler, jusqu'à ce que je l'entende s'écrier « Mon Dieu ! » comme je vous l'ai dit. Et c'est tout, n'est-ce pas, Paul ? »

Le chauffeur ne répondit pas. Il resta là à regarder McCann avec une sorte de supplication dans les yeux. Je vis nettement McCann secouer la tête.

« Moi, je n'ai pas vu la boutique, dit le chauffeur hésitant, avec un fort accent italien, mais tout le reste qu'a dit McCann est la vérité. »

Je me levai et me dirigeai vers le corps de Ricori. J'allais soulever le drap quand quelque chose attira mon regard. Une tache rouge à peu près grande comme une pièce de

dix centimes... une tache de sang. La maintenant en place avec un doigt, je levai le bord du drap avec précaution. La tache de sang était exactement au-dessus du cœur de Ricori.

Je pris l'une de mes plus fortes loupes et l'une de mes plus fines sondes. À la loupe, je pus voir une minuscule piqûre sur la poitrine de Ricori, aussi fine que celle d'une aiguille hypodermique. Avec grand soin, j'y introduisis ma sonde. Elle y pénétra facilement de plus en plus profondément jusqu'à ce qu'elle touchât la paroi du cœur. Je n'allai pas plus loin.

Un instrument extrêmement fin, pointu comme une aiguille avait été enfoncé dans la poitrine de Ricori, droit dans son cœur !

Je le regardai, hésitant : il n'y avait aucune raison pour qu'une minuscule piqûre comme celle-là puisse causer la mort. À moins, bien entendu, que l'arme qui l'avait faite eût été empoisonnée ou qu'il y ait eu un autre choc violent qui se soit ajouté à celui de la blessure elle-même. Mais il était très possible qu'un choc – ou plusieurs – de ce genre ait pu déclencher chez une personne du tempérament de Ricori un état mental spécial, produisant l'apparence presque parfaite de la mort. J'avais déjà entendu parler de cas semblables.

En fait, en dépit de tous mes examens, je n'étais pas certain que Ricori soit mort. Je ne le dis pas à McCann. Que Ricori fût mort ou vivant, il y avait quelque chose d'anormal que McCann allait devoir expliquer. Je me tournais vers les deux hommes qui m'avaient surveillé de près.

« Vous dites que vous n'étiez que tous les trois dans la voiture... »

De nouveau, je vis passer un coup d'œil entre eux.

« Il y avait la poupée », répondit McCann, d'un ton presque de défi. J'écartai cette réponse, avec impatience.

« Je répète : vous n'étiez que tous les trois dans la voiture ?

— Trois... hommes, oui.

— Alors, dis-je d'un ton très sérieux, vous allez avoir beaucoup de choses à expliquer tous les deux. Ricori a été frappé au cœur. Il va falloir que j'appelle la police. »

McCann se leva et s'approcha du corps. Il prit la loupe et s'en servit pour regarder la minuscule piqûre. Il regarda le chauffeur.

« Je t'avais dit que c'était la poupée, Paul ! »

5

La chose dans la voiture de Ricori (suite)

« McCann, vous n' imaginez pas que je vais croire cette histoire », dis-je d'un ton incrédule.

Il ne répondit pas ; il roula une autre cigarette que, cette fois, il ne jeta pas. Le chauffeur avança d'un pas chancelant jusqu'au corps de Ricori, se laissa tomber à genoux et se mit à débiter des prières entremêlées d'implorations. Curieusement, McCann avait maintenant repris complète possession de lui-même. Comme si d'être débarrassé de l'incertitude sur la cause de la mort de Ricori lui avait rendu toute sa froide assurance de toujours. Il alluma sa cigarette.

« C'est pourtant ce qu'il faut que vous croyiez. »

Je me dirigeai vers le téléphone. McCann s'interposa d'un bond entre moi et le téléphone.

« Une minute, docteur. Si je suis le genre de salaud capable d'enfoncer un poignard dans le cœur de l'homme qui m'a embauché pour le protéger, ne vous est-il pas venu à l'idée que la situation dans laquelle vous vous trouvez n'est pas tellement rassurante ? Qu'est-ce qui nous empêche, Paul et moi, de vous liquider et de foutre le camp ? »

Franchement, cela ne m'était pas venu à l'idée, mais tout à coup je me rendais compte dans quelle situation réellement périlleuse, je me trouvais. Je regardai le chauffeur. Il s'était relevé et, debout, fixait attentivement McCann.

« Je vois que vous m'avez compris », dit McCann avec un sourire forcé. Il alla vers l'italien. « Passe-moi tes pétards, Paul. »

Sans un mot, le chauffeur sortit de ses poches une paire de pistolets automatiques et les lui remit. McCann les posa sur mon bureau. Il plongea la main sous son aisselle gauche et aligna un autre pistolet à côté des deux premiers, puis il en ajouta encore un qu'il extirpa de sa poche.

« Asseyez-vous là, docteur », dit-il en me désignant le fauteuil derrière mon bureau : « Voici toute notre artillerie. Gardez-la à portée de la main. Et si nous faisons le moindre mouvement menaçant, tirez. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous servir du téléphone avant de nous avoir écouté. »

Je m'assis, rapprochai les armes de moi en les examinant pour voir si elles étaient chargées. Elles l'étaient.

« Docteur, dit McCann, il y a trois choses que je voudrais que vous considériez. *Primo*, si j'étais pour quelque chose dans la mort du patron, est-ce que je vous donnerais une chance comme celle-ci ? *Secundo*, j'étais assis à sa droite. Il portait un manteau très épais. Comment aurais-je pu arriver à le frapper avec quelque chose d'aussi mince que ce qui l'a tué en passant à travers son manteau, à travers la poupée, à travers ses vêtements et à travers sa poitrine sans qu'il se défende d'une manière ou d'une autre ? Bon Dieu ! Ricori était costaud. Paul nous aurait vus...

— Quelle différence y aurait-il, l'interrompis-je, si Paul était complice ?

— Très juste, reconnut-il. Paul est tout autant dans le bain que moi. N'est-ce pas, Paul ? »

Il jeta un regard aigu au chauffeur qui inclina la tête. « Bien, laissons cela avec un point d'interrogation. Passons au troisième point... Si j'avais tué le patron de cette manière, et que Paul y soit mêlé avec moi, l'aurions-nous

amené chez le seul homme dont nous pouvions craindre qu'il comprenne la manière dont il avait été tué ? Et quand vous l'auriez découvert, comme il fallait s'y attendre, est-ce que nous vous aurions donné un alibi pareil ? Bon Dieu, docteur, je ne suis tout de même pas fou à ce point ! »

Son visage se crispa.

« Pourquoi aurais-je voulu le tuer ? J'aurais traversé l'enfer aller et retour pour lui et il le savait bien. Et Paul en aurait fait autant. »

Je sentis la force de ces arguments. J'avais la conviction profonde que McCann disait la vérité... ou tout au moins la vérité telle qu'il la voyait. Il n'avait pas poignardé Ricori. Cependant, attribuer cet acte à une poupée était par trop fantastique. Et il n'y avait eu que les trois hommes dans la voiture. McCann lisait mes pensées avec une précision extraordinaire.

« C'était peut-être une de ces poupées mécaniques, aménagée pour poignarder.

— McCann, dis-je vivement, descendez et allez la chercher. » Il venait de donner une explication rationnelle.

« Elle n'est plus là », déclara-t-il, et il eut de nouveau un sourire, mais sans gaîté aucune. « Elle a sauté de la voiture !

— Voyons, c'est absurde !

— C'est vrai, intervint le chauffeur. Quelque chose a sauté de la voiture quand j'ai ouvert la porte. Je pense : c'est un chat, un chien peut-être. Bon Dieu, qu'est-ce que... Et puis je vois. Ça file à toute vitesse. Ça se baisse. Ça plonge dans l'ombre. Je vois juste comme un éclair et puis plus rien. Je dis à McCann... « Bon Dieu, qu'est-ce que c'est ? » McCann, lui, examine, le fond de la voiture. « C'est la poupée ! qu'il dit. Elle a tué le patron ! » Je demande : « La poupée ! Qu'est-ce que tu veux dire ? » Il m'explique. Je n'ai jamais entendu parler d'une poupée avant ; j'avais vu le patron qui portait quelque chose sous son manteau,

oui, mais je ne savais pas quoi. Mais je vois une bon dieu de chose qui ne ressemble ni à un chat ni à un chien. Ça saute de la voiture, ça passe entre mes jambes, *si* !

— Est-ce que vous pensez, McCann, dis-je, ironique, que cette poupée mécanique était arrangée non seulement pour poignarder, mais aussi pour s'enfuir ? »

Il rougit, mais répondit tranquillement : « Je ne dis pas que c'était une poupée mécanique. Mais n'importe quoi d'autre serait... disons... encore plus fou, non ?

— McCann, demandai-je brusquement, que voulez-vous que je fasse ?

— Docteur, quand j'étais là-bas en Arizona, un *ranchero* est mort. Subitement. Il y avait un gars qui avait l'air d'y être pour beaucoup. Le shérif lui dit : « *Hombre*, je crois que c'est toi... mais je suis le seul dans le jury. Qu'est-ce que tu en dis ? » Le gars répondit : « Shérif, donnez-moi eux semaines et si je ne vous ramène pas le type qui l'a fait, vous me pendez. » Et le shérif dit : « D'accord, ça va. Pour le moment, nous dirons que la victime est morte d'un choc. » C'était vrai. Le choc d'une balle. Bon, avant que les deux semaines fussent passées, le gars revint avec le meurtrier pieds et poings liés à sa selle.

— Je vois ce que vous voulez dire, McCann. Seulement, nous ne sommes pas en Arizona.

— Je sais bien. Mais ne pourriez-vous pas déclarer qu'il s'agit d'une maladie de cœur ? Juste en attendant ? Et me donner une semaine ? Et si je ne trouve rien, dites tout. Je ne ficherais pas le camp. Je vais vous dire, docteur... Si vous prévenez les flics, vous pouvez tout aussi bien prendre un de ces pistolets et nous tuer, Paul et moi, tout de suite. Si nous racontons aux flics cette histoire de poupée, ils rigoleront à en être malades et ils nous feront passer à la casserole à Sing Sing. Si nous ne disons rien, ils nous y feront passer quand même. Si, par miracle, les flics nous lâchent... alors ceux de la bande du patron nous régleront

vite notre compte. Je vous le dis, docteur, vous tuerez deux hommes innocents. Et ce qui est pire, vous ne trouverez jamais qui a vraiment tué le patron, parce qu'on ne cherchera jamais plus loin que nous. Pourquoi d'ailleurs le ferait-on ? »

L'ombre d'un soupçon se profilait autour de ma conviction de l'innocence des deux hommes. La proposition, pour aussi naïve qu'elle paraissait, était subtile. Si je l'acceptais, le garde du corps et le chauffeur auraient toute une semaine pour disparaître, du moins si tel était leur plan. Si McCann ne revenait pas et que je dise toute la vérité, je serais leur complice – en fait, le complice d'un meurtre. Si je prétendais que mes soupçons venaient seulement d'être éveillés, je restais, au mieux, coupable par ignorance. Si on les bouclait et qu'ils racontent notre accord, je pouvais de nouveau être accusé de complicité. Il m'apparut soudain que l'abandon des pistolets par McCann était extraordinairement habile. Je ne pouvais pas dire que mon acceptation m'avait été arrachée par la menace. Mais cet abandon pouvait aussi n'avoir été qu'un geste astucieusement conçu pour gagner ma confiance, affaiblir ma résistance à sa proposition. Comment pouvais-je savoir si les deux hommes n'avaient pas encore d'autres armes, prêtes à servir si je refusais ?

Tout en cherchant le moyen de me sortir de ce piège, je me dirigeai vers Ricori et, en passant, je pris la précaution de fourrer les pistolets dans mes poches. Je me penchai sur Ricori. Sa peau était froide, mais pas de cette froideur spécifique de la mort. Je l'examinai de nouveau minutieusement. Et voici que je décelai presque imperceptible, un battement de cœur, une bulle commença à se former au coin de ses lèvres... Ricori était vivant !

Je restai penché sur lui, réfléchissant plus vite que je ne l'avais jamais fait. Ricori était vivant, certes. Mais cela ne me sortait pas d'affaire. Cela augmentait plutôt le danger.

Car si McCann l'avait poignardé, si les deux hommes étaient complices et qu'ils apprenaient qu'ils n'avaient pas réussi, n'allaient-ils pas achever ce qu'ils avaient cru terminé ? Avec Ricori vivant, Ricori capable de parler et de les accuser, ne se sentiraient-ils pas guettés par une mort plus certaine que par l'action de la justice ? Une mort sur l'ordre de Ricori, des mains de ses séides. Et en achevant Ricori, ils seraient obligés de me tuer en même temps.

Sans me relever, je glissai une main dans ma poche, empoignai un pistolet et je me retournai brusquement vers eux, l'arme braquée.

« Les mains en l'air ! Tous les deux ! » Dis-je.

La stupéfaction se peignit sur le visage de McCann, la consternation sur celui du chauffeur. Mais ils levèrent les mains.

« Pas besoin de cette jolie petite combinaison, McCann. Ricori n'est pas mort. Quand il pourra parler, il nous dira ce qui lui est arrivé. »

Je ne m'attendais pas du tout à l'effet produit par cette déclaration. Si McCann n'était pas sincère, il était un acteur extraordinaire. Son grand corps dégingandé se raidit. J'avais rarement vu un tel soulagement de joie que celui qui se peignit sur son visage. Des larmes roulèrent sur ses joues tannées. Le chauffeur tomba à genoux, sanglotant et priant. Mes soupçons étaient balayés. Je ne croyais pas que cela put être de la comédie. Dans une certaine mesure, j'avais honte de moi-même.

« Vous pouvez baisser les mains, McCann, » dis-je, et je remis le pistolet dans ma poche.

« Est-ce qu'il vivra ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Je pense qu'il a toutes les chances, répondis-je. S'il n'y a pas d'infection, j'en suis certain.

— Merci, mon Dieu ! » Murmura McCann, et il répéta et répéta : « Merci, mon Dieu ! »

Juste à ce moment, Braile entra dans la pièce, nous considérant d'un œil écarquillé.

« Ricori a été poignardé. Je vous expliquerai tout cela plus tard », lui dis-je. Une petite piqûre à l'endroit du cœur et qui y a probablement pénétré. Il souffre surtout du choc. Il est en train de revenir à lui. Faites-le monter à l'annexe et occupez-vous de lui jusqu'à ce que j'arrive. »

Je résumai rapidement ce que j'avais fait et indiquai le traitement à suivre dans l'immédiat. Et quand Ricori eut été emporté, je me tournai vers ses deux gardes du corps.

« McCann, dis-je, je ne vais pas vous donner d'explications. Pas maintenant. Mais voici vos pistolets et ceux de Paul. Je vous donne votre chance. »

Il prit les pistolets en me regardant avec une lueur curieuse dans ses yeux.

« Je ne dis pas que je n'aimerais pas savoir ce qui vous a fait exploser, docteur, dit-il. Mais pour moi tout ce que vous faites est bien... Si seulement vous pouviez sortir le patron de là.

— Sans doute y a-t-il des gens qui doivent être avisés de son état, repris-je. Je vous laisse le soin de tout cela. Tout ce que je sais, c'est qu'il était en route pour venir me voir. Il a eu une crise cardiaque dans la voiture. Vous me l'avez amené. Je le soigne maintenant pour cette crise cardiaque. S'il devait mourir, McCann... Eh bien ! Ce serait une autre affaire.

— Je me charge d'aviser qui il faut, répondit-il. Il n'y en a qu'un ou deux que vous devrez voir. Ensuite, j'irai à cette boutique de poupées et j'arracherai la vérité à cette vieille sorcière. »

Ses yeux n'étaient plus que des fentes. Sa bouche aussi.

« Non, déclarai-je fermement. Pas encore. Contentez-vous de faire surveiller la boutique. Si la femme sort, arrangez-vous pour savoir où elle va. Surveillez la fille d'aussi près. S'il semble que l'une ou l'autre, ou les deux à

la fois, s'en vont – ou s'enfuient –, laissez-les faire. Mais suivez-les. Je ne veux pas qu'elles soient molestées ni même inquiétées jusqu'à ce que Ricori puisse dire ce qui s'est passé là-bas.

— Très bien, dit-il, mais à regret.

— Votre histoire de poupée, lui rappelai-je, sardonique, ne serait pas aussi convaincante pour la police que pour mon esprit quelque peu crédule. Ne faites rien pour qu'ils se mêlent de cette affaire. Tant que Ricori est vivant, on n'a pas besoin qu'ils s'en mêlent.

Je le pris à part.

« Êtes-vous sûr que le chauffeur ne parlera pas ?

— Paul est tout à fait sûr, dit-il.

— Bon. Dans votre intérêt à tous les deux, il vaut mieux qu'il le soit », l'avertis-je.

Ils s'en allèrent. Je montai à la chambre de Ricori. Son cœur battait plus fort, sa respiration était faible mais encourageante. La température, encore dangereusement au-dessous de la normale, s'était améliorée. Si, comme je l'avais dit à McCann, il n'y avait pas d'infection, de poison ni de drogue sur l'arme avec laquelle il avait été poignardé, Ricori vivrait.

Plus tard dans la soirée, deux messieurs d'une parfaite courtoisie vinrent chez moi, écoutèrent mon explication sur l'état de Ricori, demandèrent s'ils pouvaient le voir, le virent et s'en allèrent. Ils m'assurèrent que « gagnant ou perdant », je n'avais aucune crainte à avoir au sujet de mes honoraires ni à hésiter à appeler en consultation les spécialistes les plus réputés. En échange, je les assurai que je croyais que Ricori avait toutes les chances de se rétablir. Ils me demandèrent de n'autoriser personne à le voir, sauf eux-mêmes et McCann. Ils estimaient que j'évitais probablement des ennuis si les deux hommes qu'ils allaient m'envoyer restaient assis à la porte de la chambre... à

l'extérieur ; bien entendu, dans le couloir. Je répondis que j'en serais enchanté.

Très peu de temps après, deux hommes d'une calme vigilance arrivaient pour monter la garde à la porte de Ricori, exactement comme ils l'avaient fait pour Peters.

Cette nuit-là, des poupées dansèrent autour de moi dans mes rêves, me poursuivirent, me menacèrent. Mon sommeil ne fut pas très agréable.

6

L'étrange aventure de l'agent Shevlin

Le matin suivant apporta une nette amélioration dans l'état de Ricori. Le coma profond demeurait, mais la température était presque normale, la respiration et le rythme cardiaque satisfaisants. Braile et moi nous partageâmes les tâches afin que l'un de nous soit constamment à portée de voix des infirmières. Les gardes furent relevés par deux autres après le petit déjeuner. L'un de mes discrets visiteurs du soir précédent fit son apparition, regarda Ricori et accueillit avec une satisfaction non déguisée mes nouvelles rassurantes.

Au moment d'aller me coucher, il m'était venu l'idée que Ricori avait peut-être noté quelques détails concernant son enquête ; j'avais cependant éprouvé quelque répugnance à fouiller dans ses poches. Maintenant, l'occasion me semblait bonne de vérifier s'il l'avait fait ou non. Je suggérai donc à mon visiteur qu'il pourrait être utile d'examiner les papiers que Ricori portaient sur lui, en ajoutant que nous nous intéressions lui et moi à une certaine affaire, qu'il était en route pour venir me voir lorsqu'il avait été victime d'une crise cardiaque, et qu'il avait peut-être sur lui des notes présentant un intérêt pour moi. Mon visiteur fut d'accord ; j'envoyai chercher le pardessus et le costume de Ricori et nous les fouillâmes. Il y avait quelques papiers, mais rien ne se rapportait à nos recherches.

Dans la poche de poitrine du pardessus se trouvait cependant un curieux objet... un bout de cordelette d'une douzaine de centimètres de long avec neuf nœuds disposés

à intervalles irréguliers, des nœuds bizarres, ne ressemblant guère à tout ce que je pouvais me souvenir avoir vu. J'examinai cette cordelette avec une sensation inexplicable, mais très nette de malaise. Je jetai un regard vers mon visiteur et surpris dans ses yeux une expression de trouble. Je me souvins alors de la superstition de Ricori et me dis que la cordelette était probablement une amulette ou un fétiche d'un genre ou d'un autre. Je la remis dans sa poche.

Quand je fus de nouveau seul, je ressortis la cordelette pour la regarder de plus près. Elle était faite de cheveux humains, tressés très serrés... des cheveux d'une teinte cendrée singulièrement pâle, indiscutablement ceux d'une femme. À présent, je me rendais compte que chaque nœud était noué d'une manière différente, et qu'aucun d'eux ne ressemblait aux autres. Cette différence et leur espacement irrégulier donnaient la vague impression de former un mot ou une phrase. En étudiant les nœuds, j'eus la sensation de me trouver devant une porte close qu'il était d'importance vitale pour moi d'ouvrir, la même impression que j'avais ressentie en regardant Peters mourir. Obéissant à quelque obscure impulsion, je ne remis pas la cordelette dans la poche du pardessus, mais la jetai dans le tiroir contenant déjà la poupée que Robbins l'infirmière m'avait apportée.

Peu après trois heures, McCann me téléphona. Je fus plus qu'heureux de l'entendre. Maintenant qu'il faisait grand jour, le récit de ce qui s'était passé dans la voiture de Ricori était devenu incroyablement fantastique et tous mes doutes me revenaient. J'avais même recommencé à réfléchir au caractère peu enviable de ma situation au cas où il disparaîtrait. Cela dut transparaître un peu dans la cordialité avec laquelle je lui répondis, car il se mit à rire.

« Vous imaginez sans doute que j'avais filé, hein, Doc ? En fait, vous ne pourriez même pas vous débarrasser de

moi si vous le vouliez. Attendez un peu de voir ce que j'ai déniché. »

J'attendis son arrivée avec impatience. Il apparut, accompagné d'un solide gaillard à la face rougeaude qui portait un grand sac en papier, un sac à vêtements. Je le reconnus. C'était un flic que je rencontrais de temps en temps sur le boulevard et que je n'avais jamais vu qu'en uniforme. Je les priai de s'asseoir. Le flic s'assit sur le bord d'une chaise, en tenant le sac avec précaution sur ses genoux. J'adressai un regard interrogateur à McCann.

« Shevlin - il agita la main vers le policier - a dit qu'il vous connaissait, docteur. Mais je l'aurais amené, de toute façon.

— Si je ne connaissais pas le docteur Lowell, je ne serais pas ici mon vieux McCann, dit Shevlin l'air maussade. Mais c'est un cerveau que le toubib a dans la tête, pas une pomme de terre bouillie comme ce damné lieutenant.

— Ça va, dit McCann malicieusement, le docteur te fera une ordonnance quand même, Tim.

— C'est pas une ordonnance que je veux, je te dis, beugla Shevlin. Je l'ai vu de mes yeux vu, je te le dis. Et si le docteur affirme que j'étais bourré ou dingue, je lui dirai d'aller au diable comme je l'ai dit au lieutenant. Et je te le dis à toi aussi, McCann. »

J'écoutai cela avec une stupéfaction croissante.

« Voyons, voyons, Tim, l'apaisa McCann. Je te crois. Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai envie de te croire... ni pourquoi, non plus. »

Il me lança un rapide coup d'œil et je compris que, quelle que fût la raison pour laquelle il avait amené le policier, il ne lui avait rien dit de Ricori.

« Vous voyez, docteur, quand je vous ai parlé de cette poupée qui s'était levée et avait sauté de la voiture, vous avez pensé que j'étais toqué. Très bien, que je me suis dit, peut-être qu'elle n'est pas allée loin. Peut-être que c'était

une de ces poupées mécaniques perfectionnées, à supposer que c'en soit une, il fallait quand même qu'elle s'arrête à un moment ou à un autre. Et je me mets à la recherche de quelqu'un qui pourrait l'avoir vue. Et ce matin, je tombe sur Shevlin. Et il m'a tout raconté. Tim, répète au docteur ce que tu m'as raconté. »

Shevlin cligna de l'œil, bougea le sac avec circonspection et commença son histoire. Il avait l'air de réciter avec entêtement une histoire qu'il avait déjà racontée. Et à des auditeurs peu sympathisants car, au fur et à mesure, il me regardait avec défi, en élevant la voix d'un ton belliqueux.

« Il était une heure ce matin. Je faisais ma ronde quand j'entendis quelqu'un qui hurlait comme un désespéré : « Au secours ! Au meurtre ! Enlevez-moi ça ! » Je me mets à courir et voici que je trouve, debout sur un banc, un type en queue de pie, le haut-de-forme enfoncé sur les oreilles, qui tape d'un côté et de l'autre avec sa canne, et qui sautille sur place, tout en poussant des hurlements.

» Je m'approche et je lui tape sur les chevilles avec mon bâton. Il me regarde et le voilà qui s'affale dans mes bras. Je sens son haleine en me disant que je sais très bien ce qu'il a. Je le remets sur ses pieds et je lui dis : « Allons, venez, les éléphants ne resteront pas longtemps roses. C'est cette gnôle de la prohibition qui vous les fait voir si roses. Dites-moi où vous habitez ; je vais vous mettre dans un taxi, à moins que vous ne vouliez aller à l'hôpital ? » » Il reste là, accroché à moi, tout tremblant, et il dit : « Vous croyez que j'ai bu ? » Et je commence à lui dire : « Et comment... ! » Puis je le regarde ; en fait il n'est pas soûl du tout. Il l'a peut-être été, mais il ne l'est plus. D'un seul coup, il se laisse tomber sur le banc, relève le bas de son pantalon, baisse ses chaussettes, et je vois le sang couler d'une douzaine de petits trous ; il me dit : « Vous n'allez tout de même pas me raconter que ce sont des éléphants roses qui ont fait ça ? »

J'examine les piques, je tâte ; en effet, il s'agit bien de sang, comme si quelqu'un l'avait piqué à coups d'épingle à chapeau... »

Involontairement, je regarde McCann qui, lui, ne me regarde pas et roule imperturbablement une cigarette...

« ... Et je dis : « Mais, bon dieu, qui vous a fait ça ? » Et il répond : « C'est la poupée ! »

Un frisson me parcourt le dos ; je regardai de nouveau McCann. Cette fois, ce dernier me lança un coup d'œil d'avertissement. Shevlin me fixait d'un air indigné, puis il beugla : « « C'est la poupée qui me l'a fait ! » qu'il m'a dit. Il me disait que c'était la poupée qui l'avait piqué. »

McCann étouffa un petit rire et Shevlin tourna son regard furibond vers lui.

« J'ai compris, monsieur, dis-je hâtivement. Il vous a dit que c'était la poupée qui lui avait causé ces blessures. C'est évidemment fort étonnant.

— Vous ne croyez pas un mot de ce que je dis ? demanda Shevlin, furieux.

— Si, je crois bien qu'il vous a dit ça, bien sûr... Mais continuez.

— Très bien, allez-vous dire que j'étais soûl moi aussi, pour l'avoir cru ? Car c'est ce que le lieutenant qui a une pomme de terre à la place du cerveau a dit.

— Mais non, mais non », l'assurai-je vivement. Shevlin se calma et reprit.

« Je demande au pochard : « Comment s'appelle-t-elle ? » « Comment s'appelle-t-elle, qui ? » qu'il dit. « La pépée ! Je parie que c'était une pépée blonde » que je réponds et j'ajoute : « Et qu'elle cherche à avoir sa photo dans les canards à scandale. Les brunes ne se servent pas d'épingles à chapeau, elles préfèrent le couteau. »

» « Monsieur l'agent, qu'il fait solennellement, c'était une poupée. Une petite poupée garçon. Et quand je dis une

poupée, je dis bien une poupée. Je me promenais pour prendre l'air. Je ne nie pas que j'avais bu quelques verres, mais sans dépasser ce que je peux supporter. Je balançais ma canne en la faisant siffler ; je l'ai lâchée près de ce buisson, là-bas », dit-il en le montrant. « Je me baisse pour la ramasser, et je vois une poupée. Une grande poupée toute tassée, qui est là tapie, comme si quelqu'un l'avait laissée tomber comme ça. J'allonge la main pour la prendre et, quand je la touche, la poupée saute comme si j'avais appuyé sur un ressort. Elle me saute par-dessus la tête », qu'il dit. « D'abord ça me suffoque et j'ai plutôt la trouille. Je reste là à la chercher, quand je sens une douleur terrible dans le mollet, comme des coups de couteau. D'un bond, je me redresse et cette poupée est là devant moi, une grande épingle à la main toute prête à m'en frapper de nouveau.

« Peut-être, que je dis au pochard, peut-être que c'était un nain que vous avez vu ?

« Un nain, tu parles ! » qu'il répond. « C'était une poupée et elle me lardait de coups d'épingle à chapeau. Elle avait un peu plus de cinquante centimètres de haut, qu'il dit, et des yeux bleus. Avec un sourire grimaçant qui me glaçait le sang. Et tandis que je restais là paralysé, elle m'a piqué à nouveau. Je sautai sur le banc et elle se mit à danser autour de moi, à sauter et à continuer à me piquer. À sauter et à me piquer. Je croyais qu'elle voulait me tuer et je hurlai comme un damné, dit le pochard. « Tout le monde aurait fait la même chose, hein ? qu'il me demande. Alors vous êtes arrivé, et la poupée a filé dans les buissons. Pour l'amour de Dieu, monsieur l'agent, restez avec moi jusqu'à ce que je trouve un taxi et que je rentre chez moi, car je ne vais pas faire de manières pour vous dire que j'ai une telle frousse que j'en ai mal au ventre. » »

« Je prends donc le pochard par le bras, poursuit Shevlin, en me disant : « Le pauvre type, ce que cet alcool de contrebande peut vous faire imaginer ! » tout en ne

m'expliquant toujours pas comment il pouvait avoir tous ces trous dans les jambes. Nous marchons sur le boulevard. Le type tremble toujours et on attend un taxi. Tout à coup, il pousse un cri : « La voilà ! Regardez, la voilà ! »

» Je suis la direction de son doigt et, en effet, je vois quelque chose qui détale sur le trottoir et traverse la chaussée. L'éclairage n'est pas bon, et je me dis que c'est un chat ou peut-être un chien. Puis je vois un petit coupé arrêté le long du trottoir d'en face. Le chat ou le chien ou quoi ou qu'est-ce semble se diriger de ce côté-là. Le pochard crie toujours et j'essaie de voir ce que c'est, quand une grosse voiture arrive à toute allure. Elle heurte la chose de plein fouet, ne s'arrête pas et disparaît avant que je puisse souffler dans mon sifflet. Il me semble voir la chose se tortiller et je me dis, pensant toujours qu'il s'agit d'un chat ou d'un chien : « Je vais mettre fin à tes souffrances. » Je me précipite avec mon revolver. À ce moment-là, le coupé qui attendait file aussi à toute allure. J'arrive à ce que la grosse voiture a écrasé et je regarde... »

Il fit glisser le sac de sur ses genoux, le posa à terre près de lui et l'ouvrit.

« ... Et voilà ce que c'était. »

Il tira du sac une poupée ou plutôt ce qui en restait. L'automobile lui était passée sur le ventre en l'écrasant. Une jambe manquait, l'autre ne tenait que par un fil ; les vêtements étaient déchirés et souillés par la saleté de la chaussée. C'était une poupée... mais qui me donna l'étrange impression d'un pygmée mutilé. La tête retombait mollement sur la poitrine.

McCann vint à moi et souleva la tête de la poupée...

Je regardai, regardai avec des yeux écarquillés... en sentant mes cheveux se hérissier et mon cœur ralentir...

Le visage qui était tourné vers moi, avec des yeux bleus menaçants, c'était celui de Peters !

Avec comme un très léger voile, l'ombre de cette exultation démoniaque que j'avais vue s'étendre sur le visage de Peters dès son dernier battement de cœur !

7

Peters, la poupée

Shevlin me considéra pendant que je gardais les yeux fixés sur la poupée, satisfait de l'effet qu'elle produisait sur moi.

« Diabolique à regarder, non ? » me demanda-t-il. « Tu vois, le docteur s'en rend compte, McCann. Je t'avais bien dit qu'il était plutôt fortiche. » Il plaqua la poupée sur ses genoux, immobile comme un ventriloque à la face rougeaude qui tiendrait un mannequin à l'aspect spécialement malveillant – je n'aurais même pas été surpris d'entendre un rire démoniaque sortir de sa bouche vaguement ricanante.

« Maintenant, docteur, je vais vous raconter la suite, reprit Shevlin. Je suis là à regarder cette poupée et je la ramasse. « Il y a quelque chose qui n'est pas clair là-dedans Tim Shevlin » que je me dis. Et je me tourne pour voir ce qu'est devenu le pochard, qui est resté planté là où je l'avais laissé ; j'y vais et il s'écrie « C'était bien une poupée comme je vous l'avais dit ? Ah ah ! Je vous avais bien dit que c'était une poupée ! Ah ah ! Et c'est bien elle », dit-il en jetant un œil sur ce que je tiens dans les mains. « Mon garçon, que je lui dis, il y a quelque chose qui ne va pas dans cette affaire. Vous allez venir avec moi au poste de police leur répéter tout ce que vous m'avez raconté et leur montrer vos jambes et tout.

— D'accord, répond le type, mais alors tenez cette poupée le plus loin possible de moi. » Et nous allons au poste.

» Le lieutenant est là et le sergent et quelques collègues. Je m'avance et je pose la poupée sur le bureau devant le lieutenant. « Qu'est-ce que c'est que ça ? qu'il dit en rigolant. Encore un gosse qu'on a enlevé ? » « Montrez-lui vos jambes » que je dis au pochard. « À condition qu'elles soient plus jolies qu'aux Folies », fait cet espèce de chimpanzé à la cervelle de pomme de terre. Mais le pochard relève le bas de son pantalon, baisse ses chaussettes et lui fait voir ses jambes.

« Mais qui, diable vous a fait ça ? » s'exclame le lieutenant en se levant.

« La poupée », répond le pochard. Le lieutenant le regarde et se rasseoit les yeux clignotants. Et je lui raconte comment je me suis précipité aux cris du pochard, ce qu'il m'a raconté et ce que j'ai vu. Le sergent rigole et les collègues rigolent aussi mais le lieutenant devient tout rouge et s'exclame : « Est-ce que vous êtes en train de vous foutre de moi, Shevlin ? »

— Je ne vous dis que ce qu'il m'a raconté et ce que j'ai vu, et puis voilà la poupée. »

» Et il dit : « Je sais bien que cet alcool de contrebande est plutôt fort, mais jusqu'ici je ne savais pas qu'il était contagieux. » Et il me fait signe du doigt. « Venez un peu là que je sente votre haleine. Alors je comprends que tout est fichu parce que, pour dire la vérité, le pochard avait un flacon de cognac dans la poche et que j'en avais pris une goutte avec lui. Une seule, et en plus c'était la seule que j'avais bue. Mais cela se sent à mon haleine. Et le lieutenant me fait : « C'est bien ce que je pensais. Rompez ! »

» Et le voilà qui se met à beugler après le pochard... « Et vous là, avec votre queue de pie et votre haut-de-forme, vous devriez faire honneur à cette ville et, par le diable, vous croyez que vous pouvez tout vous permettre : corrompre un bon policier et vous foutre de moi ? Si vous

avez pu réussir la première, vous ne ferez pas la seconde !... Mettez-le au trou ! Et la poupée aussi pour lui tenir compagnie ! » Là-dessus, le pochard pousse un cri perçant et s'écroule par terre, complètement évanoui. Alors le lieutenant dit : « Pauvre bougre... Bon dieu, il croit à sa propre salade ! Ranimez-le et laissez-le filer. Et, s'adressant à moi, il ajoute : « Si vous n'étiez pas un aussi bon policier, Tim, je vous ferais coller un blâme. Prenez votre sale poupée et rentrez chez vous... Je vais envoyer quelqu'un vous remplacer dans votre ronde. Et prenez la journée de demain pour dessoûler.

— Très bien, chef, mais j'ai vu ce que j'ai vu... Et au diable vous tous !

» Tout le monde rigole à s'en faire éclater la rate. Alors j'ajoute : « Que vous me fassiez casser ou non, allez au diable, vous aussi lieutenant ! » Mais comme ils continuent tous à rigoler, je prends la poupée et je m'en vais. »

Il marqua un temps.

« Alors j'emporte la poupée à la maison et je raconte tout à Maggie - c'est ma femme. Et qu'est-ce qu'elle me dit ? « Je pensais que tu ne buvais plus, ou à peu près plus, depuis si longtemps, et regarde-toi maintenant ! Avec cette histoire de poupée assassinée. Et tu insultes le lieutenant, et tu risques peut-être de te faire expédier à Staten Island ! Avec Jenny qui sort tout juste de l'école ! Va te coucher ça te fera cuver ton alcool. Et jette cette poupée aux ordures !

» Tout d'un coup, la colère me prend, et au lieu de jeter la poupée je m'en vais avec elle. Et puis, je rencontre McCann et il a l'air de savoir quelque chose ; je lui raconte tout et il m'amène ici. Je ne comprends pas au juste pourquoi.

— Voulez-vous que je parle au lieutenant ? Lui demandai-je.

— Pour lui dire quoi ? répliqua-t-il, assez justement. Si vous lui dites que le pochard disait vrai, que j'ai raison et

que j'ai bien vu la poupée courir, qu'est-ce qu'il pensera ? Que vous êtes aussi fou que moi. Et si vous lui expliquez que j'ai peut-être déraillé juste une minute, c'est dans une maison de santé qu'on me bouclera. Non, docteur. Je vous remercie beaucoup. Mais tout ce que je peux faire, c'est ne rien dire de plus, de rester très digne et, peut-être, de leur flanquer un ou deux coups de poing dans la gueule s'ils deviennent trop grossiers. Je vous suis très reconnaissant pour la manière aimable dont vous m'avez écouté, ça m'a fait beaucoup de bien. »

Shevlin se leva en soupirant profondément.

« Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ? Je veux dire à propos de ce que le type a dit avoir vu et de ce que j'ai vu moi ? demanda-t-il un peu nerveux.

— Je ne peux pas dire pour le pochard, répondis-je avec circonspection. En ce qui vous concerne... ma foi, peut-être que la poupée gisait sur la chaussée et qu'un chat ou un chien a traversé en courant juste quand l'auto est passée. L'animal s'est enfui, mais l'incident a attiré votre attention sur la poupée et vous avez cru... »

Il m'interrompit d'un geste de la main.

« Très bien. Très bien. Suffit. Je vais simplement vous laisser la poupée en échange de votre diagnostic, docteur. »

Avec beaucoup de dignité et le visage sensiblement plus coloré, Shevlin sortit de la pièce. McCann était secoué d'un rire muet. Je pris la poupée et la posai sur ma table. Je regardai son petit visage empli d'une malignité subtile... Et je n'avais pas du tout envie de rire.

Pour quelque obscure raison, je sortis la poupée Walters du tiroir et la plaçai à côté de l'autre, ainsi que la cordelette étrangement nouée que je mis entre elles deux. McCann était près de moi et regardait. Je l'entendis émettre un sifflement étouffé.

« D'où sortez-vous ça, docteur ? » Il désignait du doigt la cordelette. Je le lui dis. Il siffla de nouveau.

« Le patron n'a jamais su qu'il avait ça sur lui, c'est certain », dit-il. Je me demande qui a bien pu lui glisser ça dans la poche. La vieille sorcière, sans doute. Mais comment ?

— De quoi parlez-vous ? Demandai-je.

— Voyons, de cette échelle de sorcière, me répondit-il en montrant de nouveau la cordelette. C'est comme cela qu'on appelle ce truc là-bas au Mexique. C'est un objet maléfique. La sorcière vous le glisse en douce, et ensuite elle a tout pouvoir sur vous... » Il se pencha sur la cordelette... « Ouais ! C'est bien une échelle de sorcière... avec les neuf nœuds, et en cheveux de femme... et dans la poche du patron ! »

Il avait les yeux fixés sur la cordelette sans esquisser un geste pour la prendre.

— Tenez, regardez-la donc de plus près, McCann, dis-je.

— Pas moi ! Je vous dis que c'est un objet maléfique, docteur », s'écria-t-il en reculant.

J'avais déjà ressenti une irritation croissante contre ce brouillard de superstition qui devenait de plus en plus épais autour de moi mais, cette fois, je perdis patience.

« Voyons, McCann, dis-je vivement, est-ce que vous voulez, selon l'expression de Shevlin, vous foutre de moi ? Chaque fois que je vous vois, je me trouve en face d'une chose encore plus invraisemblable que la précédente. D'abord, ç'a été votre poupée dans la voiture. Puis Shevlin. Et maintenant, votre échelle de sorcière. Où voulez-vous en venir ? »

Il me considéra l'œil plissé, une légère rougeur lui montant aux joues.

« La seule chose que je cherche, dit-il d'une voix plus traînante que d'habitude, c'est de revoir le patron sur pieds. Et de régler son compte à celui qui l'a frappé. Quant à Shevlin... vous ne croyez tout de même pas qu'il a inventé tout ça, non ?

— Non, répondis-je. Mais je me souviens que vous étiez à côté de Ricori dans la voiture quand il a été frappé. Et je ne peux tout de même pas m'empêcher de me demander comment il se fait aujourd'hui que vous ayez découvert si vite Shevlin.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, répliquai-je, que votre pochard a disparu. Je veux dire qu'il serait tout à fait possible qu'il ait été votre complice. Je veux dire que l'incident qui a tellement impressionné le brave Shevlin pourrait très bien n'avoir été qu'une comédie adroitement jouée, et la poupée sur la chaussée et la voiture arrivant si opportunément à toute vitesse, une manœuvre soigneusement préparée pour arriver exactement au résultat obtenu. Après tout, je n'ai que votre témoignage et celui du chauffeur pour affirmer que la poupée n'était pas déjà dans la voiture tout le temps que vous étiez ici nier soir. Je veux dire... »

Je m'arrêtai, me rendant compte que, finalement, je ne faisais que passer sur lui la mauvaise humeur provoquée par ma perplexité.

« Je vais terminer pour vous, dit-il. Cela veut dire que c'est moi qui ai manigancé tout ça. »

Son visage était blême, ses muscles tendus.

« C'est une bonne chose pour vous que je vous aime bien, docteur, poursuivit-il. C'en est une encore meilleure pour vous que je sache que vous êtes régulier vis-à-vis du patron. Et la meilleure de toutes, que vous êtes peut-être le seul qui puisse faire quelque chose pour lui... si l'on peut encore faire quelque chose pour lui. C'est tout.

— McCann, je suis désolé, profondément désolé. Il fallait bien que je vous dise tout cela, car après tout, le doute existe. Et c'est un doute raisonnable. Vous devez l'avouer. Mieux vaut vous le dire en face que de le garder à l'intérieur.

— Et pour quel motif aurais-je fait tout ça ?

— Ricori a de puissants ennemis. Il a aussi de puissants amis. Mais cela arrangerait bien ses ennemis de le liquider sans laisser de soupçons, et qu'un médecin de grande réputation et d'une indiscutable intégrité soit amené à certifier sa mort comme étant due à des causes naturelles. C'est mon orgueil professionnel, et non un sentiment exagéré de ma propre personnalité, que d'être ce genre de médecin, McCann. »

Il hocha la tête. Son visage s'adoucit et sa tension se relâchait.

« Je ne discute pas, docteur. Ni de cela ni de rien d'autre que vous avez dit. Mais je vous remercie de votre haute opinion quant à ma cervelle. Il faut certainement être très malin pour échafauder un truc pareil. Un peu comme ces dessins animés qui montrent trente-six trucs pour faire tomber une brique sur la tête d'un bonhomme à exactement deux heures vingt minutes et seize secondes de l'après-midi. Ouais ! Je dois vraiment être très malin ! » Cette ironie un peu facile me fit tiquer, mais je ne répondis pas. McCann prit la poupée Peters et se mit à l'examiner. J'allais prendre le téléphone pour avoir des nouvelles de l'état de Ricori quand je fus arrêté par une exclamation du gorille. Il me fit signe d'approcher et me passa la poupée en montrant le col de sa veste. Je tâtai. Mes doigts touchèrent ce qui semblait être la tête ronde d'une grosse épingle. Je tirai ; comme d'un fourreau, une mince tige de métal de près de vingt-cinq centimètres de long. Elle était plus fine qu'une épingle à chapeau courante, rigide et pointue comme une aiguille.

Je compris instantanément que j'avais sous les yeux l'instrument qui avait percé le cœur de Ricori !

« Voilà encore quelque chose d'invraisemblable ! dit McCann de sa voix traînante. Peut-être que c'est aussi moi qui l'ai mise là, docteur !

— Vous auriez pu, McCann. »

Il se mit à rire. J'examinai ce bizarre stylet – car c'était de toute évidence un stylet. Il semblait fait du meilleur acier, mais je n'en n'étais même pas certain. Il était d'une rigidité comme je n'en avais jamais rencontré. La petite boule du bout avait un peu plus d'un centimètre de diamètre et ressemblait plus à la poignée d'un stylet qu'à une tête d'épingle, d'ailleurs, à la loupe, on distinguait de petites rainures... comme pour assurer la prise d'une main... d'une main de poupée... c'était un poignard de poupée !

Avec des taches sur la lame.

Je secouai la tête, impatienté, et mis la chose de côté, décidé à analyser ces taches plus tard. C'étaient des taches de sang, je le savais, mais il fallait en être sûr. Pourtant, s'il s'agissait bien de taches de sang, c'était alors la preuve certaine de l'invraisemblable... à savoir que la main d'une poupée avait utilisé cette arme mortelle !

Je repris la poupée Peters pour l'étudier minutieusement. Je ne pus déterminer de quoi elle était faite. Elle n'était pas en bois comme l'autre poupée. La matière – que je ne connaissais pas – ressemblait plus à un mélange de résine et de cire. Je déshabillai la poupée. La partie non endommagée était anatomiquement parfaite. Les cheveux étaient des cheveux humains, soigneusement implantés sur le sommet de la tête. Les yeux étaient d'une sorte de verre bleu, et les vêtements montraient la même extraordinaire habileté dans leur confection que ceux de la poupée de Diana.

Je vis à présent que la jambe qui pendillait ne tenait pas par un fil mais par un fil de fer. De toute évidence, la poupée avait été modelée sur une armature métallique. J'allai à mon armoire à instruments chercher une scie chirurgicale et des scalpels.

« Une minute, docteur. » McCann avait suivi mes gestes.
« Vous allez découper la poupée ? »

J'inclinai la tête. Il mit la main dans sa poche et en tira un gros couteau de chasse. Avant que je puisse l'arrêter, il en abattit la lame comme une hache sur le cou de la poupée Peters et le trancha proprement. Il saisit alors la tête et la tordit. Un fil de fer se rompit avec un bruit sec. Jetant la tête sur la table, il me lança le corps. La tête vint s'arrêter juste contre la cordelette qu'il avait qualifiée d'échelle de sorcière.

Cette tête semblait tourner pour nous regarder. Je crus un instant que ses yeux flamboyaient, que ses traits se contractaient, que sa malignité s'intensifiait... comme je l'avais vu s'intensifier sur le visage vivant de Peters... Je me ressaisis, en colère contre moi-même... Une simple illusion due à l'éclairage, bien entendu... Je me retournai vers McCann et éclatai :

« Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Pour le patron, vous valez beaucoup plus que moi, dit-il, mystérieux. »

Je ne répondis pas. J'ouvris le corps décapité de la poupée. Comme je l'avais supposé, elle avait été modelée sur une armature métallique. En découpant le matériau qui la revêtait, je découvris que cette armature était faite d'un seul fil de métal et que, tout aussi astucieusement que le corps de la poupée avait été modelé, ce fil avait été tordu et retordu de manière à former l'ébauche d'un squelette humain !

Naturellement pas avec une fidélité absolue, mais cependant avec une précision stupéfiante... Il n'y avait pas de jointures ni d'articulations... La substance dont la poupée était faite était étonnamment souple... Les petites mains étaient flexibles... On avait plus l'impression de disséquer un mannequin vivant qu'une poupée. C'était plutôt... atroce...

Je jetai un coup d'œil vers la tête coupée...

McCann était penché sur elle, le regard rivé dans ses yeux ; les siens n'étaient pas à plus de quelques centimètres des boules de verre d'un bleu étincelant. Ses mains étreignaient le bord de la table, crispées et tendues comme s'il faisait un violent effort pour s'en écarter. Quand il avait jeté la tête sur la table, elle était allée s'arrêter contre la cordelette nouée et... maintenant cette cordelette était enroulée autour du cou tranché de la poupée et autour de son front comme un petit serpent.

Je vis nettement le visage de McCann se rapprocher lentement... de la tête de la poupée... comme s'il était attiré par... ce petit visage qui était comme un concentré de malignité.

Le visage de chacun était un masque d'horreur.

« McCann ! », m'écriai-je, en passant mon bras sous son menton pour lui rejeter la tête en arrière. Ce faisant, j'aurais pu jurer voir les yeux de la poupée se tourner vers moi et ses lèvres se tordre.

McCann recula, chancelant. Il me considéra un instant, puis bondit jusqu'à la table, prit la tête de la poupée, la lança avec violence sur le plancher et l'écrasa à coups de talon, comme si c'était une araignée venimeuse.

Il ne s'arrêta que lorsque la tête ne fut plus qu'une bouillie informe, toute apparence d'humanité ou de quoi que ce soit ayant été broyée... Mais, dans cette bouillie qu'il continuait à écraser, les deux boules bleues qui lui avaient servi d'yeux étincelaient encore, et la cordelette nouée de l'échelle de sorcière était toujours enroulée.

C'était insensé, elle semblait m'attirer vers elle... McCann alluma une cigarette d'une main tremblante et jeta l'allumette, qui tomba sur ce qui avait été la tête de la poupée.

Un éclair éblouissant en jaillit avec une sorte de sanglot déconcertant et une vague de chaleur intense s'en dégagea.

Là où se trouvait la tête écrasée, il n'y avait plus maintenant qu'une surface plus ou moins calcinée sur le plancher ciré. Au milieu, gisaient les boules bleues, ternes et noircies. La cordelette nouée avait disparu.

Le corps de la poupée avait également disparu. Sur la table ne restait plus qu'une flaque écoeurante d'un épais liquide noirâtre d'où émergeaient les côtes du squelette de fil de fer !

Le téléphone de l'annexe sonna ; machinalement, je répondis.

« Oui, fis-je, que se passe-t-il ? »

— C'est M. Ricori, monsieur. Il est sorti du coma. Il a repris connaissance ! » Je me tournai vers McCann.

« Ricori s'en est sorti ! »

Il me saisit les épaules... puis recula d'un pas, une nuance de respect mêlé de crainte sur son visage.

« Ouais ! murmura McCann. Ouais !... Il en est sorti au moment où les nœuds ont brûlé ! C'est cela qui l'a libéré ! C'est vous et moi qui devons maintenant prendre garde ! »

OceanofPDF.com

8

Le journal de Walters, l'infirmière

J'emmenai McCann voir Ricori. Selon moi, cette confrontation avec son patron allait être l'épreuve suprême qui résoudrait, d'une façon ou d'une autre, tous mes doutes sur sa sincérité. Car je me rendais compte, presque immédiatement, qu'aussi bizarres qu'eussent été les événements que je viens de relater chacun d'entre eux et tous ensemble pouvaient avoir fait partie d'un tour de passe-passe compliqué dont j'avais - sous réserve d'inventaire - accusé le gorille. La décapitation de la poupée pouvait avoir été un geste spectaculaire destiné à impressionner mon imagination. C'était McCann qui avait appelé mon attention sur la sinistre réputation de la cordelette nouée. C'était lui qui avait trouvé l'épingle. La fascination de la tête coupée pouvait très bien avoir été simulée. Autant que le jet de l'allumette, un geste calculé destiné à détruire les preuves matérielles. Néanmoins, je n'estimais pas pouvoir admettre comme valables mes seules réactions.

Et pourtant... il était difficile de voir en McCann un acteur si consommé, un comploteur si subtil. Certes, il pouvait suivre les instructions d'un autre cerveau capable de telles subtilités. Je voulais avoir confiance en McCann. J'espérais qu'il sortirait vainqueur de cette épreuve. Oui, très sincèrement, je l'espérais.

L'épreuve fut vouée à l'échec. Ricori avait toute sa connaissance, il était tout à fait conscient ; son esprit était probablement tout aussi alerte et plus sensé que jamais. Mais les voies de la communication étaient encore coupées.

Son esprit avait été libéré, mais pas son corps. La paralysie persistait, interdisant tous les mouvements musculaires sauf les réflexes profonds essentiels au maintien de la vie. Il ne pouvait pas parler. Ses yeux me regardaient, clairs et intelligents, mais son visage restait sans expression... considérant McCann du même regard fixe et immuable.

« Peut-il entendre ? demanda très bas McCann.

— Je crois, mais il n'a aucun moyen de nous le dire. » Le gorille s'agenouilla auprès du lit et prit les mains de Ricori dans les siennes. « Tout va bien, patron, dit-il d'une voix bien distincte. Nous sommes tous au boulot. »

Ce n'étaient là ni les paroles ni le comportement d'un homme coupable... Mais évidemment je venais de lui dire que Ricori ne pouvait pas répondre.

« Vous vous en sortez magnifiquement, dis-je à Ricori. Vous avez subi un traumatisme profond, dont je connais la cause. Je préfère de beaucoup que vous soyez dans cet état encore un jour ou deux plutôt que d'être capable d'aller et venir. J'ai une excellente raison médicale pour cela. Ne vous inquiétez pas, ne vous agitez pas, essayez de ne pas penser à quoi que ce soit de déplaisant. Laissez votre esprit se détendre. Je vais vous faire une petite piqûre, contre laquelle je vous demande de ne pas lutter. Laissez-vous vous endormir. »

Je lui fis la piqûre et constatai avec satisfaction son effet rapide. J'étais convaincu qu'il avait bien entendu ce que je lui avais dit.

Je retournai à mon bureau avec McCann, pour réfléchir sérieusement. On ne pouvait pas savoir combien de temps Ricori resterait encore bloqué par la paralysie. Il pouvait se réveiller dans une heure entièrement rétabli, comme cela pouvait tout aussi bien durer des jours et des jours. Dans l'intervalle, j'avais le sentiment qu'il était nécessaire de m'assurer de trois choses. La première, qu'une surveillance parfaite fût exercée sur l'endroit où Ricori avait trouvé la

poupée ; la deuxième, qu'on découvrit tout ce qui était possible sur les deux femmes qu'avait décrites McCann ; la troisième, ce qui avait pu amener Ricori à aller à cet endroit. J'avais décidé de prendre tout ce qu'avait raconté le gorille pour argent comptant – du moins pour le moment. En même temps, je ne voulais pas lui en dire plus qu'il n'était nécessaire.

« McCann, dis-je, avez-vous pris toutes dispositions pour que ce magasin de poupées soit sous surveillance constante, comme convenu hier soir ?

— Pour sûr ! Une puce ne pourrait pas y entrer ni en sortir sans être repérée.

— Vous avez eu des nouvelles ?

— Les gars ont cerné la boutique vers minuit. La devanture est complètement noire. À l'arrière de la boutique, mais pas tout à fait contre, il y a un bâtiment, avec une fenêtre aux volets épais, mais qui laissent passer un rai de lumière en bas. Vers deux heures, la fille à La blancheur de poisson arrive furtivement par la rue et entre. Les gars qui sont derrière entendent des gueulantes épouvantables, et puis la lumière s'éteint. Ce matin, la fille ouvre la boutique. Au bout d'un moment, la sorcière se montre aussi. Ça, pour être surveillées, sûr qu'elles le sont.

— Qu'avez-vous découvert ?

— La sorcière s'appelle M^{me} Mandilip. La jeune fille est sa nièce. Ou du moins, c'est ce qu'elle dit. Elles sont arrivées voilà environ huit mois. Personne ne sait d'où. Elles paient régulièrement ce qu'elles doivent. Elles paraissent avoir beaucoup d'argent. La nièce fait toutes les courses. La vieille ne sort jamais. Elles vivent refermées sur elles-mêmes. Elles n'ont strictement aucune relation avec les voisins. La sorcière a un certain nombre de clients spéciaux – des gens qui paraissent riches pour la plupart. Il y aurait deux sortes de commerce, à ce qu'il semble : des poupées ordinaires et tout ce qui va avec, et des poupées

spéciales dont on dit que la vieille fait des merveilles. Les voisins ne les aiment pas du tout. Quelques-uns prétendent qu'elles trafiqueraient aussi dans la drogue. C'est tout... pour le moment. »

Des poupées spéciales ? Des gens riches ?

Des gens riches comme M^{lle} Bailey, la vieille fille, ou Marshall, le banquier ?

Des poupées ordinaires... pour des gens comme l'acrobate ou le briqueteur ? Mais celles-ci pouvaient avoir été « spéciales » elles aussi, sans que McCann puisse le savoir.

« Il y a le magasin, poursuivit-il, et deux ou trois pièces derrière. En haut, une grande pièce comme une réserve. Elles ont loué toute la maison. La sorcière et la fille vivent dans les pièces qui sont derrière le magasin.

— Bravo, excellent travail ! Dis-je avec approbation, puis hésitant... McCann, est-ce que la poupée vous a rappelé quelqu'un ? »

Il me considéra avec des yeux rétrécis.

« C'est *vous* qui me dites cela à *moi* ? » répondit-il avec une pointe d'ironie.

— Heu !... J'ai pensé qu'elle ressemblait à Peters.

— Pensé qu'elle ressemblait ! Explosa-t-il. Ressemblait... Bon dieu ! C'était Peters tout craché !

— Pourtant, vous ne m'en avez rien dit. Pourquoi ?

— Voyons, sacré bon dieu... commença-t-il, puis se reprenant, je savais que vous l'aviez vu. Je pensais que vous ne disiez rien à cause de Shevlin et j'ai fait comme vous.

Après ça, vous avez été tellement occupé à me cuisiner que je n'en ai pas eu la possibilité.

— Pour avoir pu faire cette poupée il fallait avoir très bien connu Peters. » Je négligeai le coup de patte.

« Peters doit avoir posé pour cette poupée comme on pose pour un peintre ou un sculpteur. Pourquoi l'a-t-il fait ?

Quand l'a-t-il fait ? Pourquoi quelqu'un aurait-il désiré faire une poupée à son image ?

— Laissez-moi cuisiner la sorcière pendant une heure et je vous le dirai, répondit-il, dans une grimace.

— Non, dis-je en secouant la tête, ne faites rien de la sorte avant que Ricori puisse parler. Mais peut-être pouvons-nous essayer d'éclaircir tout cela d'une autre manière. Ricori avait une idée en allant dans cette boutique. Je sais ce que c'était, mais sans savoir ce qui a précisément attiré son attention sur cette boutique-là.

» J'ai des raisons de croire qu'il avait obtenu des renseignements de la sœur de Peters. La connaissez-vous assez bien pour aller la voir et lui tirer ce qu'elle a pu dire à Ricori hier ? Mais en souplesse et avec du tact... sans rien lui dire de la maladie de Ricori ?

— Dans ce cas, il me faut un peu plus de renseignements... à moi aussi, répondit-il carrément, car Mollie n'est pas une idiote.

— Très bien. Je ne sais pas si Ricori vous l'a dit mais Miss Darnley est morte, et nous pensons qu'il y a un lien entre sa mort et celle de Peters, nous pensons également que tout cela a un rapport quelconque avec l'affection que tous deux avaient pour le bébé de Mollie. Miss Darnley est morte exactement comme Peters...

— Vous voulez dire dans les mêmes... conditions ? murmura-t-il.

— Oui. Nous avons des raisons de croire que tous deux pouvaient avoir contracté la maladie au même endroit. Ricori pensait que Mollie saurait peut-être quelque chose qui permettrait d'identifier cet endroit. Un endroit où ils auraient pu aller tous les deux, mais pas nécessairement en même temps, et auraient été exposés à... la contamination. Peut-être même à une contamination délibérée par une

personne malintentionnée. De toute évidence, ce que Ricori a appris de Mollie l'a décidé à aller chez les Mandilip. Il y a pourtant une chose étrange... à moins que Ricori ne le lui ait dit hier, c'est qu'elle ne sait pas que son frère est mort.

— C'est vrai, convint-il. Il avait donné des ordres pour qu'on ne lui dise rien.

— S'il ne l'a pas fait, ne le faites pas davantage.

— Vous gardez beaucoup de choses pour vous, n'est-ce pas docteur ?

— Oui, répondis-je franchement. Mais je vous en ai déjà dit pas mal.

— Ouais ? Admettons, dit-il en me regardant d'un air sombre. En tout cas, je saurai bientôt si le patron a appris la mauvaise nouvelle à Mollie. S'il l'a fait, la conversation n'en sera que plus naturelle. Sinon... eh bien, je vous appellerai après avoir parlé avec elle. Hasta luego. »

Sur cet adieu à demi moqueur, il s'en alla. Je retournai aux restes de la poupée sur la table. La flaque écoeurante avait durci et avait pris en gros la forme d'un corps humain aplati. L'aspect en était singulièrement déplaisant, avec les côtes minuscules et le fil de fer cassé de l'épine dorsale qui brillaient là-dessus. Je maîtrisai ma répugnance à ramasser cette horreur quand Braile entra. J'avais l'esprit tellement occupé par le réveil de Ricori et par ce qui s'était passé qu'il me fallut un moment pour remarquer sa pâleur et sa gravité. Je m'arrêtai au beau milieu de la litanie de mes doutes concernant McCann pour lui demander ce qui se passait.

« Je me suis réveillé ce matin en pensant à Harriet, dit-il. Je savais que les chiffres 1, 4 et 9 – si c'étaient des signaux en code – ne pouvaient pas avoir été désignés par Diana. Soudain il me vint à l'esprit qu'ils représentaient peut-être les trois premières lettres du mot « diary » et cette idée ne cessa de m'obséder. Dès que je le pus, j'emmenai Robbins à l'appartement. Nous avons cherché partout jusqu'à trouver

quelque chose en effet, le journal intime que tenait Harriet. Tenez le voici. » Il me tendit un petit carnet relié en rouge, et ajouta : « Je l'ai lu en entier. »

J'ouvris le carnet, et en voici les pages relatives à ce qui occupe notre propos.

3 novembre. Ai eu une drôle d'aventure aujourd'hui.

J'étais allée à Battery Parle pour voir les nouveaux poissons de l'aquarium. Il me restait une heure ou à peu près à perdre ensuite et j'ai fureté dans quelques-unes des vieilles rues à la recherche de quelque chose à ramener à la maison pour Diana. J'ai découvert la plus extraordinaire des petites boutiques, d'un aspect insolite et vieillot avec, dans la devanture, les poupées et les vêtements de poupée les plus ravissants que j'aie jamais vus. Je me suis arrêtée pour les admirer et regarder dans la boutique à travers la vitrine. Il y avait une fille dans le magasin, elle avait le dos tourné. Brusquement elle se retourna et me regarda. Je ressentis un choc des plus singuliers. Son visage était blême, absolument sans couleur aucune, avec de grands yeux écarquillés, en quelque sorte effrayés. Une masse de cheveux blonds cendrés s'empilaient sur sa tête. Je n'ai jamais rencontré de fille à l'air aussi bizarre. Elle me regarda fixement pendant une bonne minute pendant que j'en faisais moi-même autant. Puis elle secoua la tête violemment, agitant les mains comme pour me dire de m'en aller. J'étais dans un tel état d'étonnement que je pouvais à peine en croire mes yeux. J'étais sur le point d'entrer dans la boutique pour lui demander ce que diable elle pouvait bien avoir quand, consultant ma montre, je m'aperçus que j'avais juste le temps de regagner l'hôpital. Je regardai de nouveau dans la boutique et vis au fond une porte qui s'ouvrait lentement. La fille fit un dernier geste qui semblait pratiquement désespéré. Soudain quelque chose me donna envie de m'enfuir en courant. Mais je ne le fis pas. Je m'éloignai en marchant normalement. Je me suis

posée des questions toute la journée à propos de cette affaire. Et non seulement je suis perplexe, mais aussi un peu fâchée : les poupées et les vêtements sont très beaux. Alors pourquoi repousser la clientèle, que se passe-t-il ? Il faut vraiment que j'arrive à le savoir.

5 novembre. Je suis retournée à la boutique des poupées cet après-midi. Le mystère s'épaissit, mais je crois qu'il n'y a pas de mystère du tout et que la pauvre fille est un peu folle. Cette fois-ci, je ne me suis pas arrêtée pour regarder la vitrine et je suis entrée directement.

La fille blême se tenait à un petit comptoir au fond. Quand elle me vit, elle prit l'air plus effrayé que jamais. Visiblement, elle tremblait. J'allai vers elle, quand elle me chuchota : « Pourquoi êtes-vous revenue ? Je vous ai fait signe de vous en aller ! » Je ne pus m'empêcher de rire ni de lui dire : « Vous êtes la plus bizarre commerçante que j'aie jamais rencontrée. Ne cherchez-vous donc pas à ce que les gens achètent votre marchandise ? » Très vite, elle chuchota : « C'est trop tard ! Vous ne pourrez plus vous en aller maintenant ! Mais ne touchez à rien. Ne touchez à rien de ce qu'elle vous donne. Ne touchez à rien de ce qu'elle vous montrera. » Puis, sur un ton parfaitement banal, elle ajouta très distinctement : « Y a-t-il quelque chose que je puisse vous montrer ? Nous avons tout pour les poupées. » La transition était, si abrupte qu'elle en était saisissante. Je vis alors qu'une porte s'était ouverte au fond de la boutique, la même porte que j'avais déjà vu s'ouvrir, et qu'une femme était là qui me regardait.

Je restai sans voix, je ne sais pas pendant combien de temps. Elle était réellement extraordinaire. Presque un mètre quatre-vingts, corpulente avec d'énormes seins. Pas vraiment grosse, plutôt massive. Avec un long visage, la peau assez brune. De la moustache et une tignasse de cheveux gris fer. Son regard me maintenait littéralement figée sur place, elle avait des yeux simplement énormes !

Noirs et tellement vifs. Elle respirait une fantastique vitalité. Ou peut-être était-ce seulement le contraste avec la fille blême qui semblait vidée de toute vie.

Non, au fond, elle rayonnait de la plus extraordinaire vitalité. J'éprouvai le plus étrange frisson tandis qu'elle me regardait. Je pensai idiotement : « Que vous avez de grands yeux, grand-mère !

— C'est pour mieux te voir, mon enfant !

— Que vous avez de grandes dents, grand-mère !

— C'est pour mieux te dévorer, mon enfant ! » (Sans être tout à fait sûre que ce fut tellement absurde).

Et elle a vraiment de grandes dents, solides et jaunes. Je dis, très bêtement : « Comment allez-vous ? » Elle sourit et toucha ma main, et je ressentis de nouveau un frisson étrange. Ses mains sont les plus splendides que j'aie jamais vues, belles au point d'en être inquiétantes. Longues avec des doigts effilés, et si blanches. Comme les mains d'un Greco ou d'un Botticelli. Je suppose que ce qui continua à me donner ce choc bizarre fut qu'elles ne semblaient pas appartenir à son corps monstrueux, pas plus que ses yeux, mais les mains et les yeux allaient ensemble. Oui, c'est bien cela.

Elle sourit et dit : « Vous aimez les belles choses. » La voix s'accordait aux mains et aux yeux. Un contralto profond, chaud, vibrant, que je sentais passer en moi comme les accords d'un orgue. J'inclinai la tête. « Alors, reprit-elle, vous les aurez ma chère. Venez. » Elle ne prêta aucune attention à la fille. Elle se tourna vers la porte et je la suivis. En passant cette porte, je Jetai un regard en arrière vers la fille, qui avait l'air plus effrayé qu'auparavant, et je vis ses lèvres former distinctement les mots « Rappelez-vous ».

La pièce dans laquelle la femme me conduisit était... comment dire... l'indescriptible. Elle était comme ses yeux, ses mains et sa voix. Quand j'y entrai, j'eus l'étrange

sensation que je n'étais plus à New York, ni en Amérique, ni nulle part sur terre. J'eus la sensation que le seul lieu réel qui existât était cette pièce. C'était effrayant. La pièce était plus vaste que ce qu'on aurait pu imaginer, à en juger par la grandeur de la boutique. Peut-être était-ce la lumière qui lui donnait cette apparence. Une lumière douce, tamisée, à demi-voilée. Toute la pièce était agrémentée de boiseries, y compris le plafond, avec un panneau entier constitué de très belles boiseries anciennes délicatement sculptées. Un feu brûlait dans la cheminée. Il régnait une chaleur insolite mais pas étouffante, avec une vague odeur parfumée qui venait probablement du bois qui se consumait. L'ameublement était également ancien et ravissant, mais étrange, avec quelques tapisseries, elles aussi visiblement anciennes. C'est curieux, mais il m'est difficile de me remémorer très nettement ce qu'il y avait au juste dans cette pièce. Sinon que tout y était d'une beauté singulière. Je me souviens cependant de deux choses : une immense table qui m'a fait songer à une « table seigneuriale » et un miroir rond, mais je préfère ne pas y songer.

Je me retrouvai en train de tout lui raconter de moi et de Diana, combien elle aimait les jolies choses. Elle écouta et dit d'une voix douce et grave : « Elle aura une jolie chose, ma chère. » Se dirigeant vers une armoire, elle m'apporta la plus ravissante poupée que j'aie jamais vue. J'eus le souffle coupé pensant déjà combien Diana l'adorerait. Une délicieuse petite poupée qui donnait l'impression d'être un vrai bébé vivant. « Aimerait-elle cela ? » demanda-t-elle.

— Certes, mais je ne suis pas riche, répondis-je, mes moyens ne me permettront jamais d'acheter une telle merveille.

— Mais *moi* je ne suis pas pauvre, dit-elle en riant ? Et cette poupée sera à vous dès que j'aurai fini de l'habiller. » Ce n'était guère poli, mais je ne pus m'empêcher de lui déclarer : « Vous devez être très riche pour avoir toutes ces

jolies choses. Je me demande bien pourquoi vous tenez une boutique de poupées. » Elle rit de nouveau : « Simplement pour le plaisir de rencontrer des personnes aussi charmantes que vous, ma chère. »

C'est alors que j'eus une aventure singulière avec le miroir. Il était rond et je l'avais regardé et re-regardé parce qu'il ressemblait, pensais-je, à la moitié d'une énorme goutte d'eau, mais de la plus claire des eaux. L'encadrement était en bois foncé, surchargé de sculptures. De temps en temps, le reflet de ces sculptures semblait danser dans le miroir comme la verdure, lorsqu'une brise l'agite, semble danser dans l'eau d'une mare dans les bois. J'avais eu envie de m'y regarder et tout à coup ce désir devint irrésistible. J'allai vers le miroir. Je pouvais y voir réfléchie toute la pièce comme si je ne regardais pas son image ou la mienne, mais une autre pièce semblable d'où un autre moi-même regardait avec des yeux inquiets. Il y eut alors un tremblotement et la réflexion de la pièce devint brumeuse alors que mon propre reflet restait parfaitement net. Je ne vis plus que moi, et je semblais devenir de plus en plus petite jusqu'à ne pas dépasser la taille d'une grosse poupée. J'approchai mon visage et le petit visage s'avança. Je remuai la tête et je souris : il en fit autant. C'était mon reflet... mais tel-ment petit ! Soudain, je me sentis effrayée et je fermai les yeux très fort. Lorsque je regardai de nouveau dans le miroir, tout était redevenu comme avant.

Je jetai un coup d'œil sur ma montre et je fus stupéfaite du temps passé. Je me levai pour m'en aller, avec toujours cette sensation d'effroi au cœur. « Revenez me voir demain, ma chère, dit la femme, votre poupée sera prête. » Je la remerciai et dis que je reviendrai. Elle m'accompagna jusqu'à la porte de la boutique que je traversai sans que la fille me regardât.

Cette femme s'appelle M^{me} Mandilip. Je ne retournerai pas la voir, ni demain, ni jamais. Elle me fascine mais elle me fait peur. Je n'aime pas la sensation que j'ai ressentie devant le miroir rond. Et quand j'ai regardé la première fois et que j'ai vu toute la pièce réfléchie, pourquoi n'y ai-je pas vu son image à elle ? Non je ne l'ai pas vue ! Et bien que la pièce fût éclairée, je ne me souviens pas d'avoir vu de fenêtre ni de lampe. Et cette fille ! Et pourtant... Diana adorerait tellement cette poupée !

7 novembre. Bizarre, mais il m'est difficile de tenir ma résolution de ne pas retourner chez M^{me} Mandilip. Cela me rend terriblement nerveuse. La nuit dernière, j'ai fait un rêve épouvantable. Je me croyais de nouveau dans cette pièce. Je pouvais la voir distinctement. Soudain je me rendis compte que *je regardais dans la pièce*. Et que j'étais *dans le miroir*. Je me sentais toute petite. Comme une poupée. J'étais terrifiée et je frappais sur le miroir et m'y heurtais comme un papillon contre une vitre. Puis soudain, je vis deux belles mains blanches et longues se tendre vers moi. Elles ouvrirent le miroir et me prirent. Je me débattis, luttai et tentai de leur échapper. Je me réveillai le cœur battant si fort que j'en étouffais presque. Diana dit que je criais et criais : « Non ! Non ! Je ne veux pas ! Non, je ne veux pas ! » Elle me lança un oreiller et je suppose que c'est ce qui m'éveilla.

Aujourd'hui, j'ai quitté l'hôpital à quatre heures avec l'intention de rentrer directement à la maison. Je ne sais pas à quoi je pouvais bien penser, mais je devais être profondément préoccupée. Je me retrouvai dans une station de métro en train de monter dans une rame de la ligne de Bowling Green, qui me conduisit à Battery Park, c'est-à-dire chez M^{me} Mandilip. Cela me donna un tel choc que je sortis presque en courant de la station pour regagner la rue. En fait, je crois que je me conduis d'une façon idiote. Je me suis toujours considérée comme dotée

d'un solide bon sens. Je crois que je devrais consulter le docteur Braile et voir si je ne deviens pas un peu folle. Il n'y a pas la moindre raison que je n'aille pas chez M^{me} Mandilip. Elle est *très* intéressante et s'est certainement montrée très aimable avec moi. Cela a été *si gentil* de sa part de m'offrir cette ravissante poupée. Elle doit me trouver ingrate et mal élevée. Et la poupée ferait tellement plaisir à Diana. Quand je réfléchis à ce que j'ai ressenti au sujet de ce miroir, j'ai l'impression d'être aussi infantile qu'Alice au pays des merveilles... ou plutôt Alice traversant le miroir. Les miroirs et autres surfaces réfléchissantes vous font parfois voir des choses bizarres. La chaleur et cette odeur parfumée ont probablement joué un grand rôle dans tout cela. Je ne suis pas *réellement* sûre que M^{me} Mandilip n'y était pas réfléchi. J'étais trop absorbée à me regarder moi-même. C'est trop absurde de s'enfuir en courant et de se cacher comme un enfant qui a peur d'une sorcière. Pourtant c'est exactement ce que j'ai fait. Si seulement il n'y avait pas cette fille... mais elle est *certainement* un peu folle ! En fait, j'ai envie d'y aller et je ne vois pas du tout pourquoi je me conduis de cette façon.

10 novembre. Eh bien, je suis contente de n'avoir pas persisté dans cette idée ridicule. M^{me} Mandilip est *merveilleuse*. Bien sûr, il y a des choses bizarres que je ne comprends pas, mais c'est parce qu'elle est tellement différente de tous les gens que j'ai jamais rencontrés, et parce que lorsque j'entre dans sa pièce tout devient tellement différent. Lorsque je m'en vais, c'est comme si je passais d'un château enchanté dans le plus prosaïque des mondes. Hier après-midi, je décidai d'aller tout droit chez elle en sortant de l'hôpital. Au moment où je pris cette décision, j'eus l'impression qu'un voile se levait de mon esprit. Je me trouvais plus gaie et plus heureuse que je ne l'avais été depuis une semaine. Lorsque j'entrai dans la boutique, la fille blême - elle s'appelle Laschna - me fixa

avec de grands yeux, comme si elle allait pleurer. « Souvenez-vous que j'ai essayé de vous sauver ! » dit-elle, la voix bizarrement étranglée.

Cela me parut si drôle que j'éclatai de rire. Puis M^{me} Mandilip ouvrit la porte, et quand je vis ses yeux je sus pourquoi je me sentais le cœur si léger, c'était comme si je rentrais à la maison avec la plus *terrible* crise de nostalgie. La pièce ravissante m'accueillit chaleureusement. Réellement. C'est la seule manière dont je puis l'exprimer. J'ai le sentiment étrange que cette pièce est aussi vivante que M^{me} Mandilip. Qu'elle fait partie d'elle... ou plutôt qu'elle fait partie de cette partie de M^{me} Mandilip que constituent ses yeux, ses mains et sa voix. Elle ne me demanda pas pourquoi je n'étais pas venue. Elle apporta la poupée, encore plus merveilleuse. Il restait un peu de travail à y faire. Nous nous assîmes et nous causâmes. « J'aimerais faire une poupée de vous, ma chère », dit-elle. Ce sont ses paroles exactes. Un instant, j'eus un sentiment de frayeur, car je me souvins de mon rêve. Je me revis me débattre à l'intérieur du miroir et tenter de m'en échapper. Et puis je me rendis compte que ce n'était que sa manière de parler et qu'elle avait simplement voulu dire qu'elle aimerait faire une poupée qui me ressemble. Je me mis à rire : « Bien sûr, madame Mandilip, dis-je, vous pouvez faire une poupée de moi. » Je me demande de quelle nationalité elle est.

Elle rit avec moi, ses grands yeux plus grands que jamais et très brillants. Elle sortit un peu de cire et se mit à la modeler à la forme de ma tête. Ses beaux longs doigts travaillaient rapidement comme si chacun d'eux était un artiste à lui seul. Je les observais, fascinée. Je commençais à me sentir somnolente, de plus en plus somnolente. « Ma chère, je voudrais que vous enleviez vos vêtements et que vous me permettiez de continuer mon modelage d'après votre corps tout entier. Ne soyez pas choquée, je ne suis

qu'une vieille femme. » Cela ne me gênait pas et je lui dis d'une voix endormie : « Bien sûr, allez-y. » Je montai sur un petit tabouret et regardai la cire prendre forme sous ses doigts blancs jusqu'à ce qu'elle devienne une parfaite petite copie de moi. Je savais qu'elle était parfaite, bien que je fusse tellement endormie que je pouvais à peine la voir. J'étais si somnolente qu'il a fallu que M^{me} Mandilip m'aide à me rhabiller. Je dus ensuite m'endormir tout à fait, car je me réveillai en sursautant quand je la retrouvai en train de me tapoter les mains et qu'elle me dit : « Je suis désolée de vous avoir fatiguée, mon enfant. Restez ici si vous voulez. Mais si vous devez vous en aller, il se fait tard. » Je regardai ma montre et j'étais encore tellement assoupie que je pouvais à peine la voir, mais je sus qu'il était terriblement tard. Alors M^{me} Mandilip pressa ses mains sur mes yeux, et soudain je fus tout à fait éveillée. « Revenez demain prendre la poupée, dit-elle.

— Il faut que je vous paie au moins ce que me permettent mes moyens.

— Vous m'avez grandement payée, ma chère, en me permettant de faire une poupée de vous. »

Là-dessus nous nous mîmes à rire et je m'en allai en hâte. La fille blême était occupée avec quelqu'un mais je lui lançai un « Au revoir ». Elle ne m'entendit probablement pas, car elle ne répondit pas.

11 NOVEMBRE. J'ai la poupée, et Diana en est folle ! Comme je suis heureuse de ne pas m'être abandonnée à cette stupide appréhension morbide. Diana n'a jamais rien eu qui lui ait autant fait plaisir. Elle adore cette poupée ! J'ai posé de nouveau cet après-midi, pour les dernières touches à ma propre poupée. M^{me} Mandilip est vraiment un génie ! Je me demande encore plus pourquoi elle se contente de tenir une petite boutique. Elle pourrait sûrement prendre sa place parmi les plus grands artistes. Cette poupée, c'est littéralement *moi*. Elle m'a demandé si

elle pouvait couper quelques-uns de mes cheveux et, naturellement, je l'ai laissée faire. Elle m'a dit que cette poupée n'était pas la vraie poupée qu'elle veut faire de moi. Elle sera beaucoup plus grande. Et la petite n'est que le modèle d'après lequel elle travaillera. Je lui ai dit que je trouvais celle-ci parfaite, mais elle a répondu que l'autre serait faite d'une matière moins périssable. Peut-être me donnera-t-elle la petite quand elle n'en aura plus besoin. J'étais si pressée de ramener la poupée bébé à la maison pour la donner à Diana que je ne suis pas restée longtemps. J'ai souri et parlé à Laschna en m'en allant, et elle m'a adressé un signe de tête pas très cordial. Je me demande si elle n'est pas jalouse.

13 NOVEMBRE. C'est la première fois que j'ai envie d'écrire depuis l'horrible mort de M. Peters, le matin du 10. J'avais juste fini d'écrire ce qui précède au sujet de la poupée de Diana, quand l'hôpital a appelé pour me demander de prendre le service de nuit. Bien entendu, j'ai accepté. Mais que je voudrais avoir refusé ! Je n'oublierai jamais cette mort épouvantable. Jamais ! Je ne veux pas en parler ni y penser. Quand je suis rentrée à la maison le matin, je n'ai pas pu dormir. Je me suis tournée et retournée dans mon lit en essayant de chasser son visage de mon esprit. Je croyais m'être assez endurcie pour ne pas être affectée par le cas de tel ou tel malade. Mais il y avait quelque chose... Puis j'ai pensé que s'il y avait quelqu'un qui pût m'aider à oublier, ce serait M^{me} Mandilip. Donc, vers deux heures, je suis descendue en ville pour la voir. Elle était dans la boutique avec Laschna et elle sembla surprise de me voir arriver si tôt. Et pas aussi contente que d'habitude, ou du moins, c'est ce que je pensais, mais peut-être n'était-ce que l'effet de ma nervosité. Dès que j'entrai dans la ravissante pièce, je commençai à me sentir mieux. M^{me} Mandilip avait dû travailler à quelque chose avec du fil de fer sur la table. Mais je ne pus voir ce que c'était, car

elle me fit asseoir dans un gros fauteuil confortable en disant : « Vous semblez fatiguée, mon enfant. Asseyez-vous là et reposez-vous jusqu'à ce que j'aie fini. Voilà un vieux livre d'images qui vous occupera en attendant. » Elle me donna un drôle de vieux bouquin, long et étroit, qui devait être très ancien, car il était en parchemin ou en je ne sais quoi et que les images et leurs couleurs ressemblaient à celles des vieux livres du Moyen Âge, comme ceux que peignaient les anciens moines. Ces images représentaient toutes des scènes dans des forêts ou des jardins, et les fleurs et les arbres étaient des plus *bizarres* ! On n'y voyait pas de personnages ni rien d'autre, mais on avait la très singulière sensation qu'avec de très bons yeux on aurait pu les voir. Je veux dire que c'était comme si des personnages, ou quelque chose d'autre, se cachaient derrière les arbres ou parmi les fleurs et vous regardaient. Je ne sais combien de temps j'examinai ces images, en essayant très fort de voir ces êtres cachés, mais, finalement, M^{me} Mandilip m'appela. Je me dirigeai vers la table le livre à la main. « C'est pour la poupée que je fais de vous, dit-elle. Prenez ça et voyez comme c'est adroitement fait. » Et elle désignait une chose en fil de fer sur la table. Je tendis la main pour la prendre et, soudain, je vis que c'était un squelette. Il était petit, comme le squelette d'un enfant, et tout d'un coup le visage de M. Peters passa comme un éclair dans mon esprit. Je poussai un cri perçant, agitée d'une folle terreur et m'abritai derrière mes mains. Le bouquin m'échappa et tomba sur le petit squelette. On entendit un bruit aigu, et le squelette sembla faire un bond. Je me ressaisis immédiatement et je vis qu'un bout du ni de fer s'était défait et avait entaillé la reliure du bouquin, dans laquelle il restait encore fiché. Pendant un instant M^{me} Mandilip fut envahie d'une terrible colère. Elle me prit le bras et le serra à m'en faire mal. L'œil absolument furieux. « Pourquoi avez-vous fait cela ? » dit-elle d'une

voix étrange, tout en secouant violemment. « Répondez-moi. Pourquoi ? » Je ne le lui reproche pas vraiment, quoiqu'elle m'ait réellement fait peur, parce qu'elle pensait que je l'avais fait exprès. Puis elle vit à quel point je tremblais, et ses yeux et sa voix se radoucirent. « Quelque chose vous tourmente, ma chère, dit-elle. Dites-moi quoi et je pourrai peut-être vous aider. » Elle me fit allonger sur un divan et s'assit près de moi. Elle me caressa les cheveux et le front, et, bien que je ne discute jamais le cas des patients avec qui que ce soit, je me retrouvai en train de lui raconter toute l'histoire de Peters. Elle me demanda qui était l'homme qui l'avait amené à l'hôpital ; je lui dis que le docteur Lowell l'appelait Ricori et que je supposais que c'était le fameux gangster. Ses mains me donnaient une sensation de calme, de bien-être et aussi de somnolence. Je lui parlai du docteur Lowell, quel grand médecin il est, et aussi du docteur B... dont je suis terriblement amoureuse en secret. Je suis navrée de lui avoir parlé de cette histoire. C'est une chose que je n'ai jamais faite. Mais j'étais tellement bouleversée qu'une fois que j'eus commencé il me sembla que je devais tout lui raconter. J'avais l'esprit tant troublé qu'à un moment, alors que je levais la tête pour la regarder, je crus vraiment qu'elle *exultait*. Cela montre à quel point je n'étais plus moi-même ! Quand j'eus fini, elle me dit de rester couchée et de dormir, qu'elle me réveillerait quand ce serait nécessaire. Je lui dis que je devais m'en aller à quatre heures. Je m'endormis tout de suite et je me réveillai reposée et en très bonne forme. Lorsque je partis, le petit squelette et le bouquin étaient encore sur la table, et je lui dis que j'étais désolée pour son livre. « Il vaut mieux que ce soit le livre plutôt que votre main, ma chère, dit-elle. Le fil de fer aurait pu se défaire tout d'un coup tandis que vous le manipuliez et vous faire une mauvaise coupure. » Elle veut que j'apporte mon uniforme d'infirmière pour qu'elle puisse en faire un petit pour la nouvelle poupée.

14 novembre. Je voudrais tant n'être jamais allée chez M^{me} Mandilip ! Je n'aurais pas eu le pied échaudé. Mais ce n'est pas la vraie raison pour laquelle je le regrette. Je n'arrive pas à expliquer pourquoi avec des mots. Mais je voudrais vraiment *ne pas y être allée*. J'ai apporté l'uniforme d'infirmière chez elle cet après-midi, qu'elle a très vite copié à la taille de la poupée. Elle était gaie et m'a chanté quelques petites chansons qui me tournent sans cesse dans la tête et dont je n'ai pas compris les paroles. Elle rit quand je lui ai demandé de quelle langue il s'agissait. « La langue des gens qui vous regardent, cachés, dans les images du livre, ma chère », dit-elle. C'était drôle qu'elle dise cela. Comment avait-elle pu savoir que j'avais pensé qu'il y avait des gens cachés dans les images ? Je voudrais vraiment n'être jamais allée chez elle. Elle a fait du thé et nous en a versé une tasse à chacune. Et au moment même où elle me tendait la mienne, son coude a heurté la théière et l'a renversée. Le thé bouillant est tombé sur mon pied droit ce qui m'a fait atrocement mal. Elle m'a alors ôté ma chaussure et mon bas, et appliqué une sorte d'onguent sur la brûlure, en me disant que cela atténuerait la douleur et guérirait immédiatement la blessure. En effet, la douleur s'estompe bien et, quand j'arrivai à la maison, je pus à peine en croire mes yeux. Job ne voulait pas croire que mon pied avait réellement été échaudé. M^{me} Mandilip en avait été *terriblement* ennuyée. Du moins avait-elle *semblé* l'être. Je me demande pourquoi elle ne m'a pas raccompagnée jusqu'à la porte comme d'habitude. Car elle ne l'a pas fait. La fille blême, Laschna, était près de la porte quand j'ai traversé la boutique. Elle regarda le pansement de mon pied ; je lui dis qu'il avait été échaudé et que M^{me} Mandilip l'avait pansé. Elle ne dit même pas qu'elle était désolée. Quand je sortis, je la regardai et lui dit « Adieu » d'un ton un peu fâché. Ses yeux s'emplirent de larmes, elle me regarda de la manière

la plus étrange, secoua la tête et dit « Au revoir ! » Je la regardai de nouveau en refermant la porte, et des larmes coulaient sur ses joues. Je me demande pourquoi ? *(Je voudrais tant n'être jamais allée chez M^{me} Mandilip !)*

15 novembre. Mon pied est complètement guéri. Je n'ai pas le moindre désir de retourner chez M^{me} Mandilip. Je n'y retournerai jamais. Je voudrais pouvoir détruire la poupée qu'elle m'a donnée pour Diana, mais cela lui briserait le cœur.

20 novembre. Toujours aucun désir de voir M^{me} Mandilip. J'en arrive à tout oublier d'elle. Le seul moment où je pense à elle, c'est quand je vois la poupée de Diana. J'en suis *très heureuse* ! Si heureuse que j'en ai envie de danser et de chanter. Je ne la reverrai plus jamais.

Mais mon Dieu, que je voudrais ne l'avoir jamais vue ! Et je ne sais toujours pas pourquoi.

C'était la dernière mention de M^{me} Mandilip dans le journal de l'infirmière : le matin du 25 novembre, elle était morte.

9

La fin de la poupée Peters

Braile m'avait observé très attentivement. Je croisai son regard interrogateur et essayai de dissimuler l'agitation profonde que la lecture de ce journal avait provoquée en moi.

« Je n'aurais jamais cru que Walters avait un esprit aussi imaginaire. »

Il rougit et me demanda, irrité : « Vous pensez qu'elle a tout inventé ? »

— Pas exactement inventé. Il vaudrait mieux dire : observé une série d'événements ordinaires à travers le mirage d'une imagination très vive.

— Vous ne croyez donc pas, dit-il incrédule, que ce qu'elle a écrit est une description authentique, même si elle est inconsciente, d'un exemple extraordinaire d'hypnotisme ?

— Cette éventualité ne m'est pas venue à l'esprit, répondis-je avec quelque aigreur. D'autant que je n'en vois aucune preuve réelle à l'appui. Je constate cependant, que Walters n'était pas aussi équilibrée que je le supposais ; et j'ai plutôt la preuve qu'elle était étonnamment émotive ; qu'au moins dans l'une de ses visites à cette M^{me} Mandilip, elle était manifestement surmenée et dans un état d'extrême instabilité nerveuse. Je fais allusion à la manière très inconsiderée dont elle a parlé du cas de Peters, après avoir été avertie par moi, comme vous vous en souvenez sans doute, de n'en rien dire à qui que ce soit.

— Je m'en souviens tellement bien, dit-il, que, lorsque j'en suis arrivé à ce passage de son journal, je n'ai plus eu aucun doute qu'il s'agissait d'hypnotisme. Néanmoins, continuez.

— Quand on considère deux causes possibles à un même acte, il est préférable d'admettre la plus raisonnable, repris-je assez sèchement. Considérez les faits réels, Braille. Walters insiste sur le comportement et les avertissements bizarres de la jeune fille. Elle admet que cette fille est une névrosée. Eh bien, la conduite qu'elle décrit est exactement celle à laquelle on peut s'attendre d'une névrosée. Walters est attirée par les poupées et entre pour en demander le prix comme le ferait n'importe qui. Elle agit sans aucune contrainte. Elle se trouve en face d'une personne dont les caractéristiques physiques stimulent son imagination. Elle se confie à cette femme, qui est de toute évidence, également du type émotionnel. Elle lui plaît et celle-ci lui fait cadeau d'une poupée. La femme est une artiste ; elle voit en Walters un modèle qui l'intéresse. Elle lui demande de poser - toujours aucune contrainte et une demande normale - et Walters pose en effet pour elle. La femme a sa technique comme tous les artistes, la sienne consistant à faire un squelette comme armature de ses poupées. C'est une méthode naturelle et intelligente. La vue de ce squelette évoque la mort pour Walters, et cette évocation de la mort fait surgir l'image de Peters qui s'est puissamment imprimée dans son imagination, ce qui provoque chez elle une crise nerveuse passagère - nouvelle preuve de son état de surmenage. Elle prend le thé avec M^{me} Mandilip et est accidentellement échaudée. Naturellement cet incident suscite la sollicitude de son hôtesse et celle-ci soigne l'échaudure avec un onguent quelconque dont elle connaît l'efficacité. Et c'est tout. Où y a-t-il dans cette suite d'événements tout à fait banals une preuve quelconque que Walters ait été hypnotisée ?

Finalement, en supposant même qu'elle ait été hypnotisée, quel motif trouveriez-vous ?

— Elle l'a indiqué elle-même : « Faire une poupée de vous, ma chère ! »

Par mon argumentation, je m'étais presque convaincu moi-même, et cette remarque m'exaspéra.

« Je suppose, dis-je, que vous voulez me faire croire qu'après avoir été attirée dans la boutique, Walters fut contrainte par des moyens occultes à y retourner jusqu'à ce que le dessein diabolique de cette M^{me} Mandilip fût accompli ; que la fille du magasin, apitoyée, a tenté de la sauver de ce que les vieux mélodrames appelaient un sort pire que la mort ; que la poupée qui devait lui être offerte pour sa nièce constituait l'appât qui devait la faire mordre à l'hameçon d'une sorcière ; qu'il était nécessaire qu'elle fût échaudée pour que la sorcière puisse lui appliquer son onguent ; que cet onguent contenait le germe mortel inconnu ; que le premier piège ayant échoué, l'incident de la théière fut mis en scène et réussit, et qu'à présent, enfin, l'âme de Walters se débat à l'intérieur du miroir de la sorcière exactement comme elle l'a rêvé. Mais tout cela, mon cher Braile, n'est que la plus extravagante superstition !

— Ah ! fit-il, sans répondre directement. Ces possibilités vous sont donc tout de même venues à l'esprit ? Votre cerveau n'est pas aussi fossilisé que j'ai pu le supposer il y a quelques instants. »

J'en fus encore plus exaspéré.

« Selon votre théorie, à partir du moment où Walters est entrée dans la boutique, tous les événements qu'elle a rapportés étaient destinés à permettre à cette M^{me} Mandilip de prendre possession de son âme, dessein qui a été consommé par la mort de Walters ? »

Il hésita. « En principe... oui, dit-il.

— Une âme, fis-je sardonique. Mais je n'ai jamais vu une âme. Je ne connais personne dont j'accepterais le témoignage qui en ait vu une. Qu'est-ce qu'une âme... si elle existe ? Peut-on la peser ? Est-elle matérielle ? Il le faudrait pourtant si votre théorie est correcte. Comment pourrait-on prendre possession d'une chose qui est impondérable et immatérielle ? Comment pourrait-on savoir que quelqu'un en a une si elle ne peut être ni vue, ni pesée, ni touchée, ni mesurée, ni entendue ? Si elle n'est pas matérielle, comment pourrait-elle être contrainte, dirigée, enfermée ? Ainsi que vous suggérez qu'il en a été de l'âme de Walters par cette M^{me} Mandilip. Si elle est matérielle, alors où réside-t-elle dans le corps ? Dans le cerveau ? J'en ai opéré des centaines et jamais encore je n'ai découvert de cachette secrète où se nicherait cette mystérieuse occupante. Des petites cellules, beaucoup plus compliquées dans leurs mécanismes que toutes les machines jamais inventées, qui modifient la mentalité, l'humeur, le raisonnement, les émotions, la personnalité de leur possesseur... selon qu'elles fonctionnent bien ou mal. J'ai bien trouvé ces cellules, Braile... mais jamais une âme. Des chirurgiens ont exploré à fond le reste de l'organisme. Eux non plus n'y ont pas découvert de sanctuaire secret. Montrez-moi une âme, Braile, et je croirai à... M^{me} Mandilip. »

Il me regarda en silence un instant, puis hocha la tête.

« Maintenant je comprends. Vous avez été frappé très durement, n'est-ce pas ? Vous aussi, vous vous débattiez contre le miroir, n'est-ce pas ? Eh bien, j'ai dû lutter pour rejeter ce qu'on m'a enseigné être la réalité et admettre qu'il peut exister autre chose de tout aussi réel. Cette affaire, Lowell, est extra-médicale, hors du domaine de la science que nous connaissons. Tant que nous ne l'admettrons pas, nous n'aboutirons à rien. Restent encore deux points dont j'aimerais discuter. Peters et Hortense

Darnley sont morts de la même manière. Ricori découvre qu'ils ont eu tous les deux des rapports avec une certaine M^{me} Mandilip... ou du moins nous pouvons le supposer. Il va la voir et échappe de peu à la mort. Harriet va la voir et meurt comme Hortense Darnley et Peters. Est-ce que, raisonnablement, tout cela ne désigne pas cette M^{me} Mandilip comme source possible du mal qui les a frappés tous les quatre ?

— Certainement, répondis-je.

— Alors il doit s'ensuivre logiquement qu'il pourrait bien y avoir eu une cause réelle à la peur et aux pressentiments de Harriet. Qu'il *pourrait* exister une cause autre que l'émotivité ou l'excès d'imagination... même si Harriet était inconsciente de ces circonstances. »

Trop tard, je me rendis compte du dilemme dans lequel je me trouvais plongé, mais je ne pouvais pas répondre autrement que par l'affirmative.

« Le second point concerne sa répugnance à retourner chez M^{me} Mandilip après l'incident de la théière. Est-ce que cela ne vous paraît pas curieux ?

— Non. Si elle était émotionnellement instable, le choc doit avoir automatiquement amené une inhibition et dressé une barrière subconsciente. À moins qu'elles ne soient masochistes, ce genre de personnes émotives n'aiment pas particulièrement retourner sur le lieu d'une aventure déplaisante.

— Avez-vous remarqué son observation ; qu'après la brûlure, la Mandilip ne l'a pas raccompagnée jusqu'à la porte du magasin ? Et que c'était la première fois qu'elle négligeait de le faire ?

— Pas spécialement, pourquoi ?

— Pour ceci. À supposer que l'application de l'onguent ait constitué le dernier acte et qu'ensuite la mort devint inévitable, il aurait pu être extrêmement embarrassant

pour M^{me} Mandilip que sa victime entre et sorte de sa boutique durant le laps de temps qu'il fallait au poison pour tuer. Le drame aurait même pu se dérouler sur place et attirer des questions dangereuses. Ce qui était habile, par conséquent, c'était de faire en sorte que la victime, sans soupçons, se désintéresse complètement d'elle ; en fait, ressente une répulsion pour elle, ou même peut-être l'oublie, ce qui pouvait être aisément accompli par suggestion post hypnotique. Et M^{me} Mandilip en a eu toutes les occasions. Est-ce que cela n'expliquerait pas la répugnance de Harriet tout aussi logiquement que l'imagination... ou l'émotivité ?

— Oui, admis-je.

— Et ainsi, reprit-il, se trouve également expliqué le fait que M^{me} Mandilip n'ait pas raccompagné Harriet jusqu'à la porte ce jour-là. Son plan a réussi. Tout est réglé. Et elle a ancré sa suggestion dans l'esprit de Harriet. Plus besoin d'aucun autre contact avec elle. Elle la laisse donc partir sans la raccompagner. Symbole significatif d'irrévocabilité. »

Il resta pensif.

« Plus besoin de revoir Harriet, murmura-t-il, jusqu'après la mort !

— Que voulez-vous dire par là ? Dis-je, saisi.

— Peu importe », répondit-il.

Il s'avança jusqu'à l'endroit calciné sur le plancher et ramassa les yeux de verre ternis par la chaleur. Ils étaient à peu près deux fois gros comme des noyaux d'olive et apparemment faits de quelque matière complexe. Il alla ensuite à la table et regarda la silhouette grotesque étendue avec ses côtes saillantes de squelette.

« Admettons que la chaleur l'ait fait fondre », dit-il, et il tendit la main pour soulever le squelette. Celui-ci résista. Braile donna une forte secousse. On entendit un bruit sec,

aigu, sonore. Il lâcha prise avec un juron de saisissement. La chose tomba sur le plancher. Elle se tortillait ; l'unique fil de fer dont elle était faite se déroulait.

En se déroulant, il rampait sur le plancher comme un serpent et, encore vibrant, finalement s'arrêta.

Nous tournâmes notre regard vers la table.

La substance qui avait ressemblé à un corps étalé, aplati, sans tête, avait disparu. À sa place, ne restait qu'une mince couche de fine poussière grise qui tourbillonna en volutes un moment dans quelque imperceptible courant d'air... puis disparut, elle aussi.

10

Coiffe d'infirmière et échelle de sorcière

Elle sait comment faire disparaître les preuves ! » S'écria Braile en riant... Mais il n'y avait aucune gaieté dans son rire. Je ne répondis rien.

J'avais eu la même pensée quand, au sujet de McCann, la tête de la poupée avait disparu. Cette fois, McCann ne pouvait pas être soupçonné. Élodant toute autre discussion de cette affaire, nous allâmes à l'annexe voir Ricori.

Deux nouveaux gorilles étaient en fonction à sa porte. Ils se levèrent poliment et s'adressèrent à nous aimablement. Nous entrâmes sans bruit. Ricori était passé de l'effet de la drogue à un sommeil naturel. Il respirait aisément, paisiblement enfoncé dans un assoupissement profond et salutaire.

Il était dans une chambre tranquille, à l'arrière du bâtiment, qui donnait sur un petit jardin clos. Mes deux maisons sont anciennes, un peu surannées, elles datent d'un New York d'un autre temps, plus paisible, et sont recouvertes d'une vigoureuse vigne vierge, aussi bien sur la façade que derrière. Je demandai à l'infirmière de veiller à maintenir le calme le plus complet, et arrangeai sa lampe de façon qu'elle éclaire à peine Ricori. En m'en allant, j'avertis également les gorilles, en leur disant bien que la rapide guérison de leur patron dépendait aussi du silence, il était à présent plus de six heures. Je demandai à Braile de rester dîner, d'aller ensuite rendre visite à mes malades à l'hôpital et de me téléphoner si besoin était.

Je voulais rester à la maison et attendre au cas où Ricori se réveillerait.

Nous avions presque fini de dîner quand le téléphone sonna.

Braile y répondit.

« McCann », dit-il. Je pris le combiné.

« Allô, McCann, docteur Lowell à l'appareil.

— Comment va le patron ?

— Mieux. J'attends à tout moment qu'il se réveille et puisse parler », répondis-je, et j'écoutai avec la plus grande attention pour saisir comment il allait réagir à cette nouvelle.

« Docteur, c'est formidable... » Je ne pus rien déceler dans son intonation que la plus profonde satisfaction. « Écoutez, docteur, j'ai vu Mollie et j'ai quelques nouvelles. Je suis allé la voir tout de suite après vous avoir quitté. J'ai trouvé Gilmore - c'est son mari - à la maison, et cela a été un coup de chance. J'ai dit que j'étais venu pour demander à Mollie si cela lui ferait plaisir de faire une petite promenade en auto. Elle en a été ravie, et nous sommes partis de l'appartement de Gil avec la gosse...

— Sait-elle que Peters est mort ? L'interrompis-je.

— Non. Et je ne lui ai pas dit. Maintenant, écoutez. Je vous ai dit que Horthy... Quoi ? Voyons, Hortense Darnley, la petite amie de Jim Wilson. Ouais ! Laissez-moi parler, voulez-vous ? Je vous ai dit que Horthy était folle de la gosse de Mollie. Tout au début du mois dernier, Horthy arrive avec une poupée tout ce qu'il y a de bath, pour la gosse. Elle a aussi une plaie à la main qu'elle dit avoir attrapée à l'endroit même où elle a eu la poupée. La marchande la lui a donnée, qu'elle dit à Mollie... Quoi ? Non, elle lui a donné la poupée, pas la plaie. Dites donc, docteur, je parle pourtant clairement non ? Ouais ! Elle s'est blessée la main là où elle a eu la poupée. C'est ce que j'ai dit. La marchande l'a pansée, et elle lui a donné la poupée pour

rien, que dit Horty à Mollie, parce qu'elle trouvait que Horty était tellement jolie et parce que Horty avait posé pour elle. Ouais ! Posé pour elle, pour qu'elle fasse une statue d'elle ou je ne sais quoi. Cela avait touché juste avec Horty parce qu'elle ne se trouve pas mal du tout et elle pense que la femme aux poupées est formidable. Ouais, formidable, épatante, ouais !

» À peu près une semaine plus tard, Tom... c'est Peters... arrive quand Horty est là et il voit la poupée. Tom est un petit peu jaloux de Horty à propos de la gosse, et il lui demande où elle l'a eue. Elle lui dit : « chez une certaine M^{me} Mandilip », et où c'est, et Tom dit que puisque c'est une poupée fille, elle a besoin de compagnie et qu'il ira chercher une poupée garçon. Et, environ une semaine après ça, Tom s'amène avec une poupée garçon, mais qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Horty. Mollie lui demande s'il l'a payée aussi cher que Horty. Elles ne lui ont pas dit que Horty l'a eue pour rien, ni qu'elle a posé. Mollie dit que Tom prend un air embarrassé et que tout ce qu'il dit, c'est que ça ne l'a pas ruiné. Elle va le mettre en boîte en lui demandant si la femme aux poupées l'a trouvé tellement joli qu'elle veut qu'il pose pour elle, mais la gosse pousse un cri de joie en voyant la poupée garçon, et elle n'y pense plus. Tom ne revient pas avant le premier de ce mois. Il porte un pansement à la main et Mollie, en le plaisantant, lui demande s'il a attrapé ça où il a eu la poupée. Il a l'air surpris et dit : « Oui, mais comment diable savez-vous ça ? » Ouais !... Ouais, c'est ce qu'elle dit qu'il lui a dit. Quoi ? Si c'est la Mandilip qui l'a pansé ? Comment diable... je ne sais pas. Je pense. Peut-être. Mollie ne l'a pas dit, et je ne l'ai pas demandé. Écoutez, docteur, je vous ai dit que Mollie n'est pas idiote. Il m'a fallu deux heures pour savoir ce que je vous raconte. À parler de ceci et de cela et de revenir sans en avoir l'air à ce que j'essayais de savoir. J'avais peur de poser trop de questions. Quoi ? Oh ! Ça n'a

pas d'importance, Doc. Il n'y a pas de mal. Ouais ! Je pense moi-même que c'est très bizarre. Mais comme je vous le dis, je craignais d'aller trop loin. Mollie est trop futée.

» Bon, quand Ricori vient la voir hier, il emploie la même tactique que moi, je pense. En tout cas, il admire les poupées, demande où elle les a eues, combien elles ont coûté et ainsi de suite. Rappelez-vous que je vous ai dit que j'étais resté dehors dans la voiture pendant qu'il était chez elle. C'est après ça qu'il est rentré à la maison, a téléphoné et a filé chez cette sorcière de Mandilip. Ouais ! C'est tout. Est-ce que ça vous dit quelque chose ? Ouais ? Alors tant mieux ! »

Il resta silencieux un moment, mais je n'avais pas entendu le claquement du récepteur.

« Vous êtes encore là, McCann ? Demandai-je.

— Ouais ! Je réfléchissais simplement. (Sa voix avait une note songeuse.) Je voudrais bien être avec vous quand le patron reprendra connaissance, mais il vaut mieux que j'aille voir comment se débrouillent les gars avec ces deux garces, la Mandilip et l'autre. Peut-être que je vous rappellerai s'il n'est pas trop tard. B'soir. »

Je reviens lentement vers Braile, essayant de remettre de l'ordre dans mes idées embrouillées. Je lui répétais exactement la fin de la conversation de McCann. Il ne m'interrompit pas.

« Hortense Darnley, dit-il calmement quand j'eus terminé, va chez la femme Mandilip, qui lui donne une poupée et lui demande de poser pour elle. Elle est blessée, elle est soignée. Et elle meurt. Peters va chez la femme Mandilip, il reçoit une poupée, il est blessé, il est vraisemblablement soigné. Et il meurt comme Hortense. Vous voyez une poupée pour laquelle il a apparemment posé. Harriet suit le même chemin. Et elle meurt comme Hortense et Peters. Alors quoi ? »

Je me sentis soudain plutôt vieux et fatigué. Ce n'est pas précisément encourageant de voir s'écrouler ce qu'on a longtemps cru être un monde assez bien organisé autour de la cause et de l'effet.

« Je ne sais pas », dis-je d'un ton las.

Il se leva et me tapota l'épaule.

« Vous devriez dormir un peu. L'infirmière vous appellera si Ricori s'éveille. Nous arriverons bien à aller jusqu'au fond de cette affaire.

— Même si nous nous y cassons la figure, dis-je, et je souris.

— Même si nous devons nous y casser la figure, répéta-t-il, sans sourire.

Quand Braile m'eut quitté, je restai longtemps assis à réfléchir. Puis, déterminé à chasser mes pensées, j'essayai de lire. J'étais trop agité et j'abandonnai bientôt. Comme la chambre dans laquelle se trouvait Ricori, mon cabinet donne derrière la maison sur le petit jardin. J'allai à la fenêtre et regardai dehors sans voir. Je ressentais plus vive que jamais la sensation de me trouver devant une porte close qu'il était d'une importance vitale d'ouvrir. Je rentrai dans mon cabinet et fus surpris de constater qu'il était près de dix heures. Je mis la lumière en veilleuse et m'étendis sur le confortable canapé. Presque immédiatement, je m'endormis.

Je me réveillai en sursaut, comme si quelqu'un m'avait parlé à l'oreille, me dressai sur mon séant pour écouter. Le silence le plus absolu régnait autour de moi. Et subitement j'eus conscience que c'était un silence étrange, insolite et oppressant. Un silence épais, un silence de mort emplissait la pièce, comme si aucun son venant de dehors n'y pénétrait plus. Je bondis sur mes pieds et allumai toutes les lumières en grand. Le silence recula, sembla refluer hors de la pièce comme quelque chose de tangible, mais lentement. À ce moment, je pus entendre le tic-tac de ma

pendule qui résonna tout à coup comme si on avait enlevé un silencieux. Je secouai brusquement la tête avec impatience et allai à la fenêtre, me penchant pour respirer l'air frais de la nuit. Je, me penchai encore plus, de façon à voir la fenêtre de la chambre de Ricori, en posant ma main sur le tronc de la vigne vierge. Or j'y sentis un frémissement comme si quelqu'un le secouait doucement... ou comme si un petit animal y grimpait...

La fenêtre de la chambre de Ricori s'éclaira soudain. Derrière moi, j'entendis le hurlement strident de la sonnette d'alarme de l'annexe. Je me précipitai en toute hâte hors de mon cabinet et gravis l'escalier quatre à quatre.

Encourant dans le couloir, je vis que les gardes n'étaient pas à la porte. Celle-ci était ouverte. Je restai cloué sur le seuil, incrédule...

Un garde était accroupi près de la fenêtre, son pistolet Automatique à la main. L'autre était agenouillé près d'un corps sur le plancher... son revolver braqué sur moi. L'infirmière était assise à sa table, la tête inclinée sur la poitrine... inconsciente ou endormie. Le lit était vide. Le corps étendu sur le plancher était celui de Ricori !

Le garde abaissa son arme. Je me laissai tomber sur les genoux auprès de Ricori. Il gisait la face contre le plancher, étalé à deux ou trois pas du lit. Je le retournai. Son visage avait la pâleur de la mort, mais son cœur battait encore.

« Aidez-moi à le porter sur le lit, dis-je au garde. Et ensuite fermez la porte. »

Il obéit en silence. L'homme qui était à la fenêtre demanda du coin de la bouche sans cesser de surveiller le dehors : « Le patron est mort ?

— Pas tout à fait », répondis-je, puis je lâchai une bordée de jurons comme je le fais rarement... « Bon dieu de bon dieu ! Mais quel genre de gardes êtes-vous donc ? »

Celui qui avait fermé la porte eut un petit rire sec.

« Ce n'est pas la seule question que vous allez poser, Doc. »

Je jetai un regard sur l'infirmière. Elle était toujours tassée dans l'attitude molle de l'inconscience ou du profond sommeil. Je défis le pyjama de Ricori et examinai son corps. Il ne portait aucune marque. J'envoyai chercher de l'adrénaline, lui en fit une injection, puis j'allai à l'infirmière et la secouai. Elle ne se réveilla pas. Je soulevai ses paupières. Ses pupilles étaient contractées. Je dirigeai un jet de lumière dans ses yeux sans aucune réaction. Son pouls et sa respiration étaient lents, mais pas dangereusement. Je la laissai pour un instant et me tournai vers les gardes.

« Que s'est-il passé ? »

Ils se regardèrent l'un l'autre avec embarras. Le garde posté à la fenêtre fit un signe de la main comme pour inviter l'autre à parler.

« Nous étions assis devant la porte. Tout à coup, la maison est devenue bougrement silencieuse. Je dis à Jack là-bas : « On dirait qu'ils ont mis un silencieux sur l'hostau. » « Ouais ! » qu'il fait et nous écoutons. Alors tout d'un coup nous entendons un bruit sourd dans la chambre. Comme quelqu'un qui tomberait du lit. Nous enfonçons la porte. Et le patron est là sur le plancher comme vous l'avez vu. L'infirmière est endormie comme vous la voyez. Nous avisons la sonnette d'alarme et nous tirons dessus. Puis nous attendons que quelqu'un vienne. C'est tout, s'pas, Jack ?

— Ouais ! » Fit le garde qui était à la fenêtre, d'une voix atone, « Ouais ! Je pense que c'est tout. »

Je le regardai, soupçonneux.

« Vous pensez que c'est tout ? Que voulez-vous dire... vous pensez ? »

De nouveau, ils se regardèrent l'un l'autre.

« Vaut mieux tout dire, Bill, dit le garde à la fenêtre.

— Bon dieu, il ne le croira pas.

— Ni personne d'autre. Tant pis, dis-lui.

— Quand nous avons enfoncé la porte, nous avons vu comme qui dirait deux chats qui se battaient là-bas près de la fenêtre. Le patron était étendu sur le plancher. Nous avions nos revolvers à la main, mais nous avons hésité à tirer à cause de ce que vous nous aviez dit. Alors nous avons entendu un drôle de bruit à l'extérieur, comme si quelqu'un jouait de la flûte. Les deux drôles de choses ont cessé de se battre, ont sauté sur l'appui de la fenêtre et, de là, dehors. Nous avons foncé à la fenêtre. Et nous n'avons rien vu.

— Vous avez vu ces deux drôles de choses sur la fenêtre. À quoi ressemblaient-elles alors ? Demandai-je.

— Dis-lui, Jack.

— À des poupées ! »

Un frisson me passa dans le dos. C'était la réponse que j'attendais - et que je craignais. Sauté par la fenêtre ! Je me souvins du tremblement de la vigne vierge quand je l'avais saisie ! Le garde qui avait fermé la porte me regarda et je vis sa bouche béer.

« Mon Dieu, Jack ! fit-il, suffoqué. Il le croit ! »

Je me contraignis à parler.

« Quel genre de poupées ? »

Le garde à la fenêtre répondit, avec plus d'assurance.

« Il y en a une que nous n'avons pas pu bien voir. L'autre ressemblait à l'une de vos infirmières, si elle était réduite à une soixantaine de centimètres de haut.

Une de mes infirmières... Walters... Je me sentis envahi par une vague de faiblesse et je m'affalai sur le bord du lit de Ricori.

Quelque chose de blanc sur le plancher, près de la tête du lit attira mon œil. Je regardai cette chose stupidement, puis me penchai et la ramassai.

C'était une coiffe d'infirmière, une copie en réduction de celle que portent mes infirmières. Elle était, semblait-il, assez grande pour la tête d'une poupée de soixante centimètres.

Il y avait autre chose à l'endroit où elle avait été. Je ramassai cela aussi.

C'était une cordelette faite de cheveux tressés... des cheveux pâles, cendrés... avec neuf nœuds bizarres espacés à intervalles irréguliers sur toute la longueur.

Le garde qui s'appelait Bill se pencha vers moi anxieusement.

« Voulez-vous que j'appelle quelqu'un, docteur ?

— Essayez de trouver McCann », lui demandai-je. Puis je m'adressai à l'autre garde : « Fermez la fenêtre, mettez les barres et abaissez les rideaux. Puis verrouillez la porte. »

Bill se mit à téléphoner. Je fourrai la coiffe et la cordelette nouée dans ma poche, et j'allai vers l'infirmière. Elle se remettait rapidement et, en une minute ou deux, je l'eus réveillée. Ses yeux se posèrent d'abord sur moi, surpris, considérèrent la pièce éclairée et les deux hommes, et la surprise se transforma en inquiétude. Elle bondit sur ses pieds.

« Je ne vous ai pas vu entrer ! Me suis-je endormie ?... Qu'est-il arrivé ?... » Sa main se porta à sa gorge.

« J'espère que vous allez pouvoir nous le dire », dis-je doucement.

Elle me fixa comme sans comprendre.

« Je ne sais pas... dit-elle confusément. Tout est devenu terriblement silencieux... J'ai cru voir quelque chose qui bougeait à la fenêtre... puis j'ai senti un parfum bizarre... et ensuite quand j'ai relevé les yeux vous étiez penché sur moi.

— Pouvez-vous vous souvenir de ce que vous avez vu à la fenêtre ? Le moindre détail... la moindre impression.

Essayez, je vous en prie.

— Quelque chose de blanc... répondit-elle, hésitante. J'ai cru que quelqu'un... quelque chose... m'observait... puis est venu le parfum, comme des fleurs... c'est tout. »

Bill raccrocha le téléphone. « Tout va bien, docteur. Ils cherchent McCann. Et maintenant ?

— Mademoiselle Butler, je vais vous faire remplacer pour le reste de la nuit. Allez vous reposer. Et je veux que vous dormiez. Prenez... (Je lui dis quoi).

— Vous n'êtes pas fâché, docteur ?... Vous ne pensez pas que j'ai été négligente ?...

— Non, aux deux questions, lui dis-je en souriant et en lui tapotant l'épaule. Le cas a pris une tournure inattendue, c'est tout. Maintenant, ne me posez pas davantage de questions. »

Je l'accompagnai jusqu'à la porte, l'ouvrit.

« Faites exactement ce que j'ai dit. »

Je refermai et verrouillai la porte derrière elle.

Je m'assis près de Ricori. Le choc qu'il avait éprouvé – quel qu'il ait pu être – devait ou le guérir ou le tuer, pensai-je, sinistre. Tandis que je le regardais, un frémissement parcourut son corps. Lentement, un bras se mit à se lever, le poing fermé. Ses lèvres remuèrent. Il parla en italien et si vite que je ne pus saisir un mot. Son bras retomba. Je me dressai, m'écartant du lit. La paralysie avait disparu. Il pouvait bouger et parler. Mais pourrait-il le faire lorsqu'il aurait entièrement repris conscience ? Je laissai aux quelques heures à venir d'en décider. Je ne pouvais rien faire d'autre.

« Maintenant, écoutez-moi attentivement, dis-je aux deux gardes. Aussi étrange que puisse vous sembler ce que je vais vous dire, vous devez m'obéir dans tous les détails... la vie de Ricori en dépend. Je veux que l'un de vous deux

s'asseye près de moi à cette table. Je veux que l'autre s'asseye près de Ricori, à la tête du lit, entre lui et moi.

Si je m'endors et qu'il s'éveille, réveillez-moi. Si vous voyez le moindre changement dans son état, réveillez-moi immédiatement. Est-ce clair ?

— O.K. ! dirent-ils.

— Très bien. Maintenant voilà la chose la plus importante de toutes. Vous devez m'observer, *moi*, même encore de plus près. Celui d'entre vous qui sera assis près de moi, ne doit pas me quitter des yeux. Si je devais m'approcher de votre patron, ce ne serait que pour faire l'une des trois choses suivantes seulement... écouter son cœur et sa respiration... soulever ses paupières... prendre sa température. Je veux dire, bien entendu, s'il reste tel qu'il est à présent. Si je parais m'éveiller et tenter de faire n'importe quoi d'autre que ces trois choses... empêchez-moi. Si je résiste, réduisez-moi à l'impuissance... ligotez-moi, bâillonnez-moi... non, ne me bâillonnez pas... écoutez-moi et souvenez-vous de ce que je dirai. Ensuite, téléphonez au docteur Braile... voilà son numéro. »

Je l'écrivis et le leur passai.

« Ne m'abîmez pas plus que vous ne pourrez l'éviter », dis-je en riant.

Ils s'entre-regardèrent, visiblement déconcertés.

« Si c'est ce que vous voulez, Doc..., commença le garde Bill d'un ton indécis.

— C'est exactement ce que je veux. N'hésitez pas. Si vous vous trompiez, je ne vous en voudrais pas pour cela.

— Le docteur sait ce qu'il a à faire, Bill, dit le garde Jack.

— O.K. ! alors », fit Bill.

J'éteignis toutes les lumières sauf celle qui était près de la table de l'infirmière. Je m'allongeai dans son fauteuil et arrangeai la lampe de façon que mon visage pût être bien en vue. La petite coiffe blanche que j'avais ramassée sur le

plancher m'avait secoué... affreusement. Je la sortis de ma poche et la mis dans un tiroir. Le garde Jack prit sa place près de Ricori. Bill approcha une chaise et s'assit en face de moi. J'enfonçai ma main dans ma poche et saisis la cordelette nouée ; je fermai les yeux, vidai mon esprit de toute pensée et me détendis. En abandonnant, du moins momentanément, ma conception d'un univers sensé, j'étais déterminé à donner à celui de M^{me} Mandilip toutes ses chances d'agir.

Vaguement, j'entendis une horloge sonner une heure. Je m'endormis.

Quelque part un vent immense rugissait. Il tourna et s'abattit sur moi. Il m'emporta. Je sentis que je n'avais plus de corps, en fait, je n'avais plus de forme. Pourtant *j'étais...* une conscience élémentaire, sans forme, tournoyant dans ce vent immense. Il m'emporta dans l'infini lointain. Désincarné, intangible comme je savais l'être, circulait pourtant en moi une vitalité surnaturelle. Je rugissais avec le vent dans une exultation inhumaine. Le vent immense tourna et me ramena, impétueux, de l'espace incommensurable...

Il me sembla m'éveiller, cette étrange exultation bouillonnant toujours en moi... Ah ! C'était cela que je devais détruire... là sur le lit... que je devais tuer afin que le vent immense m'emporte à nouveau, loin, très loin et me nourrisse de sa force vitale... mais attention... attention... là... là, dans la gorge, juste au-dessous de l'oreille... c'était là que je devais le plonger... là, où bat le pouls... et je partirai avec le vent... *mais qu'est-ce qui me retient ?...* prudence... prudence... *Je vais prendre sa température...* C'est ça, attention, *je vais prendre sa température...* maintenant... un geste rapide et je l'enfonce dans sa gorge, là où bat le pouls... « Non, pas avec ça !... » Qui a dit cela ?... Qui me retient ainsi ?... Rage dévorante et

implacable... ténèbres, et le rugissement d'un vent immense qui s'éloigne... s'éloigne...

J'entendis une voix ; « Gifle-le encore, Bill, mais pas si fort. Il revient à lui. » Je sentis un coup cinglant sur mon visage. Le brouillard dansant s'éclaircit devant mes yeux. J'étais debout à mi-chemin entre la table de l'infirmière et le lit de Ricori. Jack me maintenait les bras serrés contre le corps. La main de Bill était encore levée. Je tenais quelque chose dans ma propre main crispée. Je regardai. C'était un solide scalpel, tranchant comme un rasoir !

Je lâchai le scalpel. « Tout va bien, maintenant, dis-je doucement. Vous pouvez me laisser. »

Le garde Bill ne dit rien. Son camarade ne desserra pas son étreinte. Je me tordis le cou et je vis que leurs deux visages étaient d'une pâleur terreuse.

« C'était à cela que je m'attendais, dis-je. C'était pourquoi je vous avais donné mes ordres. C'est fini. Vous pouvez garder vos revolvers braqués sur moi, si vous voulez. »

Le garde qui me tenait lâcha mes bras. Je me touchai la joue avec précaution.

« Vous devez m'avoir frappé plutôt fort, Bill.

— Si vous aviez vu votre figure, Doc, vous vous demanderiez pourquoi je ne l'ai pas démolie. »

Je hochai la tête, nettement conscient maintenant de l'aspect démoniaque de cette rage.

« Dites-moi ce que j'ai fait ?

— Vous vous êtes éveillé, dit le garde Bill, et vous êtes resté là une minute à regarder fixement le patron. Puis vous avez pris quelque chose dans ce tiroir et vous vous êtes levé, en disant que vous alliez prendre sa température. Vous étiez à mi-chemin de son lit avant que nous ayons vu ce que vous aviez à la main. J'ai crié « Non, pas avec ça ! »

Jack vous a empoigné. Alors vous êtes devenu... fou. Et il a fallu que je vous gifle. C'est tout. »

Je hochai de nouveau la tête. Je sortis de ma poche la cordelette nouée, faite de cheveux pâles de femme, je la tins au-dessus d'une cuvette et j'en approchai une allumette. Elle se mit à brûler en se tortillant comme un petit serpent, les nœuds compliqués se défaisaient quand la flamme les touchait. J'en laissai tomber le dernier bout dans la cuvette et le regardai se réduire en cendres.

« Je pense que nous n'aurons plus d'autre ennui cette nuit, dis-je. Mais reprenez votre surveillance exactement comme auparavant. »

Je me laissai retomber dans le fauteuil et je fermai les yeux...

Eh bien, Braile ne m'avait pas montré une âme, mais... je croyais en M^{me} Mandilip.

11

La poupée qui tue

Le reste de la nuit, je dormis profondément et sans rêve aucun. Je m'éveillai à l'heure habituelle, à sept heures. Les gardes étaient vigilants. Je demandai si l'on avait eu des nouvelles de McCann et ils me dirent que non, mais ils ne paraissaient pas penser que ce fût extraordinaire. Leurs remplaçants allaient bientôt arriver et je les prévins de ne parler à personne, sauf à McCann, des événements de la nuit, leur rappelant qu'il était peu probable que quiconque les croie s'ils le faisaient. Ils m'assurèrent, avec empressement, qu'ils se tairaient. Je leur dis que je voulais que dorénavant les gardes restent à l'intérieur de la chambre aussi longtemps que ce serait nécessaire.

En examinant Ricori, je constatai qu'il dormait d'un sommeil profond et naturel. À tous points de vue, son état était très satisfaisant. J'en conclus que le second choc, comme il arrive parfois, avait réagi contre les effets qui subsistaient encore du choc initial. Lorsqu'il s'éveillerait, il pourrait parler et bouger. Je donnai ces nouvelles rassurantes aux gardes. Je pus voir qu'ils mouraient d'envie de poser des questions, mais je ne les incitai pas du tout à le faire.

À huit heures, l'infirmière de jour vint prendre son service auprès de Ricori, visiblement très surprise d'avoir trouvé Butler en train de dormir et de me voir à sa place. Sans lui donner d'explication, je lui dis simplement que les gardes seraient maintenant postés à l'intérieur de la chambre et non au-dehors.

À huit heures et demie, Braille arriva chez moi pour prendre le petit déjeuner et me faire son rapport. Je le laissai terminer avant de l'informer de ce qui s'était passé. Je ne dis, cependant, rien de la petite coiffe d'infirmière ni de ma propre expérience.

Je me résolus à cette réticence pour des raisons bien réfléchies. *Primo*, Braille accepterait dans toutes ses implications l'épouvantable déduction que suscitait la présence de la coiffe d'infirmière. Je soupçonnais fortement qu'il avait été amoureux de Walters et que je ne pourrais pas le retenir d'aller chez la faiseuse de poupées. Aussi positif qu'il fût habituellement, il était beaucoup trop influençable par la suggestion dans ce cas. Ce serait dangereux pour lui et ses observations seraient sans valeur pour moi. *Secundo*, s'il avait connaissance de ma propre expérience, il refuserait sans aucun doute de me quitter d'une semelle. *Tertio*, l'une ou l'autre de ces éventualités ruinerait mon propre dessein qui était d'avoir une entrevue seul à seul avec M^{me} Mandilip – sauf que McCann resterait en observation devant la boutique.

Je ne pouvais prédire ce qui sortirait de cette rencontre, mais c'était, manifestement, le seul moyen de conserver le respect de moi-même. Admettre que ce qui était arrivé était de la magie, de la sorcellerie, du surnaturel était s'abandonner à la superstition. Rien ne peut être surnaturel. Si une chose existe, il faut qu'elle existe en obéissant à des lois naturelles. Les corps physiques *doivent* obéir à des lois physiques. Nous pouvons ne pas connaître ces lois... mais elles n'en existent pas moins. Si M^{me} Mandilip possédait une science inconnue, il m'incombait, en tant que représentant de la science connue, de découvrir tout ce que je pouvais sur cette autre science. Spécialement puisque j'y avais récemment réagi si complètement. Que j'eusse été capable de deviner d'avance sa technique – s'il s'agissait d'une technique et non d'une

illusion que je m'étais créée - me donnait un agréable sentiment de confiance. En tout cas, il fallait que je la rencontre.

Comme c'était précisément un de mes jours de consultation, je ne pouvais pas m'en aller avant deux heures.

Je demandai à Braile de me remplacer, après cela, pendant quelques heures.

Vers dix heures, l'infirmière téléphona que Ricori était éveillé, qu'il pouvait parler et qu'il m'avait réclamé.

Il me sourit quand j'entrai dans la chambre. Lorsque je me penchai sur lui et que je pris son poignet, il me dit : « Je crois que vous m'avez sauvé plus que la vie, docteur Lowell ! Ricori vous en remercie. Il ne l'oubliera jamais ! »

Un peu grandiloquent, mais c'était tout à fait dans la note du personnage et prouvait que son esprit fonctionnait normalement. Je fus soulagé.

« Nous allons vous remettre d'aplomb en cinq sec », dis-je en lui tapotant la main.

« Y a-t-il eu d'autres... morts ? », chuchota-t-il.

Je m'étais demandé s'il avait conservé quelque souvenir de l'affaire de la nuit.

« Non, répondis-je. Mais vous avez perdu beaucoup de forces depuis que McCann vous a amené ici. Je ne veux pas que vous parliez beaucoup aujourd'hui. » Et j'ajoutai comme en passant : « Non, il n'est rien arrivé. Ah si... vous êtes tombé du lit ce matin. Vous vous en souvenez ? »

Il jeta un regard vers les gardes puis revint à moi.

« Je me sens faible, dit-il. Très faible. Il faut que vous me rendiez mes forces très vite.

— Vous pourrez vous asseoir d'ici deux jours, Ricori.

— D'ici moins de deux jours, il faut que je sois debout et dehors. Il y a une chose que je dois faire. Elle ne peut pas attendre. »

Je ne voulais pas qu'il s'excite. J'abandonnai mon intention de lui demander ce qui était arrivé dans la voiture.

« Cela dépendra entièrement de vous, dis-je vivement. Il ne faut pas que vous vous excitiez. Il faut que vous fassiez ce que je vous dis. Je m'en vais vous laisser maintenant afin de donner des ordres pour votre alimentation.

Je veux aussi que vos gardes restent dans cette chambre.

— Et vous me dites encore... qu'il n'est rien arrivé.

— Je n'ai pas l'intention qu'il arrive quoi que ce soit. » Je me penchai sur lui et murmurai :

« McCann a mis des gardes tout autour de chez la Mandilip. Elle ne peut pas s'enfuir.

— Mais ses serviteurs sont plus efficaces que les miens, docteur Lowell ! », Répliqua-t-il.

Je lui lançai un regard aigu. Ses yeux étaient inscrutables. Je retournai dans mon bureau, plongé dans mes pensées. Que savait Ricori ?

À onze heures, McCann m'appela au téléphone. J'étais si content de l'entendre que je m'en irritai.

« Où diable étiez-vous passé ?... commençai-je.

— Écoutez, Doc. Je suis chez Mollie... la sœur de Peters, m'interrompit-il. Venez vite. »

Cette demande péremptoire ajouta à mon irritation. « Pas maintenant, répondis-je. C'est l'heure des consultations. Je ne serai pas libre avant deux heures.

— Ne pouvez-vous pas vous libérer ? Quelque chose est arrivé. Je ne sais pas quoi faire. » Sa voix semblait désespérée.

« *Qu'est-il* arrivé ? Demandai-je.

— Je ne peux pas vous le dire au... » Sa voix se raffermi, se fit douce. Je l'entendis dire : « *Calmez-vous, Mollie. Cela ne peut rien faire de bon !* » Puis à moi... « Bien, venez aussitôt que vous le pourrez, Doc. J'attendrai. Prenez

l'adresse. » Lorsqu'il me l'eut donnée, je l'entendis encore :
« *Du calme, Mollie ! Je n'ai pas l'intention de vous laisser !* »

Il raccrocha brusquement. Je retournai à mon fauteuil, troublé. Il ne m'avait pas posé de questions au sujet de Ricori. Cela en soi était inquiétant. Mollie ? La sœur de Peters, bien entendu. Avait-elle appris la mort de son frère et s'était-elle effondrée ? Je me souvins que Ricori avait dit qu'elle devait bientôt accoucher. Non, je sentais que la panique de McCann était attribuable à quelque chose d'autre. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Je jetai un coup d'œil sur mes rendez-vous. Il n'y en avait pas d'importants. Prenant une décision soudaine, je dis à ma secrétaire de téléphoner pour les remettre à plus tard. Je demandai ma voiture et partis pour l'adresse indiquée par McCann.

Il vint m'ouvrir la porte le visage décomposé, les yeux égarés ; il me fit entrer sans un mot et me précéda dans le couloir. Je passai devant une porte ouverte et aperçus une femme avec un enfant qui sanglotait dans ses bras. Il me conduisit dans une chambre et me désigna le lit.

Un homme y était couché, les couvertures remontées jusqu'au menton. Je m'en approchai, le regardai, le touchai. L'homme était mort. Il était mort depuis des heures.

« Le mari de Mollie, dit McCann. Examinez-le comme vous avez fait pour le patron. »

J'avais la sensation désagréable d'être entraîné sur un manège par une main inexorable... de Peters à Walters, à Ricori, au corps qui était devant moi... le manège s'arrêterait-il là ?

Je déshabillai le mort. Je pris une loupe et des sondes dans ma sacoche. J'examinai le corps centimètre par centimètre en commençant par la région du cœur. Rien là... rien nulle part. Je retournai le corps...

Immédiatement, à la base du crâne, je vis une minuscule piqûre.

Je pris une sonde fine et l'introduisis. La sonde – et de nouveau j'eus cette impression de répétition – glissa dans la piqûre. Je la manipulai doucement.

Quelque chose comme une longue aiguille mince avait été enfoncé à cet endroit vital où la moelle épinière rejoint le cerveau. Par accident ou peut-être parce que l'aiguille avait été sauvagement tordue pour déchirer les fibres nerveuses, cela avait provoqué la paralysie respiratoire et une mort presque instantanée.

Je retirai la sonde et me tournai vers McCann.

« Cet homme a été assassiné, dis-je. Tué par le même genre d'arme que celle avec laquelle Ricori a été attaqué. Mais celui qui l'a fait a mieux réussi son travail. Lui ne reviendra jamais à la vie...

— Ouais, fit McCann calmement. Et moi et Paul étions seuls avec Ricori quand cela est arrivé. Et ici, les seuls qui étaient avec cet homme étaient sa femme et son bébé ! Alors, Doc, qu'allez-vous dire de cela ? Que ce sont ces deux-là qui l'ont tué... comme vous pensiez que nous l'avions fait pour le patron ?

— Que savez-vous sur cette affaire, McCann ? Et comment se fait-il que vous vous trouviez là si... opportunément ?

— Je n'étais pas là, dit-il avec patience, quand il a été tué – si c'est ce que vous voulez insinuer. Si vous voulez savoir à quelle heure cela s'est passé, c'était à deux heures, cette nuit. Mollie m'a appelé au téléphone voilà environ une heure et je suis venu tout droit.

— Elle a eu plus de chance que moi, dis-je sèchement. Les hommes de Ricori ont essayé de vous atteindre depuis une heure de la nuit.

— Je sais. Mais je l'ai su juste avant que Mollie me téléphone. J'étais en route pour aller vous voir. Et si vous

voulez savoir ce que j'ai fait toute la nuit, je vais vous le dire : je m'occupais des affaires du patron et des vôtres. Et d'abord, pour essayer de trouver où cette diabolique nièce gare son coupé. Je l'ai trouvé... trop tard.

— Mais les hommes qui étaient supposés veiller...

— Écoutez, Doc, ne voudriez-vous pas parler à Mollie maintenant ? m'interrompit-il. J'ai peur pour elle. Ce n'est qu'à cause de ce que je lui ai dit de vous et parce que vous veniez qu'elle a tenu jusqu'à présent.

— Allons-y », dis-je brusquement.

Nous allâmes dans la chambre où j'avais vu la femme et l'enfant qui pleurait. La femme n'avait pas plus de vingt-sept ou vingt-huit ans, estimai-je, et, en d'autres circonstances, elle aurait été exceptionnellement séduisante. Maintenant, son visage était hagard, exsangue, ses yeux emplis d'horreur et d'une terreur à l'extrême limite de la folie. Elle me regardait sans voir ; elle ne cessait de se frotter les lèvres du bout de ses doigts en me fixant avec ces yeux derrière lesquels on sentait un esprit vidé de tout, sauf d'épouvante et de douleur. L'enfant, une fillette de quatre ans, n'arrêtait pas de pleurer. McCann secoua la jeune femme par l'épaule.

« Allons, ressaisissez-vous, Mollie, dit-il avec rudesse mais aussi avec compassion. Le docteur est là. »

Elle prit conscience de moi, brusquement. Elle me considéra un long moment puis demanda, moins comme quelqu'un qui questionne que comme quelqu'un qui abandonne un dernier fragile espoir.

« Il est mort ? »

Elle lut la réponse sur mon visage.

« Oh, Johnnie... s'écria-t-elle. Mon Johnnie ! Mort ! »

Elle prit l'enfant dans ses bras et lui dit presque tranquillement. « Papa Johnnie est parti, chérie. Papa a dû partir. Ne pleure pas, chérie, nous le verrons bientôt ! »

J'aurais préféré qu'elle éclate en sanglots, qu'elle pleure ; mais la profonde terreur qui ne quittait pas ses yeux était trop forte, elle bloquait toutes les issues normales de la douleur. Je me rendis compte que son esprit ne pourrait pas supporter beaucoup plus longtemps cette tension.

« McCann, chuchotai-je, dites quelque chose, faites quelque chose qui la secoue fortement. Qui la mette violemment en colère ou qui la fasse pleurer. Ça m'est égal que ce soit l'un ou l'autre. »

Il inclina la tête. Il lui arracha l'enfant des bras et le fit passer derrière lui. Il se pencha, son visage près de celui de la jeune femme.

« Avouez Mollie ! Pourquoi avez-vous tué John ? »

Un instant, elle resta coite, sans comprendre. Puis un frémissement l'agita. La peur s'évanouit dans ses yeux, remplacée par la fureur. Elle se jeta sur McCann, lui martelant le visage de ses poings. Il la saisit par le bras. L'enfant hurla.

Le corps de la jeune femme se détendit, ses bras retombèrent. Elle s'écroula sur le plancher, la tête courbée sur les genoux. Et les larmes vinrent. McCann aurait voulu la relever, la consoler. Je l'arrêtai.

« Laissez-la pleurer. C'est la meilleure chose pour elle. »

Et, au bout d'un petit moment, elle leva les yeux vers McCann.

« Vous ne croyez pas cela, Dan ? »

— Non, je sais bien que vous n'avez rien fait, Mollie. Mais maintenant il faut que vous parliez au docteur. Il y a un tas de choses à faire.

— Voulez-vous me questionner, docteur ? demanda-t-elle d'un ton à présent presque normal. Ou dois-je simplement vous dire ce qui est arrivé ?

— Dites-lui comme vous me l'avez raconté, intervint McCann. Commencez par la poupée.

— C'est ça, lui dis-je. Dites-moi ce qui s'est passé. Si j'ai des questions à vous poser, je le ferai quand vous aurez terminé.

— Hier après-midi, commença-t-elle, Dan est venu et m'a emmenée faire une promenade en voiture. Généralement, John n'arrive pas... n'arrivait pas... à la maison avant à peu près six heures. Mais hier il se faisait du souci pour moi et il est rentré de bonne heure, vers trois heures. Il aime... il aimait... bien Dan et m'a poussée à sortir avec lui. Il était un peu plus de six heures quand nous sommes revenus.

» — Un cadeau est arrivé pour la petite pendant que tu étais sortie, Mollie, dit-il. C'est une autre poupée. Je parie que c'est Tom qui l'a envoyée. Tom, c'est mon frère. Il y avait une grosse boîte sur la table, j'ai soulevé le couvercle. Dedans, il y avait une poupée qui avait l'air le plus vivant qu'on puisse imaginer. Une perfection. Une petite fille-poupée. Pas un bébé-poupée, mais une poupée qui ressemblait à une fillette de dix ou douze ans. Habillée comme une écolière, avec ses livres de classe serrés dans une courroie passée par-dessus son épaule... elle n'avait qu'une trentaine de centimètres de haut, mais elle était parfaite. Et elle avait un joli visage... le visage d'un petit ange !

» — Le paquet était à ton nom, Mollie, mais j'ai pensé que c'étaient des fleurs et je l'ai ouvert. On dirait qu'elle va parler, n'est-ce pas ? Je parierais que c'est ce qu'on appelle une poupée-figurine. Le portrait d'une petite fille qui a posé pour cela, c'est sûr.

» Là-dessus, je fus certaine que c'était Tom qui l'avait envoyée parce qu'il avait déjà donné une poupée à ma petite Mollie et qu'une amie à moi qui est... qui est morte lui en avait donné une qui venait du même endroit, et elle avait dit que la femme qui les faisait l'avait fait poser pour

une poupée. En additionnant tout cela, je compris que Tom était allé dans le magasin et en avait acheté une autre pour Mollie. Cependant, je demandai à John : « N'y avait-il pas un mot, ou une carte, ou autre chose dans le paquet ? » « Non... répondit-il... ah ! si, il y avait une drôle de chose. Où est-elle ? Je dois l'avoir fourrée dans ma poche. »

» Il fouilla dans ses poches et en sortit une cordelette. Elle avait des nœuds et semblait faite de cheveux. « Je me demande quelle idée Tom a eue avec ça ? » dis-je. John la remit dans sa poche et je n'y pensai plus.

» Mollie dormait. Nous avons mis la poupée à côté d'elle pour qu'elle la voie en se réveillant. Et, quand elle s'est réveillée, elle a été transportée de joie. Nous avons dîné et Mollie a joué avec la poupée. Quand nous l'avons mise dans son lit, j'ai voulu la lui enlever, mais elle a tellement pleuré que nous l'avons laissée s'endormir avec elle. Nous avons joué aux cartes jusqu'à onze heures, et puis, nous sommes allés nous coucher.

» Mollie a tendance à s'agiter, et elle dort encore dans un petit lit d'enfant... de façon qu'elle ne puisse pas en tomber. Ce petit lit est dans notre chambre, dans le coin près d'une des deux fenêtres. Entre les fenêtres se trouve ma coiffeuse, et notre lit est disposé la tête contre le mur opposé. Nous nous sommes arrêtés pour regarder Mollie comme nous le faisons toujours... Elle était profondément endormie, la poupée serrée dans un bras, la tête sur son épaule.

» « Mon Dieu, dit John. Regarde, Mollie... cette poupée a l'air aussi vivante que la petite ! On ne serait pas surpris de la voir se lever et marcher. La fillette qui a posé pour elle devait être drôlement mignonne ! »

» C'était bien vrai. Elle avait le plus joli, le plus mignon petit visage et... oh ! Docteur Lowell... C'est ce qui rend cela si affreux... si terriblement affreux... »

Je vis la peur commencer à revenir dans ses yeux.

« Courage, Mollie ! dit McCann.

— J'ai voulu prendre la poupée. Elle était si belle que je craignais que la petite ne roule sur elle et l'abîme plus ou moins, reprit-elle, de nouveau calme, mais elle la serrait très fort et je ne voulais pas la réveiller. Je l'ai donc laissée là. En se déshabillant, John sortit la cordelette de sa poche. « Drôle de paquet de nœuds, fit-il, quand tu verras Tom, demande-lui à quoi ça peut bien servir. » Il jeta la cordelette sur la table de chevet de son côté du lit. Il ne fallut pas longtemps pour qu'il fût endormi. Et je m'endormis aussi...

» Puis je me réveillai, ou je crus le faire... car je ne sais pas si j'étais éveillée ou si je rêvais. Ça doit avoir été un rêve, et pourtant... oh ! Mon Dieu ! John est mort ! Je l'ai entendu mourir ! »

De nouveau, pendant un instant, les larmes jaillirent.

« Si j'étais réveillée, j'ai dû l'être par le silence. Et pourtant... c'est ce qui me fait croire que j'ai dû rêver. Il ne peut pas exister un silence pareil, sauf dans un rêve. Nous sommes au premier étage, il y a toujours un peu de bruit qui vient de la rue. Mais il n'y avait plus le moindre son à ce moment... comme si le monde entier était soudain devenu muet. Je crus m'asseoir et écouter... tenter de saisir le plus infime bruit. Je ne pouvais même pas entendre John respirer. J'étais effrayée, car il y avait quelque chose d'épouvantable dans ce silence. Quelque chose de... vivant, quelque chose de... mauvais ! J'essayai de me pencher sur John, de le toucher, de le réveiller.

» Je ne pouvais pas bouger ! Pas remuer un doigt ! J'essayai de parler, de crier. Je ne pouvais pas !

» Les rideaux de la fenêtre étaient un peu relevés. Une faible lumière venait de la rue par-dessous et tout autour. Soudain, elle s'effaça et la chambre redevint obscure... totalement obscure.

» Puis vint la lueur verte.

» Au début, ce ne fut qu'une lueur très indistincte. Elle ne venait pas du dehors. Elle était dans la chambre même. Elle apparaissait, s'éteignait, apparaissait, s'éteignait. Mais, à chaque fois, elle devenait plus brillante. Elle était verte... comme la petite lumière d'un ver luisant. Ou comme si l'on regardait le clair de lune à travers une eau transparente mais verte. Finalement, la lueur verte se stabilisa. C'était comme une lumière, mais en même temps ce n'était pas une lumière. Elle ne brillait pas. Elle luisait simplement. Et elle était partout... sous la coiffeuse, sous les sièges... je veux dire qu'elle ne laissait pas d'ombres. Je pouvais tout voir dans la chambre. La petite endormie dans son lit, la tête de la poupée sur son épaule...

» *La poupée bougea !*

» Elle tourna la tête, sembla écouter la respiration de la petite. Elle posa ses mains sur les bras de la petite. Le bras se détacha d'elle.

» *La poupée s'assit !*

» Maintenant j'étais certaine que je devais rêver : l'étrange silence... l'étrange lueur verte, et cela...

» La poupée passa par-dessus le côté du petit lit et se laissa tomber sur le plancher. Elle se dirigea en sautillant vers notre lit, comme un enfant, balançant ses livres de classe au bout de leur courroie. Elle tournait la tête à droite et à gauche en venant, regardant autour de la chambre comme une fillette curieuse. Elle vit la coiffeuse, s'arrêta, les yeux levés vers le miroir. Elle grimpa sur la chaise placée devant la coiffeuse, sauta de la chaise sur la tablette, posa ses livres et se mit à s'admirer dans la glace.

« Elle faisait des grâces. Elle se tournait, se regardait d'abord par-dessus une épaule puis par-dessus l'autre. Je me dis : « Quel drôle de rêve fantastique ! » Elle approcha son visage du miroir, remit de l'ordre dans sa coiffure, la tapota. « Quelle vaniteuse, cette petite poupée ! », pensai-je. Puis je réfléchis : « Mais je ne peux pas rêver cela ou je

ne serais pas en train de me demander pourquoi je rêve ! »
Et tout cela me sembla si absurde que j'en ris.

Je sus que je n'avais émis aucun son. Je savais que je ne le pouvais pas... que ce rire était à l'intérieur de moi-même. Mais ce fut comme si la poupée m'avait entendue. Elle se tourna et me regarda tout droit...

» Mon cœur sembla s'arrêter en moi. J'ai eu des cauchemars, docteur Lowell... mais jamais, dans le pire d'entre eux, je n'ai ressenti ce que j'ai ressenti quand les yeux de la poupée rencontrèrent les miens...

» C'étaient les yeux d'un démon !

» Ils brillaient rouges. Je veux dire qu'ils étaient... lumineux... comme ceux d'un chat dans le noir. Mais c'était leur aspect diabolique qui m'étreignit le cœur ! Ces yeux d'enfer dans le visage d'un ange du bon Dieu...

» Je ne sais pas combien de temps elle resta là à me regarder. Mais finalement elle se baissa et s'assit au bord de la coiffeuse, balançant ses jambes comme un enfant, et toujours ses yeux fixés sur les miens. Puis, lentement, délibérément, elle leva son petit bras et allongea la main derrière son cou. Tout aussi lentement, elle ramena son bras. Elle tenait dans sa main une longue aiguille... comme un poignard...

» Elle se laissa tomber de la coiffeuse sur le plancher. Elle vint vers moi en sautillant et se trouva cachée par le pied du lit. Un instant passa... et elle eut grimpé sur le lit et fut debout, me regardant toujours de ces yeux rouges, aux pieds de John.

» J'essayai de crier, de bouger, d'éveiller John : « *Oh ! Mon Dieu, faites qu'il se réveille !* », Implorai-je.

» J'entendis un atroce gémissement comme un sanglot. Je sentis John frémir puis se raidir et se tordre... Je l'entendis pousser un soupir...

» ... Profond... très profond... Je sentis que John mourait... et je ne pouvais rien faire... dans ce silence...

cette lueur verte !

» J'entendis comme une note de flûte qui venait de la rue, au-delà des fenêtres, puis des petits pas précipités. Je vis la poupée courir en sautillant sur le plancher et sauter sur le rebord de la fenêtre. Elle s'agenouilla un instant là, regardant dans la rue. Elle tenait quelque chose dans sa main. Et je vis alors que c'était la cordelette nouée que John avait lancée sur sa table de chevet.

» J'entendis encore la note de flûte. La poupée se laissa glisser à l'extérieur de la fenêtre. J'entrevis ses yeux rouges. Je vis ses petites mains accrochées au rebord de la fenêtre... et elle disparut.

» La lueur verte... clignota et... s'éteignit. La lumière de la rue revint à travers les rideaux. Le silence sembla... sembla... être *aspiré dans le vide*.

» Et une sorte de vague de ténèbres déferla sur moi, m'engouffra, mais, avant qu'elle m'emportât, j'entendis la pendule sonner deux heures.

» Quand je m'éveillai de nouveau, ou sortis de mon évanouissement... ou, si ce n'avait été qu'un rêve, quand je me réveillai, je me tournai vers John. Il était étendu là... tellement immobile ! Je le touchai : il était froid... si froid !

» Je compris qu'il était mort !

» Docteur Lowell... dites-moi... ce qui était rêve et ce qui était réalité. Je sais bien qu'une poupée n'aurait pas pu tuer John !

» A-t-il tenté de communiquer avec moi en mourant et mon rêve est-il venu de cela ? Ou, en rêvant, l'ai-je... tué ? »

La technique de M^{me} Mandilip

L'angoisse, dans ses yeux, était telle qu'il n'était pas possible de lui dire la vérité : je lui mentis donc. « Il y a au moins un point sur lequel je peux vous rassurer, c'est que votre mari est mort de causes entièrement naturelles... une embolie cérébrale. L'examen que j'ai pratiqué l'a prouvé sans le moindre doute possible. Quant à la poupée... vous avez fait un mauvais rêve exceptionnellement impressionnant, c'est tout. »

Elle me regarda comme quelqu'un qui aurait donné son âme pour croire à mon histoire.

« Mais je l'ai entendu mourir !

— C'est très possible... » Je me plongeai dans une explication relativement technique à laquelle je savais qu'elle ne comprendrait pas grand-chose, mais qui n'en serait peut-être pas convaincante pour autant : « Vous pouvez avoir été à demi éveillée... ce que nous appelons au seuil du conscient. Selon toute probabilité, votre rêve a été entièrement suggéré par ce vous entendiez. Votre subconscient a essayé d'expliquer les bruits et littéralement fabriqué tout le drame fantastique que vous m'avez relaté. Ce qui vous a semblé, dans votre rêve, durer de longues minutes s'est, en fait, passé dans votre esprit en une fraction de seconde... Le subconscient fixe sa propre notion de la durée. C'est un fait connu. Une porte claque, ou bien il se produit un autre bruit soudain et violent, qui réveille le dormeur. Lorsqu'il est entièrement éveillé, il a le souvenir d'un rêve terriblement impressionnant et qui se

terminait par un bruit brutal. En réalité, son rêve a débuté avec le bruit, et il peut très bien imaginer que son rêve a duré des heures. En réalité, il a été presque instantané et s'est déroulé en un instant bref, entre le bruit et l'éveil. »

Elle respira profondément ; son regard était un peu moins angoissé. Je profitai de mon avantage.

« En plus, il y a une chose que vous ne devez pas oublier : votre état. Il rend beaucoup de femmes particulièrement sujettes à des rêves d'un surprenant réalisme, généralement pénibles. Parfois même à des... hallucinations.

— C'est vrai, murmura-t-elle. Quand j'attendais Mollie, j'ai fait les rêves les plus épouvantables... »

Elle hésita ; je vis de nouveau le doute troubler son visage.

« Mais la poupée... la poupée est partie ! dit-elle.

Je me maudis en entendant cela, pris au dépourvu, sans réponse adéquate. Mais McCann en avait une.

« Bien sûr qu'elle est partie, Mollie, dit-il tranquillement, je l'ai jetée dans le vide-ordures. Après ce que vous aviez dit, j'ai pensé qu'il valait mieux que vous ne la revoyiez pas.

— Où l'avez-vous trouvée ? demanda-t-elle vivement. Je l'ai cherchée partout.

— Je pense que vous n'étiez pas tout à fait en état de chercher quelque chose répondit-il. Je l'ai trouvée au pied du lit de la petite, tout emmêlée dans les couvertures, elle était cassée, comme si la petite l'avait piétinée dans son sommeil.

— Elle a pu glisser, dit-elle, hésitante. Je ne crois pas avoir regardé là...

— Vous n'auriez pas dû faire cela, McCann », dis-je, sévère, pour l'empêcher d'imaginer une connivence quelconque entre lui et moi. « Si vous aviez montré la poupée à M^{me} Gilmore, elle aurait compris tout de suite

qu'elle avait rêvé et cela lui aurait évité beaucoup de tourment.

— Ma foi, je ne suis pas médecin, moi, dit-il d'une voix renfrognée. J'ai fait ce qui m'a paru le plus approprié.

— Descendez et essayez de la retrouver », lui ordonnai-je, acerbe. Il me lança un regard aigu. J'inclinai la tête... en espérant qu'il avait compris. Quelques minutes plus tard, il revint.

« On a enlevé les ordures il y a à peine un quart d'heure, annonça-t-il, lugubre. Et forcément la poupée avec. J'ai cependant trouvé ça. »

Il montra une petite courroie au bout de laquelle pendaient une demi-douzaine de livres minuscules.

« Était-ce ça que vous avez rêvé que la poupée avait laissé tomber sur la coiffeuse, Mollie ? »

Elle ouvrit de grands yeux et eut un mouvement de recul.

« Oui, murmura-t-elle. Enlevez cela de devant moi, Dan. Je ne veux pas le voir. »

Il me regarda triomphant.

« Je pense que j'avais sans doute raison quand j'ai jeté la poupée, docteur.

— En tout cas, maintenant que M^{me} Gilmore est bien convaincue que tout ça n'était qu'un rêve, il n'y a plus de problème.

« D'ailleurs, dis-je en prenant les mains glacées de la jeune femme dans les miennes, je vais vous donner une ordonnance. Je ne veux pas que vous restiez ici un instant de plus, vous allez mettre dans une valise tout ce dont vous et la petite Mollie pouvez avoir besoin pour une semaine ou à peu près, et vous allez partir immédiatement. Je pense à votre état... et au bébé que vous attendez. Je m'occuperai de toutes les formalités nécessaires. Vous pouvez donner vos instructions à McCann pour tous les autres détails. Mais je veux que vous partiez. C'est entendu ? »

À mon grand soulagement, elle accepta sans difficulté. Il y eut un moment très pénible quand elle et l'enfant firent leurs adieux au mort. Mais, quelques minutes plus tard, elle partit avec McCann chez des parents. La petite voulait emporter ses poupées, « le garçon et la fille ».

Je l'en empêchai prenant le risque d'éveiller de nouveau les soupçons de la mère. Je ne voulais pas qu'elles emportent la moindre chose qui vînt de chez M^{me} Mandilip. McCann me soutint, et finalement elles laissèrent les poupées.

Après avoir appelé un entrepreneur des pompes funèbres que je connaissais, je procédai à un dernier examen du corps. La minuscule piqûre ne serait pas remarquée, j'en étais sûr. Il n'y avait donc aucun risque d'autopsie puisque mon certificat de décès ne serait pas mis en doute. Lorsque l'homme des pompes funèbres arriva, je lui expliquai l'absence de l'épouse – maternité imminente et départ sur mon ordre. J'indiquai comme cause de la mort une thrombose – avec quelque amertume – en me souvenant du diagnostic analogue du médecin du banquier et de ce que j'en avais pensé.

Après que le corps eut été enlevé, et en attendant le retour de McCann, j'essayai de m'orienter dans cette fantasmagorie à travers laquelle il me semblait me débattre depuis une éternité. Je m'efforçai de débarrasser mon esprit de tout préjugé, de toute idée préconçue, de ce qui pouvait ou ne pouvait pas être. Je commençai par convenir que cette M^{me} Mandilip pouvait posséder un savoir qui échappait à la science moderne. Je refusai d'appeler cela magie ou sorcellerie, car ce sont des mots qui ne signifient rien, puisqu'ils ont été appliqués à travers les âges à des phénomènes entièrement naturels dont les causes étaient incomprises des profanes. Il n'y a pas si longtemps, enflammer une allumette passait encore pour de la « sorcellerie » pour beaucoup de tribus sauvages.

Non, M^{me} Mandilip n'était pas une « sorcière » comme le pensait Ricori. Elle possédait seulement une science inconnue, c'était tout.

Et, en tant que science, celle-ci devait être régie par des lois définies... que je ne connaissais évidemment pas. Si les activités de la faiseuse de poupées déflaient les relations de cause à effet, telles que je les concevais, il fallait cependant qu'elles obéissent à des lois de causalité qui leur fussent propres. Elles n'avaient rien de surnaturel en elles-mêmes, c'était simplement que, comme les sauvages, je ne savais pas ce qui faisait brûler l'allumette. Il me semblait pourtant qu'une partie de ces lois, une partie de la technique de M^{me} Mandilip (ce mot étant employé pour signifier les détails, considérés collectivement de la pratique mécanique d'un art quelconque) entraient autour de la cordelette nouée, l'« échelle de sorcière », qui constituait apparemment un rouage essentiel dans l'animation des poupées. Il en avait été glissé une dans la poche de Ricori avant la première attaque contre lui. J'en avais trouvé une autre auprès de son lit après les événements troublants de la nuit. Je m'étais endormi en tenant l'une de ces cordelettes... et j'avais tenté d'assassiner mon patient ! Une troisième cordelette accompagnait la poupée qui avait tué John Gilmore.

Il semblait donc évident que la cordelette faisait partie du mode opératoire du système de commande des poupées.

À cela s'opposait le fait qu'on ne voyait pas comment le promeneur pris de boisson pouvait avoir porté sur lui l'une de ces « échelles de sorcière » lorsqu'il avait été attaqué par la poupée Peters.

Peut-être la cordelette ne jouait-elle un rôle que dans l'activité initiale des marionnettes, mais une fois mises en action, leur activité pût-elle se poursuivre durant une période indéterminée ?

Selon toute probabilité, il paraissait y avoir le signe d'une formule fixe pour la fabrication des poupées. *Primo*, il fallait obtenir le libre consentement de la victime éventuelle à servir de modèle ; *secundo*, il fallait une blessure qui donne l'occasion d'appliquer l'onguent qui transmettrait un mal inconnu ; *tertio*, la poupée devait être une image fidèle de la victime. Que l'agent de la mort fût le même dans chaque cas semblait prouvé par l'analogie des symptômes.

Mais ces morts avaient-elle réellement quelque chose à faire avec la mobilité des poupées ? Celles-ci constituaient-elles réellement un élément nécessaire de l'opération ? La faiseuse de poupées pouvait le croire ; en fait, elle le croyait sans nul doute.

Quant à moi, je ne le croyais pas.

Que la poupée qui avait poignardé Ricori eût été fabriquée à l'image de Peters ; que la « poupée infirmière » que les gardes avaient vue sur le rebord de ma fenêtre pût avoir été celle pour laquelle Walters avait posé ; que la poupée qui avait enfoncé l'épingle dans le cerveau de Gilmore fût, peut-être, l'image de la petite Anita, l'écolière de onze ans... tout cela, je l'admettais encore.

Mais qu'il s'agisse de Peters, de Walters ou de la petite Anita... et qu'en mourant quelque chose de leur vitalité, de leur esprit, de leur « âme » ait été retiré d'eux pour être transmué en une essence du Mal et enfermé dans des marionnettes au squelette en fil de fer... toute ma raison se révoltait contre cela, et je n'arrivais pas à contraindre mon esprit à en accepter même la possibilité.

Mon analyse fut interrompue par le retour de McCann. « Eh bien, on a réussi à lui faire croire », dit-il laconiquement.

— McCann, lui demandai-je, avez-vous réellement trouvé la poupée, comme vous l'avez dit ?

— Non, Doc. La poupée a bien disparu.

— Mais où avez-vous trouvé les petits livres ?

— Juste où Mollie avait dit que la poupée les avait jetés... sur sa coiffeuse. Je les ai subtilisés après qu'elle m'eut raconté son histoire. Elle ne les avait pas remarqués. J'avais eu comme un pressentiment. Il était bon, n'est-ce pas ?

— Sur le moment, je me suis posé des questions, répondis-je. Je ne sais ce que nous aurions pu dire si elle avait demandé la cordelette nouée.

— La cordelette n'avait pas semblé lui laisser une forte impression... » Il hésita. « Mais je pense qu'elle a une sacrée importance, Doc. Je crois que, si je n'avais pas emmené Mollie en promenade, que John n'ait pas été à la maison et qu'elle ait ouvert la boîte à sa place, c'est sans doute Mollie qu'il aurait trouvée morte couchée à côté de lui.

— Vous voulez dire que...

— Je veux dire que les poupées attaquent celui ou celle qui a les cordelettes », dit-il sombrement.

En fait, c'était à peu près la même idée que j'avais dans l'esprit.

« Mais pourquoi aurait-on voulu tuer Mollie ?

— Peut-être que quelqu'un pense qu'elle en sait trop. Et cela m'amène exactement, à ce que je voulais vous dire. Cette sorcière de Mandilip sait qu'elle est surveillée !

— Eh bien, ses surveillants sont meilleurs que les nôtres. » Je me faisais l'écho de Ricori. Je mis alors McCann au courant de la seconde attaque de la nuit et je lui dis pourquoi je l'avais cherché.

« Tout cela prouve, dit-il lorsque j'eus terminé, que la sorcière Mandilip sait qui manigance la surveillance dont elle est l'objet. Elle a essayé de liquider à la fois le patron et Mollie, donc elle nous a repérés, Doc.

— Les poupées sont accompagnées, repris-je. La note musicale est un appel. Elles ne se volatilisent pas. Elles répondent à cet appel et rejoignent... d'une façon ou d'une autre celui ou celle qui a lancé la note. Il faut que les poupées soient sorties de la boutique. Par conséquent, l'une des deux femmes doit les emporter. Comment ont-elles pu échapper à vos gars ?

— Je ne sais pas. »

Son visage maigre était tourmenté.

« Ce doit être la fille à la blancheur de poisson. Laissez-moi vous dire ce que j'ai découvert. Après vous avoir quitté hier soir, je suis allé écouter ce que les gars avaient à raconter. J'en ai pas mal entendu. Ils disent que, vers quatre heures, la fille est allée dans le fond et que la vieille s'est assise dans la boutique. Ils n'ont pas attaché d'importance à ça. Mais, vers sept heures, qui voient-ils venir dans la rue et entrer dans la baraque ? La fille ! Ils traitent les gars qui étaient derrière la maison de tous les noms. Mais, comme ils ne l'ont pas vu partir, ils engueulent pareillement les gars qui étaient devant.

« Puis, vers onze heures, un des gars de la relève arrive avec des nouvelles encore pires. Il dit qu'il était en bas de Broadway quand un coupé a tourné au coin et que c'était la fille qui le conduisait. Impossible qu'il se soit trompé parce qu'il l'avait vue dans la boutique. Elle remonte Broadway à toute allure. Il voit que personne ne la prend en filature et il cherche un taxi. Bien entendu, il n'y en a pas un seul en vue... pas même une voiture en stationnement qu'il puisse emprunter. Alors, il ne peut que se rabattre sur l'équipe pour essayer d'avoir des explications. Et de nouveau, personne n'a vu partir la fille.

« Je prends deux des gars et nous nous appliquons à passer le quartier au peigne fin pour trouver où elle a pu planquer le coupé. Nous ne trouvons absolument rien du tout jusque vers les quatre heures quand l'un des gars qui

cherchaient aussi me tombe dessus. Il dit que, vers trois heures, il a vu la fille – du moins pense-t-il que c'était elle – qui marchait dans la rue qui est juste au coin de la boutique. Elle portait deux grosses valises, mais ça n'avait pas l'air de la déranger. Elle marchait rapidement, mais en s'éloignant de la boutique. Alors il se rapprocha en douce pour mieux la voir et, tout d'un coup, plus personne ! Il fouine autour de l'endroit où il l'a vue. Pas la moindre trace d'elle. Tout est noir ; il essaie les portes et les escaliers de service des sous-sols, mais les portes sont bouclées et il n'y a personne nulle part dans les escaliers des sous-sols. Alors, il abandonne et se met à ma recherche.

« J'allai voir les lieux. C'est à peu près au tiers du pâté de maisons qui fait le coin de la boutique. Celle-ci est à huit numéros du coin. Ce sont surtout des boutiques avec des réserves au-dessus, et peu de gens vivent par là. Les maisons sont toutes vieilles. Pourtant, je ne vois pas comment la fille peut sortir de la baraque de poupées. Je me dis que le gars a dû se tromper. Il a vu quelqu'un d'autre ou simplement cru qu'il avait vu quelqu'un. Mais nous ratissons les alentours et, au bout d'un moment, nous voyons une resserre où l'on a l'air de pouvoir garer une voiture. Il ne nous faut pas longtemps pour ouvrir les portes. Et, bien sûr, on y trouve un coupé dont le moteur est encore chaud. Il n'est pas rentré depuis longtemps et le gars qui a vu la fille dit que c'est le même genre de coupé.

« Je referme la resserre et je rejoins les gars. Je guette avec eux tout le reste de la nuit. Pas une lumière dans la baraque. Mais, aux environs de huit heures, la fille apparaît dans la boutique et l'ouvre !

— Néanmoins, dis-je alors, vous n'avez aucune preuve réelle qu'elle en soit sortie. La fille que votre homme a cru voir pourrait très bien ne pas être elle. »

Il me considéra avec pitié.

« Elle est sortie dans l'après-midi sans que nous la voyions, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui empêche qu'elle en ait fait autant la nuit ? Le gars l'a vue conduire son coupé, non ? Et nous trouvons un coupé tout pareil près de l'endroit où la fille a été perdue de vue. »

Je réfléchis. Il n'y avait aucune raison de ne pas croire McCann. Et il y avait une coïncidence assez sinistre entre les heures où la fille avait été vue.

« Le moment, dis-je à mi-voix, où elle était sortie dans l'après-midi coïncide avec le moment de l'attaque contre Ricori et de la mort de John Gilmore.

— Vous avez mis en plein dans le mille ! », S'écria McCann. Elle part, laisse la poupée chez Mollie et revient. Elle repart et lâche les poupées sur le patron. Elle attend qu'elles sortent. Puis elle s'en va chercher celle qu'elle a laissée chez Mollie. Ensuite, elle rentre en vitesse avec les poupées dans les deux valises qu'on lui a vu porter. »

Je ne pus empêcher la colère de m'envahir à l'idée d'avoir été ainsi joué, sans rien y pouvoir.

« Et je suppose également que vous pensez qu'elle est sortie de la maison par la cheminée, à cheval sur un balai ? Dis-je, sarcastique.

— Non, répondit-il avec sérieux. Non, pas du tout, Doc. Mais ces maisons sont de vieilles bâtisses et je pense qu'il pourrait bien y avoir un trou de rat ou un passage quelconque par lequel elle entre et sort. En tout cas, les gars surveillent maintenant la rue et le garage du coupé, et elle ne peut plus nous refaire ce coup-là.

« Mais, ajouta-t-il, morose, je ne dis pas qu'au besoin elle ne puisse pas harnacher un manche à balai.

— McCann, dis-je brusquement, je m'en vais parler à cette M^{me} Mandilip. Venez avec moi.

— Je vous accompagne, Doc, le doigt sur la gâchette de mes pistolets.

— Non, j'irai la voir seul. Mais je veux que vous surveilliez l'extérieur de près.

Cela ne lui plut pas ; il discuta ; finalement, il accepta à contrecœur.

J'appelai mon bureau, où Braile m'apprit que Ricori se rétablissait avec une rapidité étonnante. Je demandai à Braile de me remplacer pour le reste de la journée en inventant une consultation en ville pour justifier ma demande. Je me fis passer ensuite la chambre de Ricori pour que l'infirmière lui dise que McCann était avec moi, que nous enquêtons dans une certaine direction, que je l'informerai des résultats dès mon retour et que, sauf objection de sa part, j'aurais bien aimé que McCann reste avec moi jusqu'à la fin de l'après-midi.

Ricori me fit répondre que McCann devait obéir à mes ordres comme si c'étaient les siens. Il aurait voulu me parler, mais je n'y tenais pas. Prétextant l'urgence, je raccrochai.

J'allai déjeuner. Un repas excellent et copieux dont je sentais qu'il m'aiderait à m'accrocher plus fort aux réalités... ou à ce que je croyais être les réalités quand je me trouverais en face de cette championne manifeste de l'art des illusions. McCann était bizarrement muet et préoccupé.

La pendule sonnait trois heures lorsque je me mis en route pour affronter M^{me} Mandilip.

13

M^{me} Mandilip

Je m'arrêtai devant la boutique de la faiseuse de poupées, maîtrisant une répugnance incoercible à y entrer.

Je savais que McCann veillait. Je savais que des hommes de Ricori guettaient depuis les maisons d'en face, que d'autres allaient et venaient parmi les passants. En épit du fracas du métro aérien, du bourdonnement de la circulation le long de la Battery, de l'animation en apparence normale de la rue, la boutique était fortement assiégée. Je m'arrêtai un instant, frissonnant sur le seuil, comme à la porte d'un monde inconnu.

Il n'y avait que quelques poupées exposées dans la vitrine, mais suffisamment extraordinaires pour attirer l'œil d'un enfant ou d'un adulte. Pas aussi belles que celle qui avait été donnée à Walters, ni que les deux que j'avais vues chez les Gilmore, mais néanmoins d'admirables appâts. La lumière à l'intérieur de la boutique était tamisée. Je pouvais voir une fille mince bouger à un comptoir. La nièce de M^{me} Mandilip, sans doute. De toute évidence, la dimension de la boutique ne laissait pas supposer qu'il pût y avoir, à l'arrière, une pièce aussi magnifique que avait décrite Walters dans son journal. Cependant, les maisons étaient anciennes et l'arrière pouvait dépasser les limites de la boutique elle-même...

Brusquement et impatiemment, je cessai de temporiser, ouvris la porte et la franchis.

La fille se retourna à mon entrée. Elle m'observa tandis que j'avancais vers le comptoir, sans rien dire. Je l'étudiai

rapidement. Le type même de l'hystérique, indiscutablement, l'un des plus parfaits que j'eusse jamais vus. Les yeux étaient proéminents, d'un bleu pâle, le regard vague les pupilles dilatées, le cou long et mince, les traits légèrement arrondis, la pâleur et les longs doigts maigres. Ses mains étaient jointes et je pouvais voir qu'elles étaient extraordinairement flexibles... ce qui complétait jusqu'au dernier symptôme le syndrome de l'hystérie d'après Laignel-Lavastine. En d'autres temps et dans d'autres circonstances, elle put être une prêtresse professant des oracles, ou même une sainte.

La peur la dominait. Cela ne faisait pas de doute. Et pourtant, j'étais certain que ce n'était pas de moi qu'elle avait peur. C'était plutôt une frayeur profonde, inhumaine, enroulée comme un serpent aux racines mêmes de son être et qui minait sa vitalité... Une peur psychique. Je regardai ses cheveux. Ils étaient cendrés, argentés... la couleur des cheveux de la cordelette nouée !

Quand elle me vit regarder sa chevelure, la vigilance remplaça le vague de ses yeux pâles. Pour la première fois, elle semblait être consciente de ma présence.

« J'ai été attiré par les poupées qui sont dans votre vitrine, et j'ai une petite-fille qui en aimerait bien une, je crois.

— Ces poupées sont à vendre. S'il y en a une qui vous plaît, vous pouvez l'acheter. À son prix. »

Sa voix était basse, presque chuchotante, indifférente, mais il me sembla que l'attention de son regard devenait plus aiguë.

« Je suppose, répondis-je, feignant un peu d'irritation, que c'est ce que n'importe quel client de passage peut faire. Mais il se trouve que cette fillette est ma préférée et que, pour elle, je veux ce qu'il y a de mieux. Pouvez-vous avoir l'obligeance de m'en montrer d'autres, peut-être plus belles, que vous pourriez avoir en réserve ? »

Ses yeux flottèrent un instant. J'eus l'impression qu'elle écoutait un bruit que je ne pouvais pas entendre. Brusquement, son attitude perdit son indifférence, devint, en quelque sorte, gracieuse. À cet instant précis, je sentis d'autres yeux posés sur moi, m'étudiant, me scrutant. L'impression fut si forte qu'involontairement je me retournai et cherchai du regard autour de la boutique. Il n'y avait personne en dehors de la jeune fille et moi. Une porte se trouvait au bout du comptoir, mais elle était hermétiquement close. Je jetai un coup d'œil vers la vitrine pour voir si McCann regardait à l'intérieur. Personne n'était là.

Puis, comme au déclic de l'obturateur d'un appareil photographique, le regard invisible s'évanouit. Je me retournai vers la jeune fille. Elle avait étalé une demi-douzaine de boîtes sur le comptoir et était en train de les ouvrir. Elle leva les yeux vers moi, candidement... presque avec douceur.

« Mais certainement ! dit-elle, vous pouvez voir tout ce que nous avons. Je suis désolée que vous ayez pu penser que je ne prêtais pas attention à vos désirs. Ma tante, qui fait les poupées, adore les enfants. Elle ne laisserait jamais quelqu'un qui les aime aussi s'en aller d'ici déçu par notre magasin.

C'était un bizarre petit discours, curieusement guindé, comme si elle récitait un texte appris. Pourtant, mon attention fut bien davantage éveillée par le changement subtil qui s'était opéré dans la jeune fille elle-même. Le ton de sa voix n'était plus languissant, mais d'une vitalité vibrante. Et elle n'avait plus l'air d'être le personnage apathique qu'elle avait été. Elle s'animait, avec même une pointe de vivacité ; son visage s'était un peu coloré et ses yeux avaient perdu leur expression vague ; ils recelaient même une étincelle, un peu de moquerie plutôt que de malice.

J'examinai les poupées.

« Elles sont ravissantes, dis-je finalement. Mais est-ce que ce sont vraiment les plus belles que vous ayez ? Franchement, c'est pour une occasion assez particulière... le septième anniversaire de ma petite-fille. Et le prix n'a réellement pas d'importance du moment, bien entendu, qu'il est justifié... »

Je l'entendis soupirer. Je la regardai. Les yeux pâles avaient repris leur précédente expression terrifiée, toute étincelle moqueuse en avait disparu. Et de nouveau, brusquement, je sentis le regard invisible posé sur moi, plus fortement encore qu'auparavant. Et de nouveau, je le sentis s'effacer.

La porte à côté du comptoir s'ouvrit.

Aussi préparé que je l'aie été à l'extraordinaire par la description faite par Walters de la faiseuse de poupées, son apparition me donna nettement un choc. Sa taille, sa corpulence étaient amplifiées par le voisinage des poupées et la mince silhouette de la fille. C'était une géante qui me regardait de la porte... une géante dont la face lourde, les hautes pommettes, la lèvre supérieure moustachue et la bouche épaisse produisaient une impression de masculinité qui faisait, avec son énorme poitrine, un contraste grotesque.

Je regardai ses yeux, oublieux du ridicule de son visage et de son corps. Ils étaient immenses, d'un noir lumineux, clairs, d'une vivacité déconcertante. Comme s'ils étaient une double source de vie, indépendants du corps. Et il en jaillissait un flot de vitalité qui faisait courir dans mes nerfs une émotion ardente dans laquelle il n'y avait rien de sinistre... ou du moins pas alors.

Avec difficulté, j'éloignai mon regard du sien. Je cherchai ses mains. Elle était entièrement vêtue de noir et ses mains étaient cachées dans les plis de son ample vêtement. Je revins à ses yeux qui dégageaient une étincelle de ce

dédain moqueur que j'avais vu dans ceux de la fille. Elle parla, et je sus que la vitalité vibrante que j'avais entendue dans la voix de la fille n'avait été qu'un écho de ces accents profonds, d'une douceur sonore.

« Ce que ma nièce vous a montré ne vous plaît donc pas ? »

Je rassemblai mes esprits.

« Ces poupées sont toutes très belles, madame... Madame...

— Mandilip, dit-elle sereine. Madame Mandilip. Vous ne connaissiez pas mon nom, n'est-ce pas ?

— Je n'avais pas cette chance, répondis-je, ambigu. J'ai une petite-fille. Je cherche quelque chose de particulièrement joli pour son septième anniversaire. Toutes les poupées qui m'ont été montrées sont très belles... Mais je me demandais s'il n'y avait pas quelque chose de...

— Quelque chose de... particulièrement (sa voix s'attarda sur ce mot)... splendide. Eh bien, peut-être ai-je cela. Mais, quand je fais une faveur particulière – je fus à présent certain qu'elle insistait sur ce mot – à un client, il faut que je sache à qui j'ai affaire. Vous devez penser que je suis une bien étrange commerçante, n'est-ce pas ? »

Elle se mit à rire et je m'étonnai de la fraîcheur, de la jeunesse, de la douceur curieusement émouvante de ce rire.

Ce fut avec effort que je revins à la réalité et me remis sur mes gardes. Je tirai une carte de visite de mon portefeuille. Je ne voulais pas qu'elle sache qui j'étais en lui donnant ma propre carte. Et je ne voulais pas non plus attirer son attention sur quelqu'un à qui elle pût faire du mal. Je m'étais donc préparé en prenant avec moi la carte d'un ami médecin mort depuis longtemps. Elle y jeta un coup d'œil.

« Ah, dit-elle, vous êtes docteur... un médecin. Bon, maintenant que nous nous connaissons, venez avec moi et je vais vous montrer ce que j'ai de mieux. »

La porte ouvrait sur un corridor large et sombre. Elle me toucha le bras et, de nouveau, je ressentis cette émotion étrange, ardente. Elle s'arrêta devant une autre porte et se tourna vers moi.

« C'est ici, dit-elle, que je garde ce que j'ai de mieux, *de... particulièrement...* bien. »

Elle rit une fois de plus, puis ouvrit brusquement la porte.

Je franchis le seuil et marquai un temps, examinant la pièce avec un malaise furtif, car ce n'était pas là la spacieuse salle enchanteresse que Walters avait décrite. Il était tout à fait vrai qu'elle était quelque peu plus grande qu'on aurait pu s'y attendre. Mais où étaient les exquises boiseries d'époque, les tapisseries anciennes, ce miroir magique qui était comme un grand « demi-globe de l'eau la plus pure » et tout ce qui la lui avait fait apparaître comme un paradis.

La lumière provenait, par les rideaux à demi tirés, d'une fenêtre qui s'ouvrait sur une petite cour fermée et vide. Les murs et le plafond étaient faits de simple bois teinté. Un panneau était entièrement occupé par de petits placards avec des portes de bois. Il y avait un miroir sur le mur et il était rond... mais là s'arrêtait toute ressemblance avec la description de Walters.

Il y avait aussi une cheminée, du genre de celle que l'on trouve dans n'importe quelle vieille maison de New York. Sur les murs se trouvaient quelques estampes. La grande table « seigneuriale » n'était qu'une table tout à fait banale, jonchée de vêtements de poupées à divers stades d'achèvement.

Mon inquiétude grandit. Si Walters avait fabulé à propos de cette pièce, qu'avait-elle encore inventé dans son

journal ? N'était-ce pas, comme je l'avais soupçonné en le lisant, le produit d'une imagination trop fertile ?

Pourtant... elle n'avait pas romancé sur les yeux de la faiseuse de poupées ni sur sa voix ! et elle n'avait pas non plus exagéré son apparence ni les singularités de sa nièce.

« Cette pièce vous intéresse ? » dit la femme, me rappelant à moi-même, interrompant mes pensées. Elle parlait doucement et avec, pensai-je, un certain secret amusement.

« Toute pièce où crée un véritable artiste suscite l'intérêt. Et vous êtes une véritable artiste, madame Mandilip.

— Voyons, comment savez-vous cela ? » Murmura-t-elle d'un ton rêveur.

La phrase m'avait échappé. « Je suis un amateur d'art, dis-je vivement. J'ai vu quelques-unes de vos poupées. On n'a pas besoin de toute une galerie de ses tableaux pour se rendre compte que Raphaël, par exemple, était un maître. Un seul tableau suffit. »

Elle sourit de la manière la plus amicale, ferma la porte derrière moi et me désigna un fauteuil près de la table.

« Cela ne vous ennuie pas d'attendre quelques minutes avant que je vous montre mes poupées ? J'ai une robe à terminer, elle est promise et à une petite fille qui va venir bientôt. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Mais non, vraiment, répondis-je, et je me laissai tomber dans le fauteuil.

— C'est tranquille ici, dit-elle doucement. Et vous semblez fatigué. Vous vous êtes surmené, n'est-ce pas ? Et vous êtes très fatigué. »

Je m'enfonçai dans le fauteuil. Soudain, je me rendis compte à quel point j'étais vraiment fatigué. Pendant un instant, ma vigilance se relâcha et je fermai les yeux.

Quand je les rouvris, la faiseuse de poupées était assise à sa table.

Et alors je vis ses mains. Elles étaient longues, délicates et blanches, je n'en avais jamais vu de plus belles. De même que ses yeux semblaient avoir une vie propre, ses mains avaient l'air de choses vivantes, paraissaient avoir une existence indépendante de celle du corps auquel elles appartenaient.

« Cela fait du bien, dit-elle d'une voix caressante, de venir de temps en temps dans un endroit tranquille. Un endroit où règne la paix. Il arrive que l'on soit si las... si *las*. Si fatigué... tellement *fatigué*. »

Prenant la petite robe sur la table elle se mit à coudre. D'une main, elle faisait courir l'aiguille de ses longs doigts blancs, tandis que de l'autre elle tournait et retournait le petit vêtement. Que le mouvement de ces longues mains blanches était merveilleux ! C'était comme un rythme, comme un chant... reposant.

« Eh oui ! Rien ne pénètre ici du monde extérieur, dit-elle d'une voix basse et douce. Tout est paix... et repos... repos... »

Je détournai mes yeux à regret de la danse lente de ces mains, du mouvement serpentin de ces doigts longs et délicats qui s'entrecroisaient si rythmiquement. Si paisiblement. Le regard de la faiseuse de poupées était posé sur moi, doux et caressant... empli de cette paix dont elle parlait.

Cela ne ferait pas de mal de se détendre un peu et de prendre des forces pour le combat qui allait venir. Et j'étais fatigué. Je ne m'étais pas rendu compte jusqu'à quel point j'étais fatigué. Mon regard retourna à ses mains. Des mains étranges... qui n'allaient pas plus avec cet énorme corps que les yeux et la voix.

Peut-être ne lui appartenaient-elles pas ! Peut-être ce corps énorme n'était-il qu'un manteau, une couverture du

véritable corps auquel appartenait ces mains et ces yeux ? À quoi pouvait bien ressembler ce corps auquel elles appartenait ? Était-il aussi beau que les mains, les yeux et la voix ?

Elle fredonnait un air étrange, une mélodie qui endormait, qui berçait, qui se glissait le long de mes nerfs fatigués, dans mon esprit las, distillant le sommeil... le sommeil. Ses mains m'insufflaient le sommeil, tout comme ses yeux m'inondaient de sommeil...

Le sommeil !

Quelque chose en moi était dans une rage folle, m'ordonnait de me secouer. De me dégager de cette léthargie...

À l'effort déchirant qu'il me fallut faire pour revenir, haletant, à la conscience, je compris que je devais être allé loin sur le chemin de ce sommeil étrange. Et, durant un instant, au seuil de l'éveil total, je vis la pièce telle que Walters l'avait vue.

Vaste, emplie d'une lumière douce, les tapisseries anciennes, les boiseries, les écrans sculptés derrière lesquels des formes cachées guettaient en ricanant... en se moquant de moi. Sur le mur, le miroir, et il ressemblait à un grand demi-globe de l'eau la plus pure, dans laquelle les images de sculptures autour de son cadre ondoyaient comme les reflets de la verdure autour d'une mare limpide dans les bois !

L'immense salle sembla vaciller... et elle ne fut plus là.

J'étais debout près d'un fauteuil renversé dans la pièce où la faiseuse de poupées m'avait conduit. Et celle-ci était à côté de moi, tout à côté. Elle me considérait avec une curieuse perplexité et, je pensai, avec une ombre de dépit. L'idée me vint tout à coup qu'elle avait l'air de quelqu'un qui avait été inopinément interrompu...

Interrompu ! Quand avait-elle quitté sa chaise ? Combien de temps avais-je dormi ? Que m'avait-elle fait tandis que

j'étais endormi ? Qu'est-ce que ce terrible effort de volonté par lequel je m'étais dégagé de sa toile et qui l'avait empêchée de poursuivre ?

J'essayai de parler... Sans pouvoir articuler un mot. Je restai la langue nouée, furieux, humilié, me rendant compte que j'avais été piégé comme le dernier des novices... moi qui aurais dû être constamment en alerte, soupçonneux du moindre mouvement. Piégé par une voix, et des yeux, et des mains qui m'avaient persuadé... par la suggestion réitérée que j'étais las, tellement las... et que dans cette pièce régnaient la paix et le sommeil... le sommeil.

Que m'avait-elle fait tandis que je dormais ? Pourquoi ne pouvais-je plus bouger ! C'était comme si j'avais utilisé toute mon énergie à me dégager de cette formidable toile de sommeil. J'étais immobile, muet, épuisé. Aucun de mes muscles ne répondait plus au commandement de ma volonté, les ressorts affaiblis de celle-ci s'efforçaient de se tendre vers eux... mais en vain.

La faiseuse de poupées se mit à rire. Elle alla aux placards du mur du fond. Mes yeux la suivirent, impuissants, sans que je ne ressente le moindre signe d'un relâchement de la paralysie qui m'étreignait. Elle appuya sur un bouton et la porte d'un des placards s'ouvrit.

À l'intérieur du placard se trouvait une poupée-enfant. Une petite fille au doux visage souriant. Je la regardai et sentis mon cœur se serrer. Dans ses petites mains, elle serrait une épingle-poignard et je compris que c'était la poupée qui s'était animée dans les bras de la petite Gilmore, avait escaladé son petit lit, sautillé jusqu'au grand lit et frappé...

« Voilà l'une de mes *particulièrement* réussies ! » Les yeux de la faiseuse de poupées étaient posés sur moi, emplis d'une cruelle moquerie. « Une bonne poupée ! Un peu étourdie parfois, peut-être. Elle oublie de rapporter ses livres de classe quand elle va en visite. Mais elle est si

obéissante ! Vous conviendrait-elle... pour votre petite-fille ? »

De nouveau, elle rit... d'un rire juvénile, troublant, diabolique. Et soudain je compris que Ricori avait vu juste et qu'il fallait abattre cette femme comme une bête féroce. Je rassemblai toute ma volonté pour bondir sur elle, mais il m'était impossible de remuer un doigt.

Les longues mains blanches palpèrent sur le placard suivant pour en actionner le ressort caché. Mon engourdissement avait fait place à l'étreinte d'une main de glace. Au fond de ce placard, c'était Walters dont les yeux me fixaient...

Et elle était crucifiée !

La poupée était si parfaite... si *vivante* que c'était comme si je voyais la jeune infirmière elle-même à travers un miroir rapetissant. Je ne pouvais même pas y penser comme à une poupée tant c'était la jeune fille elle-même, vêtue de son uniforme d'infirmière. Elle n'avait pas de coiffe et ses cheveux noirs pendaient en désordre autour de son visage. Ses bras étaient étendus et à travers chaque paume un petit clou avait été enfoncé, fixant les mains au fond du placard. Pour compléter l'atroce suggestion blasphématoire, au-dessus de sa tête se trouvait un petit écriteau : « *La martyre brûlée* ».

La faiseuse de poupées murmura... d'une voix dont le miel venait de fleurs de l'enfer :

« Cette poupée ne s'est pas bien conduite. Elle a été désobéissante. Je les punis quand elles ne se conduisent pas bien. Mais je vois que vous en êtes peiné. Eh bien, elle a été assez punie... pour le moment. »

Les longues mains blanches se glissèrent dans le placard, retirèrent les clous des mains et des pieds. M^{me} Mandilip redressa la poupée adossée contre le fond. Elle se tourna vers moi.

« Vous la voudriez pour votre petite-fille, peut-être ? Mais hélas, elle n'est pas à vendre. Elle a des leçons à apprendre avant qu'elle s'en aille de nouveau de chez moi. »

Sa voix changea, perdant sa douceur diabolique, pour se charger de menace :

« Maintenant, écoutez-moi bien docteur Lowell ! Comment ?... vous ne pensiez pas que je vous connaissais ? Je vous ai tout de suite reconnu. Vous aussi, vous avez besoin d'une leçon ! » Ses yeux flamboyèrent, « et vous l'aurez, votre leçon, pauvre fou ! Vous qui prétendez guérir l'esprit... et ne savez *rien* de ce qu'est l'esprit. Vous qui concevez l'esprit comme n'étant qu'un élément d'une machine de chair et de sang, de nerfs et d'os... et ne savez rien de ce qu'il renferme. Vous qui n'admettez l'existence de rien que vous ne puissiez mesurer dans vos éprouvettes ou voir sous votre microscope. Vous... qui définissez la vie comme une fermentation chimique et la conscience comme un produit des cellules. Pauvre fou ! Pourtant, vous et ce sauvage de Ricori, avez osé essayer de vous mêler de mes affaires, de me contrecarrer, de m'entourer d'espions ! Vous avez osé me menacer... *Moi*... qui possède cet antique savoir qui réduit votre science à un feu de brandons sous une marmite vide ! Pauvres fous ! *Moi*, je sais qui sont ceux qui habitent l'esprit... et les pouvoirs qui se manifestent par lui, et ceux qui habitent au-delà de lui ! Ils répondent à mon appel. Et vous croyez que vous pouvez opposer votre misérable savoir au mien ! Pauvre fou ! M'avez-vous compris ? Parlez ! »

Elle pointa un doigt sur moi. Je sentis ma gorge se desserrer et je sus que je pouvais de nouveau parler.

« Infernale sorcière ! » grondai-je d'une voix rauque. « Satanique meurtrière ! Vous passerez à la chaise électrique avant même que j'en aie fini avec vous ! »

Elle se rapprocha de moi en riant.

« Vous me dénonceriez à la police ? Mais qui vous croirait ? Personne ! L'ignorance nourrie par votre science me protège. Les ténèbres de votre incrédulité sont mon imprenable forteresse. Allez jouer avec vos machines, pauvre fou ! Jouez avec vos mécaniques ! Mais ne vous mêlez plus de mes affaires ! »

Sa voix devint calme, implacable.

« Maintenant, je vais vous dire quelque chose. Si vous voulez continuer à vivre, vous et ceux qui vous sont chers... retirez vos espions. Vous ne pouvez pas sauver Ricori. Il est à moi. Quant à vous, ne pensez plus jamais à moi. Ne fouillez plus dans mes affaires. Je ne crains pas vos espions... mais ils m'importunent. Retirez-les immédiatement ! Si, à la tombée de la nuit, ils sont encore aux aguets... »

En me saisissant par l'épaule d'une poigne qui faisait mal, elle me poussa vers la porte.

« Allez-vous-en ! »

Je luttai pour rassembler ma volonté, pour remuer les bras. Si j'avais pu le faire, je l'aurais abattue comme une bête enragée, mais je ne pouvais pas les bouger. Comme un automate, je traversai la pièce jusqu'à la porte. La faiseuse de poupées l'ouvrit.

J'entendis un bruissement bizarre qui venait des placards. Je tournai la tête, péniblement.

La poupée de Walters était tombée en avant, à moitié hors du placard. Elle balançait les bras comme pour me supplier de l'emporter, et je pouvais voir dans ses paumes les marques des clous qui l'avaient crucifiée. Ses yeux étaient fixés sur les miens...

« Allez-vous-en ! répéta la faiseuse de poupées. Et souvenez-vous ! »

Du même pas raide, je franchis le corridor, entrai dans la boutique. La fille me regarda avec des yeux vagues, emplis de terreur. Comme si une main derrière moi, me poussait

inexorablement, je traversai la boutique et sortis dans la rue avec l'impression nette d'entendre le rire à la fois moqueur et diaboliquement doux de la faiseuse de poupées !

OceanofPDF.com

14

La faiseuse de poupées frappe

Dès que je fus dans la rue, toute ma volonté et ma mobilité me revinrent. Dans un brusque accès de fureur, je voulus revenir sur mes pas. À trente centimètres de la boutique, je me heurtai à un mur invisible. Je ne pouvais plus avancer d'un pouce ni même lever la main pour atteindre la porte. C'était comme si, à cet endroit, ma volonté refusait de fonctionner ou, plus exactement, si mes bras et mes jambes refusaient d'obéir. Je compris de quoi il s'agissait... une suggestion post hypnotique d'un genre extraordinaire, relevant de ce même phénomène qui m'avait rendu incapable de bouger devant la faiseuse de poupées et poussé comme un robot hors de son repaire. En voyant McCann venir vers moi, j'eus un instant l'idée folle de lui ordonner d'entrer et d'abattre d'une balle M^{me} Mandilip. Mais le bon sens me rappela rapidement que, faute d'explication rationnelle, un tel meurtre, nous ferait probablement passer par le même instrument d'exécution dont je l'avais menacée : la chaise électrique.

« Je commençais à m'inquiéter, Doc, dit McCann, et j'étais presque sur le point d'intervenir.

— Venez, McCann, dis-je. Je veux rentrer aussi vite que possible. »

Il regarda mon visage et émit un sifflement.

« Vous avez l'air de vous être bagarré, Doc.

— C'est exact, répondis-je. Et c'est M^{me} Mandilip qui en est sortie avec tous les honneurs... jusqu'ici.

— Vous êtes sorti plutôt tranquillement. Pas comme le patron, avec la sorcière qui lui crachait des malédictions au visage. Que s'est-il passé ?

— Je vous le dirai plus tard. J'ai besoin d'être au calme un moment. Il faut que je réfléchisse. »

Ce dont j'avais surtout besoin, c'était de reprendre mon sang-froid. Je me sentais l'esprit à demi obscurci, à la recherche de la réalité. J'avais l'impression d'avoir été empêtré dans des toiles d'araignée d'une nature particulièrement déplaisante, de m'en être libéré, mais d'en conserver encore quelques fragments accrochés à l'esprit. Nous montâmes dans la voiture et roulâmes quelques minutes en silence. Puis la curiosité de McCann reprit le dessus.

« En fait, demanda-t-il, qu'avez-vous pensé d'elle ? »

À ce moment, j'étais pour le moins arrivé à quelques conclusions, je n'avais jamais ressenti de l'aversion, de la froide haine et de la résolution implacable de tuer que cette femme avait fait naître en moi. Ce n'était pas non plus une blessure d'orgueil, quoique cela me fût assez pénible. Non, c'était la conviction que dans cette pièce, derrière la boutique de poupées, habitait le plus noir esprit du Mal.

Un esprit du Mal aussi inhumain et aussi monstrueux que si la faiseuse de poupées était venue en droite ligne de cet enfer auquel Ricori croyait tant. Il ne pouvait y avoir de compromis : ni avec cet esprit du Mal ni avec la femme dans laquelle il logeait.

« McCann, dis-je, il n'existe rien au monde qui soit pire que cette femme. Ne laissez pas la fille vous filer entre les doigts de nouveau. Croyez-vous qu'elle se soit aperçue qu'elle avait été vue hier soir ?

— Je ne sais pas vraiment, mais je ne pense pas.

— Augmentez le nombre des gardes devant et derrière la boutique. Faites-le ouvertement, ces deux femmes le remarquent forcément. Elles penseront, à moins que la fille

ne sache qu'elle a été vue, que nous ignorons qu'il y a une autre sortie et imagineront que nous croyons qu'elle a pu filer sans être vue soit devant, soit par derrière. Postez une voiture à chaque bout de la rue où elle gare le coupé.

Attention à ne pas éveiller leurs soupçons ! Si la fille se montre, suivez-la... »

« Et quoi ensuite ? demanda McCann.

« Je veux qu'on s'en empare, qu'on la capture, qu'on l'enlève... Appelez ça comme vous voudrez. Il faut que ce soit fait en toute discrétion. Je vous fais confiance. Vous savez mieux que moi comment vous y prendre rapidement et sans bruit, et pas trop près de la boutique... en fait, aussi loin de celle-ci que possible. Bâillonnez la fille, ligotez-la si c'est nécessaire. Mais capturez-la. Ensuite, fouillez à fond sa voiture. Puis amenez-moi la fille chez moi... avec tout ce que vous trouverez. Vous avez saisi ?

— Si elle se montre, on la coince. Vous voulez la cuisiner ?

— Ce n'est pas tout. Je veux voir ce que la faiseuse de poupées fera. Cela peut la pousser à quelque acte qui nous permettra de lui mettre la main dessus en toute légalité. Qu'elle ait ou non d'autres serviteurs invisibles en tout état de cause, j'ai l'intention de la priver de celle que nous voyons. Ce qui pourrait bien suffire à rendre les autres visibles. À tout le moins, cela la gênera un peu. »

Il me lança un regard bizarre. « J'ai idée qu'elle vous a frappé dur, Doc.

— Exact », répondis-je brièvement. Il hésita. « Vous allez en parler au patron ? demanda-t-il enfin.

— Peut-être que oui, peut-être que non... on verra ce soir. Cela dépend de son état. Pourquoi ?

— Ma foi, si nous devons nous lancer dans un truc genre enlèvement, il faudrait peut-être qu'il le sache.

— McCann, répliquai-je sèchement, je vous ai dit que le message de Ricori spécifiait que vous deviez obéir à mes ordres comme s'ils étaient les siens. Je vous ai donné des ordres. J'en prends toute la responsabilité.

— Okay », fit-il, mais je pouvais voir que ses doutes subsistaient encore.

Maintenant, en supposant que Ricori fût suffisamment rétabli, il n'y avait aucune raison réelle pour que je ne lui dise pas ce qui s'était passé durant ma rencontre avec M^{me} Mandilip. C'était différent avec Braile. Sachant ce que je savais, son attachement à Walters, je ne pouvais pas lui parler de la poupée crucifiée... À présent, je n'y pensais même plus comme à une poupée crucifiée, mais comme à Walters elle-même crucifiée. Si je lui en parlais, je savais très bien qu'on ne pourrait pas le retenir de se précipiter sur-le-champ sur la faiseuse de poupées, et de cela je ne voulais pas.

Néanmoins, je ressentais une invincible répugnance à raconter à Ricori les détails de ma visite. Il en était de même pour Braile et pas seulement à cause de la poupée Walters. Pourquoi donc éprouvais-je le même sentiment vis-à-vis de McCann ? Je mis cela sur le compte de la vanité blessée.

Nous nous arrê tâmes devant mon immeuble. Il était alors près de six heures. Avant de descendre de la voiture, je répétais mes instructions. McCann hocha la tête.

« Okay, Doc. Si elle sort, on l'agrafe. »

À la maison, je trouvai une note de Braile disant qu'il viendrait me voir après le dîner. Redoutant le supplice de ses questions, j'en fus très soulagé. Apprenant que Ricori dormait et qu'il avait repris des forces avec une étonnante rapidité, j'ordonnai à l'infirmière de lui dire, s'il s'éveillait, que je viendrais le voir dès que j'aurais dîné. Puis je me couchai pour essayer de faire un petit somme avant de manger.

Impossible de dormir... Le visage de la faiseuse de poupées apparaissait sans cesse devant moi chaque fois que je commençais à somnoler, ce qui me ramenait brutalement à la réalité plus vigilante encore.

À sept heures, je me levai pour m'attabler devant un dîner aussi excellent que copieux, buvant au moins deux fois plus de vin que je ne me le permets ordinairement et finissant le repas sur un café très fort. En quittant la table, je me sentais nettement mieux, mentalement alerte et de nouveau tout à fait maître de moi, – ou du moins le croyais-je. J'avais décidé de mettre Ricori au courant des instructions données à McCann quant à l'enlèvement de la fille. Je savais d'avance que cela me vaudrait un catéchisme circonstancié au sujet de ma visite à la boutique de poupées, mais j'avais mis au point l'histoire que je me proposais de lui raconter...

Ce fut avec un choc très net que je constatais que je ne pouvais pas raconter autre chose que cette histoire, et que je ne pouvais pas lui communiquer les parties que j'avais supprimées, même si je l'avais voulu. Et cela par ordre de la faiseuse de poupées – suggestion post hypnotique qui faisait partie des autres inhibitions qu'elle avait imposées à ma volonté ; les mêmes inhibitions qui m'avaient tenu à sa merci, fait sortir de la boutique comme un robot, et éloigné de sa porte alors que j'aurais voulu y rentrer !

Durant ce bref sommeil hypnotique, elle m'avait dit : « Vous ne devez pas raconter ceci et cela. En revanche, vous pouvez raconter ceci et cela. »

Je ne pouvais pas parler de la poupée-fillette au visage angélique et de l'épingle-poignard qui avait tué Gilmore. Je ne pouvais pas parler de la poupée Walters et de sa crucifixion. Je ne pouvais pas non plus parler de l'aveu tacite de la faiseuse de poupées qu'elle était responsable des morts qui nous avaient d'abord menés à elle.

Je me sentis cependant mieux après avoir pris conscience de tout cela. Il y avait au moins là quelque chose de compréhensible. Cette réalité que j'avais cherchée à tâtons, quelque chose qui ne tenait pas de la sorcellerie... ni de pouvoirs ténébreux, quelque chose qui était entièrement du domaine de ma propre science. J'avais fait la même chose bien des fois avec des malades, ramenant leur esprit à la normale par les mêmes suggestions post hypnotiques.

Il existait aussi un autre moyen par lequel je pouvais balayer totalement de mon esprit les suggestions de la faiseuse de poupées si je le voulais. Devais-je le faire ? Je décidai avec entêtement que non, car cela aurait été admettre que j'avais peur de M^{me} Mandilip. Je la haïssais, oui, mais je n'avais pas peur d'elle. Maintenant que je connaissais sa technique, il fallait absolument en observer les résultats en me considérant moi-même comme un cobaye. Je me dis que j'avais dû subir toute la gamme de ces suggestions... mais que les intentions avaient été arrêtées par mon réveil inattendu...

La faiseuse de poupées avait dit la vérité quand elle m'avait traité de... pauvre fou !

Quand Braile apparut, j'étais en état de l'accueillir calmement. Je lui avais à peine dit quelques mots que l'infirmière de Ricori appela pour annoncer que son malade était tout à fait éveillé et très désireux de me voir.

« Ça tombe très bien. Venez, cela m'évitera de raconter deux fois la même histoire.

— Quelle histoire ? demanda-t-il.

— Mon entrevue avec M^{me} Mandilip.

— Vous l'avez vue ! dit-il avec incrédulité.

— J'ai passé l'après-midi avec elle. Elle est très... intéressante. Allez, venez écouter tout cela. »

Je le menai rapidement à l'annexe, sourd à ses questions. Ricori était assis dans son lit. Je l'examinai brièvement.

Quoiqu'il fût encore un peu faible, il aurait déjà pu quitter la clinique. Le félicitant de son rétablissement vraiment remarquable, je lui chuchotai :

« J'ai vu votre sorcière... et je lui ai parlé. J'ai beaucoup à vous raconter. Dites à vos gardes d'aller se poster dans le couloir, je vais renvoyer l'infirmière quelques instants. »

Dès qu'ils furent sortis, je me lançai dans un compte rendu des événements de la journée en commençant par le fait que j'avais été appelé d'urgence par McCann chez les Gilmore. Ricori écouta, le visage sombre, tandis que je racontai le récit de Mollie.

« Son frère... et maintenant son mari ! dit-il. Pauvre, pauvre Mollie ! Mais elle sera vengée. *Si...* et bien vengée. Parfaitement. »

Je donnai à Ricori ma version, fort incomplète de ma rencontre avec M^{me} Mandilip avant de lui expliquer ce que j'avais demandé à McCann de faire.

« De cette manière, cette nuit, tout au moins, nous pourrions dormir en paix, dis-je, car, si la fille sort avec les poupées, McCann s'emparera d'elle. Si elle ne sort pas, alors rien n'arrivera. En effet, je suis pratiquement certain que la faiseuse de poupées ne peut pas frapper sans elle. J'espère que vous êtes d'accord Ricori.

Il me regarda avec intensité.

« Je suis tout à fait d'accord, docteur, on ne peut plus d'accord. Vous avez fait exactement ce que j'aurais fait moi-même. Mais, à mon sens vous ne nous avez pas dit tout ce qui s'est passé entre vous et la sorcière.

— Au mien non plus », dit Braile.

Je me levai.

« Quoi qu'il en soit, je vous ai dit l'essentiel. Et je meurs de fatigue. Je vais prendre un bain et me coucher. Il est maintenant neuf heures et demie. À supposer que la fille sorte, ce ne sera pas avant onze heures, et peut-être même

plus tard. Je vais donc dormir jusqu'à ce que McCann l'amène. S'il ne l'amène pas, je dormirai toute la nuit. C'est décidé. Gardez vos questions pour demain matin. »

Le regard scrutateur de Ricori ne s'était pas détaché de moi.

« Pourquoi ne dormiriez-vous pas ici ? dit-il. Ne serait-ce pas plus prudent pour vous ? »

Je fus envahi d'une profonde irritation. Mon orgueil avait été suffisamment blessé par mon comportement chez la faiseuse de poupées et la manière dont elle s'était moquée de moi. L'idée que je me fasse protéger d'elle par les hommes de Ricori raviva cette blessure.

« Je ne suis pas un enfant, répondis-je avec colère. Je suis tout à fait capable de prendre soin de moi-même, sans être obligé de vivre derrière un rempart de gorilles... »

Je m'arrêtai, regrettant mes paroles dont Ricori ne se montra aucunement fâché. Inclinant la tête, il se laissa retomber sur ses oreillers.

« Vous m'avez dit ce que je voulais savoir. Ça s'est très mal passé entre vous et la sorcière, docteur Lowell, mais vous ne nous avez pas tout dit... c'est-à-dire l'essentiel.

— Je suis désolé, Ricori !

— Je vous en prie. » Pour la première fois, il sourit. « Je comprends parfaitement. Je suis aussi un peu psychologue. Mais je vous dis ceci : que McCann nous amène ou ne nous amène pas la fille cette nuit n'a, au fond, que peu d'importance. Demain, la sorcière mourra... et la fille avec elle. »

Je ne répondis pas, rappelai l'infirmière et postai de nouveau les gardes dans la chambre. Quelle que fût la confiance que je pouvais ressentir, je ne voulais prendre aucun risque quant à la sécurité de Ricori. Si je ne lui avais pas parlé de la menace directe de la sorcière contre lui, je ne l'avais néanmoins pas oubliée.

Braile m'accompagna jusqu'à mon cabinet.

« Je sais que vous devez être terriblement fatigué, Lowell, dit-il d'un ton d'excuse, et je ne veux pas vous importuner. Néanmoins, voulez-vous me permettre de rester près de vous dans votre chambre pendant que vous dormirez ?

— Pour l'amour de Dieu, Braile ! M'écriai-je. N'avez-vous pas entendu ce que j'ai dit à Ricori ? Je vous remercie beaucoup et tout et tout, mais c'est également valable pour vous.

— Je vais quand même rester ici dans le cabinet, l'œil grand ouvert jusqu'à ce qu'arrive McCann ou l'aube. Et, si j'entends le moindre bruit dans votre chambre, j'entrerai. Chaque fois que j'aurais envie de jeter un coup d'œil sur vous pour vérifier si tout va bien, j'entrerai. Ne fermez pas votre porte à clé, sinon je serai obligé de l'enfoncer. Est-ce bien clair ? »

J'étais de plus en plus furieux.

« C'est décidé, dit-il.

— Très bien. Faites à votre bon Dieu de tête ! »

J'entrai dans ma chambre à coucher en claquant la porte mais sans tourner à clé derrière moi.

J'étais fatigué, cela ne faisait aucun doute, même une petite heure de sommeil me ferait du bien. Je décidai de ne pas m'embêter avec un bain et commençai à me déshabiller. J'allais enlever ma chemise quand je remarquai une minuscule épingle sur le côté gauche, à l'endroit de mon cœur. J'ouvris la chemise et regardai l'envers. Une cordelette nouée y était attachée !

Je fis un pas vers la porte ; la bouche ouverte pour appeler Braile. Puis je m'arrêtai net. Il ne fallait rien montrer à Braile, ou cela entraînerait une infinité de questions. Et je voulais dormir.

Dieu ! Que j'avais besoin de dormir !

Mieux valait brûler la cordelette. Je cherchai une allumette pour y mettre le feu... mais les pas de Braille s'approchaient de la porte et je la fourrai en hâte dans ma poche de pantalon.

« Que voulez-vous ? Demandai-je.

— Seulement voir que vous vous mettez bien au lit. »

Il entrebâilla un peu la porte. Ce qu'il voulait voir, bien entendu, c'était si je l'avais fermée à clé. Je ne dis rien et continuai de me déshabiller.

Ma chambre est une grande pièce haute de plafond, située au premier étage de la maison. Derrière, contiguës à mon cabinet, se trouvent deux fenêtres qui donnent sur le petit jardin, encadrées par de la vigne vierge. Du plafond pend un lustre massif, démodé, alourdi de cristaux, de pendeloques, de longs pendentifs en verre taillé, disposés en rond sur six cercles qui portent les bobèches. C'est une copie réduite de l'un des ravissants lustres de style colonial qu'on trouve dans l'Independence Hall à Philadelphie ; et, quand j'ai acheté la maison, je n'ai pas voulu qu'on l'enlève ni même qu'on le transforme pour y monter des ampoules électriques. Mon lit est au bout de la pièce, et, quand je me tourne sur le côté gauche, je peux voir les fenêtres dessinées par de faibles reflets de lumière. Ces mêmes reflets sont repris par les cristaux de telle façon que le lustre devient une sorte de petit nuage vaguement miroitant. L'effet est reposant, soporifique. Il y a un vieux poirier dans le jardin, dernier survivant d'un verger, qui au printemps, à la belle époque de New York, levait vers le soleil ses branches chargées de fleurs. Le lustre est juste au-delà du pied du lit. Le commutateur qui commande la lumière est à la tête du lit. Sur le côté de la pièce se trouve une vieille cheminée de marbre sculpté, surmontée d'un large manteau. Pour bien comprendre ce qui suit, il convient de garder cette disposition à l'esprit.

Lorsque je fus déshabillé, Braile, évidemment rassuré quant à ma docilité, avait refermé la porte et était retourné à côté. Je pris la cordelette nouée, l'échelle de sorcière, et la jetai, méprisant, sur la table. Je suppose qu'il y avait une part de bravade dans mon geste ; peut-être, si je ne m'étais pas senti aussi sûr de McCann, aurais-je repris ma première intention de la brûler. Je me préparai un sédatif, éteignis les lumières et m'allongeai pour dormir. Le sédatif fit rapidement effet.

Je sombrai de plus en plus profondément dans un océan de sommeil... de plus en plus profond... profond.

Je m'éveillai.

Je regardai autour de moi... comment étais-je venu en ce lieu étrange ? J'étais debout dans une fosse circulaire peu profonde, tapissée d'herbe. Le bord de la fosse n'arrivait qu'à mes genoux. Elle était au milieu d'une prairie unie, circulaire, peut-être d'un demi-kilomètre de diamètre. Celle-ci aussi était couverte d'herbe ; une herbe bizarre aux fleurs pourpres. Autour de ce cercle d'herbe se penchaient des arbres insolites... des arbres écaillés de vert émeraude et d'écarlate, des arbres aux branches pendantes, couvertes de feuilles ressemblant à des fougères, et entremêlées de lianes minces qui étaient comme des serpents. Les arbres entouraient la prairie, vigilants, attentifs... ils me surveillaient... ils attendaient que je bouge...

Non, ce n'étaient pas les arbres qui me surveillaient. Des créatures étaient dissimulées parmi les arbres, aux aguets, des créatures horribles, diaboliques... et c'étaient elles qui me surveillaient, qui attendaient que je bouge !

Mais comment étais-je arrivé là ? Je regardai mes jambes, étendis les bras... j'étais vêtu du pyjama bleu avec lequel je m'étais couché... couché dans mon lit, dans ma maison de New York. Dans ma maison de New York. Comment étais-je venu là ? Il ne s'agissait pas d'un rêve...

À présent, je voyais que trois sentiers menaient hors de la fosse circulaire. Ils passaient par-dessus le bord et s'en allaient chacun dans une direction différente vers les arbres. Et soudain je sus que je devais prendre l'un de ces sentiers et qu'il était d'importance vitale que je prenne le bon, le seul qui pût être franchi en sécurité ; que les deux autres me livreraient au pouvoir des créatures aux aguets.

La fosse se mit à se contracter, je sentis le fond se soulever sous mes pieds. La fosse me rejetait ! Je sautai sur le sentier à ma droite et le suivis en marchant lentement. Puis, involontairement, je me mis à courir de plus en plus vite vers le bois. En m'en rapprochant, je vis que le sentier les traversait aussi droit que le vol d'une flèche, qu'il avait près d'un mètre de large, était étroitement bordé par les arbres et disparaissait dans le vert indistinct du lointain, le courais toujours plus vite. Maintenant, j'étais entré dans les bois, et les créatures invisibles se rassemblaient parmi les arbres de la bordure, affluant aux lisières du sentier, accourant silencieusement de tout le bois. Je ne savais pas ce qu'étaient ces créatures, ce qu'elles me feraient si elles m'attrapaient... Je savais seulement que rien de ce que je pouvais imaginer n'égalerait ce que je subirais si elles m'attrapaient.

Je continuai à courir, courir à travers le bois, chaque foulée étant un cauchemar. Je sentais des mains qui se tendaient pour m'agripper, j'entendais des glapissements aigus. Suant, tremblant, je débouchai du bois et poursuivis ma course sur une vaste plaine qui s'étendait, sans un arbre, jusqu'à l'horizon lointain. La plaine était sans sentier ni chemin, et recouverte d'une herbe brunâtre et desséchée. Il me vint à l'esprit qu'elle ressemblait à la lande maudite des trois sorcières de Macbeth. C'était sans importance, cela valait mieux que le bois hanté. Je m'arrêtai et me retournai vers les arbres. Je sentis venir d'eux le regard de myriades d'yeux diaboliques.

Je leur tournai le dos et marchai sur la plaine desséchée. Je regardai le ciel. Il était d'un vert brumeux. Très haut dans ce ciel, deux orbes nébuleux commencèrent à luire : des soleils noirs. Non, ce n'étaient pas des soleils, c'étaient des yeux...

Les yeux de la faiseuse de poupées !

Ils étaient fixés sur moi du haut du ciel vert brumeux.

À l'horizon de ce monde étrange, deux mains gigantesques commencèrent à se lever, à se glisser vers moi... Pour me saisir et me rejeter dans le bois... Des mains blanches avec de longs doigts... et chacun de ces longs doigts semblait être une chose vivante...

Les mains de la faiseuse de poupées !

Plus s'approchaient les yeux, et plus se crispaient les mains.

Du ciel fusèrent éclats de rire sur éclats de rire.

Le rire de la faiseuse de poupées !

Ce rire résonnant encore dans mes oreilles, je me réveillai, ou semblait m'éveiller. J'étais dans ma chambre, assis tout droit dans mon lit. Je ruisselais de sueur et mon cœur battait avec une violence à faire trembler mon corps. Je pouvais voir le lustre scintiller dans la lumière des fenêtres comme un vague petit nuage. Je voyais les fenêtres faiblement dessinées. Tout était très silencieux.

Quelque chose bougeait dans l'une des fenêtres. Je voulais me sortir du lit et voir ce que c'était.

Je ne pouvais pas bouger !

Une faible lueur verdâtre naquit dans la pièce. Elle ressembla d'abord à la phosphorescence papillotante que l'on voit sur un tronc d'arbre en décomposition. Elle croissait et décroissait, croissait et décroissait mais devenait toujours plus forte. Ma chambre s'éclaira. Le lustre scintillait comme une émeraude en décomposition.

Un petit visage se montrait à la fenêtre ! Un visage de poupée ! Mon cœur sursauta puis se figea de désespoir. « McCann, me dis-je, a échoué ! C'est la fin ! »

La poupée me regarda en ricanant. Son visage était celui d'un homme d'une quarantaine d'années, complètement rasé. Le nez était long, la bouche grande avec des lèvres minces. Les yeux étaient rapprochés sous d'épais sourcils. Ils étincelaient, rouges comme des rubis.

La poupée passa par-dessus le rebord de la fenêtre. Elle se laissa glisser, la tête la première, dans la pièce. Elle se tint un instant sur la tête, les jambes en l'air. Elle fit deux fois le saut périlleux, retomba sur ses pieds, une petite main à ses lèvres, ses yeux rouges fixés sur les miens... comme si elle attendait. Comme si elle attendait des applaudissements ! Elle était vêtue du maillot collant et du justaucorps d'un acrobate de cirque. Elle me salua profondément. Puis, d'un geste large, elle me montra la fenêtre.

Un autre petit visage y apparaissait. Austère, froid, c'était le visage d'un homme d'une soixantaine d'années, avec de petits favoris. Il me considérait avec l'expression qu'un banquier aurait pu avoir, supposai-je, si quelqu'un qu'il détestait s'était adressé à lui pour un prêt... Je trouvais cette idée étrangement amusante. Puis brusquement je cessai de me sentir amusé.

Une poupée banquier ! Une poupée acrobate !

Les poupées de deux de ceux qui avait succombé au mal inconnu !

La poupée banquier descendit avec dignité de la fenêtre. Elle était en tenue de soirée, habit, plastron empesé, tout cela en parfait état. Elle se tourna avec la même dignité, tendit la main vers le rebord de la fenêtre. Une autre poupée y était... une femme à peu près du même âge que la poupée-banquier et, comme celle-ci, en grande tenue de soirée.

La vieille fille !

Avec affectation, la poupée vieille fille prit la main tendue. Elle sauta avec légèreté sur le plancher.

Une quatrième poupée s'avança par la fenêtre, en collant pailleté la recouvrait du cou jusqu'aux pieds. Elle sauta et vint atterrir près de la première poupée acrobate. Elle me regarda avec un sourire narquois puis me fit une révérence.

Les quatre poupées se mirent à marcher vers moi, les acrobates en tête, et, derrière eux, d'un pas lent et digne, la poupée-vieille fille et la poupée-banquier... bras dessus, bras dessous.

Grotesques, fantastiques, elles l'étaient... mais pas drôles. Grand Dieu, non ! Ou, si elles avaient quoique ce fût de drôle, c'était quelque chose dont ne peuvent rire que des démons.

« Braile est juste de l'autre côté de la porte ! Me dis-je, désespéré. Si je pouvais seulement faire un peu de bruit ! »

Les quatre poupées s'arrêtèrent et semblèrent se consulter. Les acrobates firent une pirouette et passant la main dans leur dos, tirèrent du fourreau dissimulé leur épingle-poignard. Dans les mains de la poupée-banquier et de la poupée-vieille fille apparurent des armes semblables. Elles les pointèrent vers moi, comme des épées.

Toutes les quatre reprirent leur marche vers mon lit...

Les yeux rouges de la seconde poupée acrobate - je savais maintenant que c'était le trapéziste - s'étaient posés sur le lustre. Il s'arrêta et l'examina. Le montrant du doigt, il remit l'épingle-poignard dans son fourreau et fléchit les genoux, les mains réunies en marchepied devant lui. La première poupée inclina la tête puis s'immobilisa, mesurant manifestement la hauteur entre le plancher et le lustre et réfléchissant à la meilleure façon de l'atteindre. La seconde poupée montra le dessus de la cheminée et toutes les deux se hissèrent par les côtés jusqu'à la large tablette. Les deux

autres les regardaient, apparemment très intéressées. Elles ne rengainèrent pas leurs épingles-poignards.

La poupée-acrobate se pencha et la poupée-trapéziste posa son petit pied sur ses mains entrelacées. La première poupée se redressa et la seconde vola dans l'espace entre le dessus de la cheminée et le lustre, attrapa l'un des cercles de pendeloques et s'y accrocha. Immédiatement, l'autre poupée bondit, agrippa le lustre et s'y pendit à côté de son compagnon en maillot pailleté.

Je vis le vieil et lourd appareil trembler et osciller. Une douzaine des pendeloques tombèrent sur le plancher et s'y brisèrent avec fracas. Dans le silence de mort, ce fut comme une explosion.

J'entendis Braile venir à la porte en courant. Il l'ouvrit d'un coup et resta sur le seuil. Je pouvais le voir nettement dans la luminescence verte mais je savais qu'il ne pouvait pas voir... que, pour lui, la chambre était dans obscurité.

« Lowell ! s'écria-t-il. Que se passe-t-il ? Allumez ! »

J'essayai de crier. Pour l'avertir. En vain !

Il avança à tâtons, contournant le pied du lit, vers le commutateur. Je pense qu'il vit alors les poupées. Il s'arrêta net, juste au-dessous du lustre, le regard levé.

La poupée qui était au-dessus de lui se lâcha d'un bras, tira son épingles-poignard du fourreau et se laissa tomber sur les épaules de Braile en le frappant rageusement à la gorge !

Braile poussa un cri aigu... un seul. Un cri qui se transforma en un horrible gargouillement.

Et je vis alors le lustre se balancer et tressauter. Son antique accrochage se rompit. Il dégringola avec un bruit qui ébranla la maison, en plein sur Braile et sur la poupée qui lui déchirait la gorge.

Brusquement, la luminescence verte disparut. Une galopade retentit dans la pièce comme si de gros rats

s'enfuyaient.

Ma paralysie m'abandonna. Je tendis la main vers le commutateur et allumait l'électricité. Et je sautai du lit.

Les petites formes se démenaient pour escalader la fenêtre et s'échapper. Quatre détonations sourdes comme celles d'un fusil à bouchon retentirent. Je vis Ricori dans la porte, de chaque côté de lui un garde tenant, un pistolet automatique muni d'un silencieux, tirait vers la fenêtre.

Je me penchai sur Braile. Il était bien mort. Le lustre était tombé sur sa tête, lui fracassant le crâne. Mais...

Braile était mort avant que le lustre ne tombe... la gorge déchirée, la carotide coupée.

La poupée qui l'avait assassiné... avait disparu !

15

La jeune sorcière

Je me redressai.

« Vous aviez raison, Ricori, dis-je amèrement... ses serviteurs sont meilleurs que les vôtres. »

Il ne répondit pas, le regard baissé sur Braile le visage empreint de pitié.

« Si tous vos hommes tiennent leurs promesses comme McCann, repris-je, je considère comme un très grand miracle que vous soyez encore en vie.

— Pour ce qui est de McCann, fit-il en se tournant d'un air sombre vers moi, il est à la fois intelligent et loyal. Je ne le condamnerai pas sans l'avoir entendu. Et, je vous le dis à vous, docteur Lowell, si vous aviez été plus franc avec moi cette nuit... le docteur Braile ne serait pas mort. »

Je tiquai douloureusement, il n'y avait que trop de vérité dans ce qu'il disait. J'étais torturé de regret, de chagrin et de rage impuissante. Si je ne m'étais pas laissé dominer par mon maudit orgueil, si je lui avais dit tout ce que je savais de ma rencontre avec la faiseuse de poupées, expliqué pourquoi il y avait des détails que j'étais dans l'impossibilité de lui donner, si je m'étais confié à Braile pour une séance de contre-hypnotisme qui m'aurait libéré... non, si j'avais complètement accepté l'offre de protection de Ricori, ou celle de Braile de veiller sur moi pendant que je dormais... alors, tout cela ne serait pas arrivé.

J'allai jeter un coup d'œil dans mon cabinet et j'y vis l'infirmière de Ricori. Je pouvais entendre des chuchotements de l'autre côté des portes... des gens du

personnel de l'annexe qui avaient été attirés par le bruit de la chute du lustre.

« Le lustre est tombé tandis que le docteur Braile était au pied de mon lit et me parlait, dis-je très calmement à l'infirmière. Il a été tué. Mais ne le répétez pas aux autres. Dites seulement que le lustre est tombé et a blessé grièvement le docteur Braile. Renvoyez tout le monde se coucher... dites que nous transportons le docteur Braile à l'hôpital. Puis revenez avec Porter et nettoyez le sang aussi bien que vous pourrez. Laissez le lustre tel qu'il est. »

Quand elle fut sortie, je me tournai vers les gardes de Ricori.

« Qu'avez-vous vu quand vous avez tiré ?

— Pour moi, on aurait dit des singes, répondit l'un des deux.

— Ou des nains », dit l'autre.

Je regardai Ricori et lus sur son visage ce qu'il avait vu. J'enlevai la couverture du lit.

« Ricori, dis-je, je voudrais que vos hommes prennent Braile et l'enveloppent dans cette couverture. Et ensuite qu'ils le portent dans la petite pièce à côté de mon cabinet et le placent sur la couchette. »

Il leur fit un signe de tête et ils enlevèrent Braile du fouillis de verre fracassé et de métal tordu. Son visage et son cou avaient été tailladés par les pendeloques brisées, une de ces coupures était tout près de l'endroit où l'épingle-poignard de la poupée avait été enfoncée. Cette blessure était profonde et avait probablement causé une seconde coupure de la carotide. Je suivis les gardes dans la petite pièce avec Ricori. Ils placèrent le corps sur la couchette et Ricori leur ordonna de retourner dans la chambre et d'y rester pendant que les infirmières étaient là. Il ferma la porte de la petite pièce derrière eux et se tourna vers moi.

« Qu'allez-vous faire, docteur ? »

Ce que j'avais envie de faire, c'était de pleurer, mais je répondis : « C'est une affaire qui concerne le coroner, bien entendu. Il faut que je prévienne immédiatement la police.

« Qu'allez-vous leur dire, docteur ?

— Qu'avez-vous vu à la fenêtre, Ricori ?

— J'ai vu... les poupées !

— Et moi aussi. Puis-je dire à la police ce qui a tué Braile... avant que le lustre tombe ? Vous savez bien que je ne le peux pas. Non, je vais leur dire que nous causions lorsque, soudain, le lustre est tombé sur lui. Les éclats de verre des pendeloques lui ont percé la gorge. Que puis-je leur dire d'autre ? Et ils le croiront aisément, alors qu'ils ne croiraient pas la vérité... »

J'hésitai puis ma réserve céda ; pour la première fois depuis bien des années, je pleurai.

« Ricori... vous aviez raison. Ce n'est pas McCann qui est à blâmer dans tout cela, mais moi... la vanité d'un vieil homme. Si j'avais parlé franchement sans rien cacher, Braile serait vivant. Mais je ne l'ai pas fait... pas fait. Je suis son meurtrier... »

Il me réconforta avec une douceur presque féminine. « Ce n'est pas votre faute. Vous n'auriez pas pu agir autrement, étant ce que vous êtes, pensant comme vous pensez depuis si longtemps. C'est dans votre incrédulité, votre incrédulité tout à fait naturelle, que la sorcière a trouvé sa chance, et ce n'est pas de votre faute. Mais, maintenant, elle ne trouvera plus d'autres occasions semblables. La coupe est à son comble et déborde. »

Il posa ses deux mains sur mes épaules.

« Ne dites rien à la police pour le moment... pas avant que nous ayons des nouvelles de McCann. Il est maintenant près de minuit et il téléphonera même s'il ne vient pas. Je vais m'habiller dans ma chambre, car quand McCann m'aura donné des nouvelles, il faudra que je vous quitte.

— Qu'avez-vous l'intention de faire, Ricori ?

— Tuer la sorcière, répondit-il calmement. La tuer et la fille avec. Avant que le jour se lève. J'ai trop attendu. Je n'attendrai pas plus longtemps. Elle ne tuera plus. »

Je me sentis brusquement très faible, et m'affaissai dans un fauteuil. Ma vue se voila. Ricori me donna de l'eau que je bus avec avidité. À travers le bourdonnement de mes oreilles, j'entendis frapper à la porte et la voix d'un des hommes de Ricori.

« McCann est là.

— Dites-lui d'entrer », fit Ricori.

La porte s'ouvrit. McCann entra dans la pièce.

« Je l'ai... »

Il s'arrêta court, nous regardant fixement. Ses yeux s'abaissèrent sur le corps étendu sur la couchette, sous une couverture et son visage devint sombre.

« Qu'est-il arrivé ?

— Les poupées ont tué le docteur Braile, répondit Ricori. Vous avez capturé la fille trop tard, McCann. Pourquoi ?

— Tué le docteur Braile ? Les poupées ! Mon Dieu ! » La voix de McCann s'étrangla comme si une main lui avait agrippé la gorge.

« Où est la fille, McCann ? demanda Ricori.

— En bas, dans la voiture, bâillonnée et ligotée, répondit-il d'un ton morne.

— *Quand*, l'avez-vous eue ? Et *où* ? », Reprit Ricori.

En regardant McCann, je ressentis à la fois une grande pitié et une grande sympathie pour lui. Sentiment qui venait de mes propres remords et de ma propre honte.

« Asseyez-vous, McCann, dis-je. Je suis beaucoup plus à blâmer pour ce qui est arrivé que vous pourriez l'être.

— Laissez-moi en juger moi-même, dit Ricori, glacial. McCann, avez-vous placé des voitures à chaque extrémité de la rue, comme le docteur Lowell l'avait demandé ?

— Oui.

— Alors racontez-nous votre histoire à partir de là.

— Elle arrive dans la rue, dit McCann. Il est près de onze heures. Je suis à l'extrémité est et Paul à l'ouest. Je dis à Tony : « On a la fille dans la poche ! » Elle porte deux valises. Elle regarde autour d'elle et trotte vers l'endroit où nous avons trouvé sa voiture. Elle ouvre la porte. Quand elle sort de la voiture, elle se dirige vers l'ouest où se trouve Paul. J'ai dit à Paul ce que le docteur m'a dit : ne pas lui sauter dessus trop près de la boutique de poupées. Je vois Paul qui la suit. Je fonce dans la rue et je suis Paul.

» Le coupé tourne dans West Broadway. Là, la chance est pour elle ; un ferry de Staten Island vient juste d'arriver et la rue grouille d'un tas de voitures. Une Ford s'écarte brusquement sur la gauche pour essayer de dépasser une autre bagnole. Paul entre en plein dedans et va s'enrouler autour d'un des piliers du métro aérien. Cela fiche la pagaille. Il me faut une minute ou deux pour m'en sortir. Et quand j'y réussis, le coupé a disparu.

» Je saute de la voiture et je téléphone à Rod. Je lui dis de cueillir la fille quand elle reparaitra, même s'il faut l'attraper au lasso sur les marches de la boutique de poupées, et, quand on l'aura capturée, de l'amener tout droit ici.

» Je rapplique par ici. Je me dis que c'est peut-être là qu'elle vient. Je ralentis en approchant et je jette un coup d'œil dans le Park. Je me dis que la sorcière aux poupées a eu toutes les chances pour elle et que je vais bien en avoir une à mon tour. Je l'ai. Je vois le coupé rangé sous des arbres. Nous coinçons la fille. Elle n'offre pas la moindre résistance. Néanmoins, nous la bâillonons et nous la mettons dans la voiture. Tony emmène le coupé à l'écart et le fouille. Il n'y a rien dedans sauf les deux valises et elles sont vides. Nous amenons la fille ici.

— Combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où vous avez capturé la fille et votre arrivée ici, demandai-je.

— Dix minutes... un quart d'heure, peut-être. Tony a presque mis le coupé en pièces détachées et cela a pris du temps. »

Je regardai Ricori, McCann devait être tombé sur la fille à peu près au moment où Braile mourait. Il hocha la tête.

« Elle attendait les poupées, bien entendu.

— Que voulez-vous que je fasse d'elle ? » Demanda McCann.

Il s'adressait à Ricori, pas à moi. Ricori ne dit rien, il fixait McCann d'un regard curieusement appuyé. Mais je le vis serrer sa main gauche puis l'ouvrir les doigts écartés.

« D'accord, patron », dit McCann.

Il se dirigea vers la porte. Il ne fallait pas une perspicacité extraordinaire pour comprendre qu'il avait reçu des ordres, ni pour se tromper sur leur sens.

« Arrêtez. » Je me plaçai devant lui, le dos contre la porte. « Écoutez-moi, Ricori. J'ai quelque chose à dire à ce sujet. Le docteur Braile m'était aussi cher que Peters pouvait l'être pour vous. Quels que soient les agissements de M^{me} Mandilip, cette fille ne peut absolument pas faire autre chose que ce qu'elle lui ordonne. Sa volonté est entièrement dominée par la faiseuse de poupées. Je soupçonne fortement qu'elle est, la majeure partie du temps, sous contrôle hypnotique total. Je ne peux pas oublier qu'elle a essayé de sauver Walters. Je ne veux pas la voir assassinée.

— Si vous dites vrai, dit Ricori, ce n'est qu'un argument de plus pour qu'elle soit supprimée rapidement. Alors, la sorcière ne pourra pas se servir d'elle avant d'être elle-même supprimée.

— Je ne veux pas de cela, Ricori. Et il y a une autre raison. Je veux l'interroger. Je pourrai peut-être découvrir

comment M^{me} Mandilip accomplit ces choses : le mystère des poupées, les ingrédients de l'onguent... s'il existe d'autres gens qui partagent ses connaissances. La fille peut savoir tout cela et bien davantage. Et, si elle le sait, je peux le lui faire dire.

— Ouais ? fit cyniquement McCann.

— Comment ? demanda Ricori.

— En utilisant le même piège que celui dont la faiseuse de poupées s'est servi contre moi. »

Durant une longue minute, Ricori me considéra avec gravité.

« Docteur Lowell, dit-il, pour la dernière fois, je renonce à mon jugement devant le vôtre dans cette affaire. Je pense que vous avez tort. Je sais que j'ai eu tort lorsque je n'ai pas tué la sorcière le jour où je l'ai rencontré. Je crois que chaque minute où l'on accepte que cette fille reste vivante est une minute lourde de danger pour nous tous. Néanmoins, je m'incline... pour la dernière fois.

— McCann, dis-je, amenez cette fille dans mon cabinet. Attendez simplement que je me débarrasse des gens qui pourraient être en bas. »

Je descendis, McCann et Ricori derrière moi. Il n'y avait personne. Je plaçai sur mon bureau une version améliorée du miroir de Luys, appareil qui fut utilisé à la Salpêtrière, à Paris, pour provoquer le sommeil hypnotique. Il consiste en deux rangées parallèles de petits miroirs réfléchissants, qui tournent en sens opposé, un rayon lumineux est dirigé sur eux de manière que leurs surfaces brillent et s'obscurcissent alternativement. C'est un dispositif très utile et auquel je croyais que la fille, sensibilisée depuis longtemps à la suggestion hypnotique, devrait céder rapidement. Je plaçai un fauteuil confortable à l'angle voulu, et je réduisis les lumières afin qu'elles n'entravent pas l'effet du miroir hypnotique.

J'avais à peine terminé ces arrangements que McCann et un autre des gorilles de Ricori amenèrent la fille. Ils l'assirent dans le fauteuil et j'enlevai de ses lèvres le chiffon avec lequel elle avait été bâillonnée.

« Tony, allez à la voiture, dit Ricori. Quant à vous, McCann, restez ici. »

16

La fin de la fille ensorcelée

Elle n'opposa absolument aucune résistance. Elle semblait entièrement repliée sur elle-même et me considérait du même regard vague que lors de ma visite à la boutique de poupées. Je lui pris les mains, qu'elle laissa reposer passivement dans les miennes. Elles étaient très froides.

« Mon petit », lui dis-je doucement, d'un ton rassurant, « personne ne vous fera de mal. Reposez-vous, détendez-vous, laissez-vous aller dans ce fauteuil. Je ne cherche qu'à vous aider. Dormez si vous en avez envie. Dormez donc. »

Elle n'avait pas l'air de m'entendre, me regardait toujours du même regard vague. Je lui lâchai les mains, m'assis en face d'elle, dans mon propre fauteuil, et mis les petits miroirs en mouvement. Ses yeux se tournèrent immédiatement dans cette direction et, fascinés, se posèrent sur le miroir. Je regardai son corps se détendre ; elle s'enfonça dans son fauteuil. Ses paupières commencèrent à se fermer...

« Dormez, dis-je doucement. Personne ne peut vous faire de mal ici. Dormez... Dormez... »

Ses yeux se fermèrent ; elle soupira.

« Vous êtes endormie, repris-je. Vous ne vous réveillerez que lorsque je vous l'ordonnerai. Vous ne pourrez pas vous réveiller avant que je vous en donne l'ordre.

Elle répéta, dans un murmure enfantin : « Je suis endormie ; je ne peux pas m'éveiller jusqu'à ce que vous m'en donniez l'ordre. »

J'arrêtai le tournis du miroir.

« Je vais vous poser quelques questions, lui dis-je. Vous m'écoutez et vous me direz la vérité. Vous ne pouvez répondre à mes questions qu'en disant la vérité. Vous le savez.

— Je dois vous répondre en disant la vérité. Je le sais, répondit-elle de la même petite voix enfantine.

Je ne pus m'empêcher de lancer un coup d'œil de triomphe à Ricori et à McCann. Ricori se signait en me regardant d'un œil écarquillé dans lequel se lisaient à la fois le doute et la crainte. Je sentis qu'il pensait que moi aussi, je connaissais la sorcellerie. McCann était assis, il mâchonnait nerveusement en regardant fixement la fille.

Je commençai mon interrogatoire, choisissant d'abord les questions les moins susceptibles de la perturber.

« Êtes-vous vraiment la nièce de M^{me} Mandilip ?

— Non.

— Alors, qui êtes-vous ?

— Je ne sais pas.

— Quand êtes-vous venue avec elle, et pourquoi ?

— Il y a vingt ans. J'étais dans une crèche d'enfants trouvés à Vienne. Elle m'en a sortie et m'a appris à l'appeler ma tante. Mais elle n'est pas du tout ma tante.

— Où avez-vous vécu depuis ?

— À Berlin, à Paris, puis à Londres, à Prague et à Varsovie.

— Est-ce que M^{me} Mandilip fabriquait ses poupées dans chacun de ces endroits ? »

Elle ne répondit pas ; elle frissonnait, ses paupières se mirent à trembler.

— Dormez ! Rappelez-vous que vous ne pouvez pas vous réveiller avant que je vous l'ordonne. Dormez ! Répondez-moi.

— Oui, chuchota-t-elle.

— Et elles tuaient dans chaque ville ?

— Oui.

— Dormez. Soyez tranquille. Personne ne vous fera du mal... » Son inquiétude était de nouveau évidente et je m'écartai un moment du sujet des poupées.

« Où M^{me} Mandilip est-elle née ?

— Je ne sais pas.

— Quel âge a-t-elle ?

— Je ne sais pas. Quand je le lui ai demandé, elle a ri et elle a dit que le temps ne comptait pas pour elle. J'avais cinq ans quand elle m'a prise avec elle. Elle était exactement comme elle est maintenant.

— A-t-elle des complices ?... Je veux dire : y a-t-il d'autres personnes qui font aussi les poupées ?

— Une seule à qui elle l'ait appris. Il était son amant à Prague.

— Son amant ! », M'écriai-je, incrédule : l'image du corps monstrueux, des énormes seins, du lourd visage chevalin de la faiseuse de poupées défilait devant mes yeux.

« Je sais ce que vous pensez, dit-elle. Mais elle a un autre corps. Elle le revêt quand elle veut. Un corps merveilleux, qui va avec ses yeux, ses mains et sa voix. Quand elle revêt ce corps, elle est belle, d'une beauté terrifiante. Je l'ai vue ainsi bien des fois. »

Un autre corps ! Une illusion, bien entendu, tout comme la pièce enchantée que Walters avait décrite et que j'avais entrevue alors que je me dégageai du réseau hypnotique dans lequel elle m'avait attiré. Une image créée par l'esprit de la faiseuse de poupées dans l'esprit de la fille. J'abandonnai la question pour passer au vif du sujet.

« Elle tue par deux moyens, n'est-ce pas ?... Par l'onguent et par les poupées ?

— Oui, par l'onguent et les poupées.

— Combien de personnes a-t-elle tuées au moyen de l'onguent à New York ? »

Elle répondit d'une manière indirecte.

« Elle a fait quatorze poupées depuis que nous sommes arrivées ici. »

Il y avait donc d'autres victimes dont je n'avais pas eu connaissance !

« Et combien de personnes les poupées ont-elles tuées ? Demandai-je de nouveau.

— Vingt. »

J'entendis Ricori lâcher un juron et je lui adressai un regard de mise en garde. Il était penché en avant, pâle et tendu. McCann avait cessé de mâcher.

« Comment fait-elle les poupées ?

— Je ne sais pas.

— Savez-vous comment elle prépare l'onguent ?

— Non. Elle le prépare en secret.

— Qu'est-ce qui anime les poupées ?

— Vous voulez dire ce qui les rend... vivantes ?

— Oui.

— Quelque chose qui provient des morts ! »

J'entendis, de nouveau, Ricori jurer tout bas.

« Si vous ne savez pas comment elle fabrique les poupées, vous devez bien savoir ce qui est nécessaire pour les rendre... vivantes. Qu'est-ce que c'est ? »

Elle ne répondit pas.

« Vous devez me répondre. Vous devez m'obéir. Parlez !

— La question n'est pas claire, dit-elle. Je vous ai dit que c'est quelque chose qui vient des morts qui les rend vivantes. Que voulez-vous savoir d'autre ?

— Partez du moment où quelqu'un qui rencontre M^{me} Mandilip pour la première fois et allez jusqu'au

dernier stade, quand la poupée - comme vous dites - devient vivante.

— Elle a dit qu'on doit venir à elle de sa propre volonté, dit-elle d'une voix songeuse. On doit consentir de son propre vouloir, sans contrainte, à la laisser faire la poupée. Qu'on ne sache pas à quoi l'on consent n'a aucune importance. Elle doit commencer la première figurine immédiatement. Mais, avant de terminer la seconde, qui est la poupée qui deviendra vivante, elle doit trouver une occasion d'appliquer l'onguent. Elle dit que cet onguent libère une des personnalités qui habitent l'esprit humain pour que celle-ci vienne à elle et entre dans la poupée. Elle dit que cette personnalité n'est pas la seule habitante de l'esprit humain, mais que les autres ne l'intéressent pas. Et elle ne prend pas non plus tous ceux qu'elle rencontre. Je ne sais pas comment elle distingue ceux qu'elle peut manipuler ni ce qu'il y a en eux qui fait qu'elle les choisit. C'est au moment où elle termine la seconde poupée que la victime qui a posé entre en agonie. Quand celle-ci est morte, alors la poupée devient vivante. Elle lui obéit... comme elles lui obéissent toutes... »

Elle s'arrêta un instant puis ajouta, pensivement : « Toutes, sauf une...

— Et laquelle ?

— Votre infirmière. Elle ne voulait pas obéir. Ma... tante... la tourmentait, la punissait, mais elle n'arrivait toujours pas à la faire obéir. Alors j'ai amené la petite infirmière ici, hier soir, avec une autre poupée pour tuer l'homme que ma... tante... a maudit. L'infirmière est venue, mais elle s'est battue avec l'autre poupée et elle a sauvé l'homme. Ma tante ne peut pas comprendre ce genre de choses, ça la rend perplexe, mais moi, cela me donne... de l'espoir ! »

Sa voix se perdit dans le lointain. Puis soudain, avec énergie, elle dit : « Il faut que vous vous dépêchiez. Je

devrais déjà être revenue avec les poupées. Bientôt, elle va se mettre à ma recherche. Il faut que je m'en aille, sinon elle viendra me chercher... et alors, si elle me trouve ici... elle me tuera.

— Vous avez amené les poupées pour me tuer ?

— Bien sûr.

— Où sont-elles maintenant ?

— Elles étaient en train de revenir vers moi, répondit-elle, mais vos hommes m'ont capturée avant qu'elles aient eu le temps d'arriver. Elles vont retourner à la maison, elles vont vite quand il le faut. Cela leur est plus difficile sans moi, c'est tout... mais elles iront la retrouver.

— Pourquoi les poupées tuent-elles ?

— Pour... lui... faire plaisir.

— Et la cordelette nouée, dis-je, quel rôle joue-t-elle ?

— Je ne sais pas... mais elle dit que... » Soudain, d'une voix désespérée, comme un enfant qui a peur, elle dit tout bas : « Elle me cherche ! Ses yeux me cherchent... ses mains tâtonnent... elle me voit ! Cachez-moi ! Oh ! Cachez-moi... vite !

— Dormez, dormez plus profondément ! Laissez vous aller plus profondément... plus profondément... encore plus profondément dans le sommeil. À présent, elle ne peut plus vous trouver ! À présent, vous êtes cachée !

— Je suis dans un profond sommeil, murmura-t-elle. Elle m'a perdue, je suis cachée. Mais elle plane toujours au-dessus de moi... Elle continue à me chercher... »

Ricori et McCann avaient quitté leurs sièges et étaient venus près de moi.

« Vous croyez que la sorcière est à sa recherche ? demanda Ricori.

— Non, répondis-je. Mais il n'y a là rien d'extraordinaire. Elle a été si longtemps sous le contrôle de cette femme que cette réaction est naturelle. Cela peut aussi bien être le

résultat d'une suggestion que le raisonnement de son propre subconscient. Elle a désobéi à des ordres. Or, elle a été menacée de châtement si elle le faisait. »

La fille poussa un cri angoissé : « Elle me voit ! Elle m'a retrouvée ! Ses mains se tendent vers moi !

— Dormez ! Dormez toujours plus profondément ! Elle ne peut pas vous faire de mal. Elle vous a de nouveau perdue ! »

La fille ne répondit pas, mais un faible gémissement s'éleva du fond de sa gorge.

« Bon Dieu ! s'exclama McCann d'une voix altérée. Ne pouvez-vous rien faire pour elle ? »

— Qu'elle meure ! », Dit Ricori, ses yeux brillant d'un éclat anormal dans son visage terreux. « Cela nous évitera des ennuis !

— Écoutez-moi et obéissez ! Dis-je d'un ton sévère à la fille avec gravité. Je vais compter jusqu'à cinq. Quand j'arriverai à cinq, vous vous réveillerez ! Vous vous réveillerez tout de suite ! Vous sortirez du sommeil si vite qu'elle ne pourra pas vous attraper ! Obéissez ! »

Je comptai lentement, car, si je l'avais réveillée d'un seul coup, cela lui aurait, selon toute probabilité, apporté la mort dont son esprit égaré lui disait qu'elle était menacée par la faiseuse de poupées.

« Un... deux... trois... »

La fille poussa un cri épouvantable : « *Elle m'a attrapée ! Ses mains se resserrent autour de mon cœur... Aah... ah...* »

Son corps s'arqua ; un spasme la parcourut, puis elle se détendit, et s'écroula flasque dans le fauteuil. Ses yeux s'ouvrirent, fixes, vides ; sa mâchoire s'affaissa.

J'ouvris brutalement son chemisier, posai mon stéthoscope sur son cœur. Il ne battait plus.

Et de la gorge de la morte s'éleva alors une voix, qui résonnait comme un orgue, douce, tout à la fois chargée de menace et de mépris :

« *Pauvres fous !* »

La voix de M^{me} Mandilip.

Brûle, sorcière, brûle !

Assez bizarrement, Ricori fut le moins affecté de nous trois. J'avais la chair de poule. McCann, quoiqu'il n'eût jamais entendu la voix de la faiseuse de poupées, était fortement secoué. Ce fut Ricori qui rompit le silence.

« Vous êtes sûr que cette fille est morte ?

— Il n'y a pas de doute possible. »

Il fit un signe de tête à McCann : « Descendez-la dans la voiture. »

« Qu'allez-vous faire ? Demandai-je.

— Tuer la sorcière, répondit-il. Dans la mort, elles ne seront pas séparées », déclama-t-il avec une onctuosité ironique, et il ajouta, véhément : « Et en enfer, toutes deux, elles brûleront *éternellement* ! »

Il me regarda d'un œil aigu.

« Vous n'approuvez pas, docteur ?

— En fait, Ricori, je ne sais pas... honnêtement, je ne sais pas. J'aurais pu la tuer de mes propres mains... mais maintenant... ce que vous menacez de faire va contre tous mes instincts, toutes mes habitudes de pensée, toutes mes convictions sur la manière dont la justice doit être appliquée. Et même, cela m'apparaît comme... un meurtre !

— Vous avez entendu la fille, dit-il. Vingt personnes, dans cette seule ville, ont été tuées par les poupées. Quatorze poupées, quatorze personnes qui sont mortes de la même manière que Peters !

— Mais, Ricori, aucun tribunal n'admettra comme preuves des révélations faites sous hypnose. C'est peut-être

vrai, mais... la fille était anormale. Ce qu'elle a dit pourrait très bien n'être que le produit de son imagination... sans aucune preuve à l'appui. Aucun tribunal sur terre ne pourrait l'accepter pour soutenir une action en justice.

— Non, dit-il, aucun tribunal *sur terre*. (Il me saisit par les épaules.) Mais croyez-vous, vous, qu'elle a dit la vérité ? »

Je n'arrivais pas à répondre tout en étant persuadé au fond de moi-même qu'elle n'avait rien inventé. « Inutile, docteur, je comprends votre réponse ! dit-il. Vous savez, comme moi, que la fille a dit vrai. Vous savez, comme moi, que nos lois ne peuvent châtier la sorcière. Voilà pourquoi, il faut que je la tue. Et, docteur Lowell, ce faisant, moi, Ricori, je ne suis pas un meurtrier. Non, je ne suis que l'exécuteur des hautes œuvres de Dieu ! »

Il attendait ma réponse, mais, encore une fois, je ne pouvais rien articuler.

« McCann... » Il désigna la fille... « Faites ce que je vous ai dit. Et revenez. »

Lorsque McCann fut sorti, emportant le corps frêle dans ses bras, Ricori reprit : « Docteur Lowell, il faut que vous veniez avec moi, en qualité de témoin de cette exécution. »

J'eus un sursaut de recul.

« Ricori, dis-je, je ne peux pas. Je suis complètement épuisé... de corps et d'esprit. Je suis passé par trop de rudes épreuves aujourd'hui. Je suis brisé de chagrin...

— Il faut que vous veniez, m'interrompit-il, même si nous devons vous porter, bâillonné comme l'était la fille, et ligoté. Je vais vous dire pourquoi. Vous êtes en lutte avec vous-même. Si vous étiez seul, il est possible que vos doutes scientifiques vaincraient, que vous essaieriez de m'empêcher de faire ce que je jure par le Christ, sa Sainte Mère et tous les saints, que je ferai. Vous pourriez céder à l'épuisement et mettre toute l'affaire entre les mains de la police. Mais je ne prendrai pas ce risque. J'ai de l'affection

pour vous, docteur Lowell, une profonde affection. Mais même si ma propre mère essayait de m'empêcher d'agir, je l'écarterai de mon chemin aussi inexorablement.

— J'irai avec vous, dis-je.

— Alors demandez à l'infirmière de m'apporter mes vêtements. Nous restons ensemble jusqu'à ce que tout soit fini, je ne veux plus prendre d'autres risques. »

Je pris le téléphone et donnai les ordres nécessaires. McCann revint et Ricori lui dit : « Quand je serai habillé, nous irons à la boutique des poupées. Qui est dans la voiture avec Tony ?

— Larson et Cartello.

— Bien. Il se peut que la sorcière sache que nous venons. Il se peut qu'elle ait écouté par les oreilles de la fille morte, puisqu'elle a pu parler en se servant de sa gorge. Peu importe. Nous supposerons qu'elle ne sait rien. Sa porte est-elle blindée ?

— Patron, dit McCann, je ne suis pas allé dans la boutique. Je ne sais pas. La porte a un panneau de verre. Si elle est blindée, cela ne nous gênera pas beaucoup. Tony va aller chercher des outils pendant que vous vous habillez.

— Docteur Lowell, ajouta Ricori en se tournant vers moi, voulez-vous me donner votre parole d'honneur que vous ne modifierez pas votre décision de venir avec moi ? Ni n'essaierez d'intervenir dans ce que je vais faire ?

— Vous avez ma parole, Ricori.

— McCann, inutile de revenir. Attendez-nous dans la voiture. »

Ricori fut bientôt habillé. Alors que nous quitions la maison, une horloge sonna une heure. Je me souvins que cette étrange aventure avait commencé, des semaines plus tôt, à la même heure...

Je m'assis à l'arrière de la voiture avec Ricori, le cadavre de la fille entre nous deux. Larson et Cartello étaient

devant nous sur les strapontins ; le premier était un solide Suédois, le second un petit Italien sec et nerveux. Celui qu'on appelait Tony conduisait, McCann près de lui. Nous tournâmes dans l'avenue et en moins d'une demi-heure, nous fumes en bas de Broadway. En approchant de la rue de la faiseuse de poupées, la voiture ralentit. Le ciel était couvert, un vent froid soufflait, venant de la baie. Je frissonnais, mais pas de froid.

Nous étions arrivés au coin de la rue.

Depuis plusieurs blocs de maisons, nous n'avions vu ni rencontré personne. C'était comme si nous avions traversé une ville morte. La rue où habitait M^{me} Mandilip était tout aussi déserte.

« Arrêtez-vous en face de la boutique, dit Ricori à Tony. Quand nous serons descendus, vous irez vous poster au coin, où vous nous attendrez. »

Mon cœur battait désagréablement. La nuit était d'une noirceur qui semblait engloutir la lueur des lampadaires. Il n'y avait pas de lumière dans le magasin, et sous son porche démodé l'ombre s'épaississait. Le vent gémissait, et je pouvais entendre les vagues qui s'abattaient tout près, sur le mur de la Battery. Je me demandai si j'arriverais à franchir cette porte ou si l'interdiction que la faiseuse de poupées m'avait lancée me retiendrait encore.

McCann se glissa hors de la voiture, portant la morte. Il l'installa, assise, dans l'encadrement de la porte. Ricori et moi, nous suivions, avec Larson et Cartello. La voiture s'éloigna. Et de nouveau, je ressentis cette sensation de cauchemar qui m'avait assailli si souvent depuis le jour où je m'étais engagé pour la première fois sur l'étrange piste de la faiseuse de poupées...

Le petit Italien enduisit la vitre de la porte d'une sorte de gomme ; au centre, il fixa une petite ventouse de caoutchouc, sortit de sa poche un outil avec lequel il traça sur le verre un cercle d'une trentaine de centimètres de

diamètre. La pointe de l'outil coupait le verre comme si ç'avait été de la cire. Tenant d'une main la ventouse, il tapota légèrement le verre d'un marteau à tête de caoutchouc. Le cercle de verre se détacha et resta à la ventouse. Tout cela avait été fait sans le moindre bruit. Il passa un bras dans le trou, tâtonna quelques instants, toujours sans bruit. On entendit un faible déclic, et la porte s'ouvrit.

McCann reprit la fille morte dans ses bras. Nous entrâmes dans la boutique, silencieux comme des fantômes. Le petit Italien remit le cercle de verre en place. Je voyais vaguement la porte qui s'ouvrait sur le corridor menant vers l'arrière-boutique à la pièce maudite. Le petit Italien essaya la poignée, mais la porte était verrouillée. Il travailla quelques secondes et la porte s'ouvrit. Ricori en tête, McCann derrière lui portant toujours la fille, nous passâmes comme des ombres dans le corridor pour nous arrêter devant la porte du fond...

Elle s'ouvrit avant même que le petit Italien pût la toucher.

Nous entendîmes la voix de la faiseuse de poupées !

« Entrez, messieurs. Délicate attention de votre part que de me rapporter ma chère nièce ! Je vous aurais bien accueillis à la porte de mon magasin... mais je suis une vieille femme, une très vieille femme timide ! »

« Rangez-vous un peu, patron ! », chuchota McCann.

Tenant le corps de la fille de la main gauche comme un bouclier, revolver au poing, il essaya de se glisser devant Ricori. Celui-ci le repoussa. Son propre automatique braqué, il franchit le seuil. Je suivais McCann, les deux gorilles derrière moi.

D'un rapide coup d'œil autour de la pièce, je vis que la femme était assise à sa table et qu'elle cousait. Elle était sereine, apparemment calme. Ses longs doigts blancs dansaient au rythme de son travail. Elle ne leva pas les

yeux sur nous. Du charbon brûlait dans la cheminée. La pièce était très chaude, il y régnait une forte odeur aromatique que je ne connaissais pas. Je dirigeai mon regard vers les placards des poupées.

Ils étaient tous ouverts. Avec les poupées à l'intérieur, rangées les unes au-dessus des autres. Elles nous fixaient de leurs yeux verts ou bleus gris ou noirs, comme des nains qu'on aurait exhibés dans une galerie de phénomènes. Il devait y en avoir des centaines. Certaines étaient habillées à l'américaine ; d'autres à l'allemande, à l'espagnole, à la française, à l'anglaise ; d'autres encore dans des costumes que je ne connaissais pas ; il y avait aussi une ballerine et un forgeron avec son marteau levé... un chevalier français et un étudiant allemand, le sabre à la main, des cicatrices livides sur le visage... un Apache, le couteau au poing, la folie de la drogue sur sa face cuivre, et, près de lui, une fille des rues à la bouche hargneuse, à côté d'elle, un jockey...

Le butin de la faiseuse de poupées dans une douzaine de pays !

Les poupées semblaient prêtes à bondir, à se jeter sur nous. À nous submerger de leur nombre.

Je rassemblai mes esprits, me contraignis à affronter cette batterie d'yeux vivants dans des poupées inertes. Je vis un placard vide... puis un autre, encore un autre... en tout cinq placards sans poupées. Les quatre poupées qui avaient marché sur moi dans la luminescence verte n'étaient pas là, pas plus... que Walters...

Arrachant mon regard des rangées de poupées qui avaient l'air aux aguets, je regardai de nouveau la faiseuse de poupées qui continuait à coudre placidement... comme si elle était seule... comme si elle ne nous voyait pas... comme si le pistolet de Ricori n'était pas braqué sur elle... Elle cousait... en chantonnant doucement...

La poupée Walters était sur la table devant elle ! Étalée sur le dos. Ses petites mains étaient liées par des cordelettes de cheveux gris tressés, tordues et retordues autour des poignets. Et ces mains, liées serraient la garde d'une épingle-poignard.

J'aperçus tout cela en quelques secondes, moins de temps qu'il ne faut pour le dire...

L'application de la couseuse, son indifférence totale par rapport à nous, le silence qui s'interposait entre elle et nous devenaient de plus en plus pesants. L'odeur aromatique s'amplifiait.

McCann laissa tomber le corps de la fille sur le plancher. Il tenta de parler... une première fois, puis une deuxième... à la troisième, il y réussit. D'une voix étranglée, rauque, il dit à Ricori : « Tuez-la... ou c'est moi qui vais le faire ! »

Ricori ne bougea pas. Il demeurait raide, son automatique braqué sur le cœur de la femme, les yeux fixés sur ses mains qui dansaient. Il ne semblait pas avoir entendu McCann. Elle, elle continuait de chanter... C'était comme un bourdonnement d'abeilles... un doux fredonnement... qui nous conduisait au sommeil comme les abeilles conduisent au miel... le sommeil... oui, le sommeil...

Ricori bondit en avant et abattit la crosse du revolver sur le poignet de la faiseuse de poupées.

La main s'affaissa, les doigts se tordirent... hideusement. Des longs doigts blancs qui se tordaient et se tortillaient... comme des serpents que l'on aurait frappés.

Ricori leva son arme pour lui en asséner un second coup, mais, avant même qu'elle retombe, la faiseuse de poupées avait bondi sur ses pieds, renversant sa chaise. Un sourd murmure parcourut les placards. Les poupées avaient l'air de se pencher, de se courber en avant...

Les yeux de la faiseuse de poupées étaient dardés sur nous. Ils semblaient scruter chacun de nous et nous tous à

la fois, comme des soleils noirs dans lesquels dansaient de petites flammes rouge sombre.

La force de sa volonté déferla et nous submergea comme une vague. Je la sentis qui me frappait, comme si une chose m'avait heurté. Une porte d'engourdissement commençait à sourdre en moi. Je vis la main de Ricori qui étreignait le revolver se crispier et blanchir. Le même engourdissement l'envahissait... comme il envahissait McCann et les autres.

Une fois encore, elle nous avait pris au piège.

« Ne la regardez pas, Ricori, chuchotai-je... ne la fixez pas dans les yeux... »

Au prix d'un violent effort, j'arrachai mon propre regard au sien noir, flamboyant. Mes yeux tombèrent sur la poupée Walters. D'un geste raide, je tendis la main pour la prendre... pourquoi, je n'en savais rien. Mais la faiseuse de poupées fut plus rapide que moi. Elle saisit prestement la poupée de sa main indemne, la serra contre sa poitrine. D'une voix dont la douce vibration s'insinuait au long de nos nerfs, augmentant la léthargie qui nous gagnait, elle dit : « Vous ne voulez pas me regarder ? Vous ne voulez pas me regarder ! Pauvres fous. Mais vous ne pouvez rien faire d'autre ! »

Alors débuta cet épisode extravagant, étrange, le commencement de la fin.

L'odeur aromatique sembla palpiter, vibrer, devint plus puissante. Une sorte de brouillard étincelant surgit, tournoyant du néant, et recouvrit la faiseuse de poupées, enveloppant sa face de cheval, son corps massif. Seuls, ses yeux brillaient à travers ce brouillard...

Le brouillard s'éclaircit. Devant nous se dressait une femme d'une beauté à couper le souffle... grande, élancée, ravissante. Elle était nue. Ses cheveux noirs, fins comme de la soie, la couvraient à demi jusqu'aux genoux. À travers eux, luisait une chair couleur d'or pâle. Seuls les yeux, les

maines et la poupée toujours serrée contre l'un de ses seins ronds et orgueilleux révélèrent qui elle était.

Ricori laissa tomber son automatique. J'entendis les armes des autres choir sur le plancher et compris qu'ils étaient comme moi paralysés, frappés de stupeur devant cette incroyable transformation, et impuissants à maîtriser la puissance qui émanait de la faiseuse de poupées.

Elle tendit un doigt vers Ricori et se mit à rire : « Vous voudriez me tuer... *moi !* Ramassez votre arme, Ricori... et essayez un peu... »

Le corps de Ricori se courba lentement... lentement... Je ne pouvais pas le voir directement, car mes yeux étaient comme vissés sur ceux de cette femme... et je savais qu'il en était de même pour Ricori...

Il se baissait sans la quitter des yeux. Je sentis, plutôt que je ne vis, sa main tâtonnante toucher le revolver... qu'il tentait de ramasser. Je l'entendis gémir. La femme se remit à rire.

« Suffit, Ricori !... Vous n'y arriverez pas. »

Le corps de Ricori se redressa d'un coup, comme si une main lui avait saisi le menton et l'avait brusquement relevé...

Il y eut derrière moi, un bruissement, un trottement de petits pieds, des petits corps passaient près de moi.

Quatre poupées apparurent aux pieds de la femme... Les quatre qui avaient foncé sur moi dans la luminescence verte... la poupée-banquier, la poupée-vieille fille, l'acrobate et le trapéziste.

Elles s'étaient rangées devant elle, nous fixant de leurs yeux furieux. Chacune tenait une épingle-poignard, la pointe tournée vers nous comme une minuscule épée. Et une fois de plus, le rire de la femme emplît la pièce. « Non, non, mes petits, dit-elle d'une voix caressante. Je n'ai pas besoin de vous ! »

Elle me désigna.

« Vous savez que mon corps n'est qu'une illusion, n'est-ce pas ? Répondez-moi.

— Oui.

— Et que ceux-ci qui sont à mes pieds... tous mes chers petits... ne sont que des illusions ?

— Cela, je ne le sais pas, dis-je.

— Vous en savez à la fois trop... et trop peu. Vous devez donc mourir, mon cher docteur, trop savant et trop fou... »

Les grands yeux se fixèrent sur moi avec une pitié moqueuse, le ravissant visage prit une expression de compassion malicieuse. « Ricori lui aussi doit mourir... parce qu'il en sait trop. Et vous autres... vous aussi, vous devez mourir. Mais pas des mains de mon petit monde. Pas ici. Non ! Chez vous, mon cher docteur. Vous rentrerez en silence... sans vous parler ni à qui que ce soit d'autre sur le chemin. Et quand vous serez arrivés, vous vous jetterez les uns sur les autres... vous vous entre-tuerez... vous vous déchirerez comme des loups... comme... »

Elle recula d'un pas, chancelante.

Je vis... ou crus voir... la poupée Walters se retourner sur elle-même. Rapide comme un serpent qui mord, elle leva ses deux mains liées et enfonça l'épingle-poignard dans la gorge de la faiseuse de poupées... en la tordant sauvagement... puis elle frappa encore et encore... perçant la gorge dorée de la femme exactement comme l'autre poupée avait percé celle de Braile !

Et tout comme Braile avait hurlé de douleur... la faiseuse de poupées hurlait à son tour... horriblement, atrocement...

Elle arracha la poupée de sa poitrine, la jeta avec violence. La poupée vola vers la cheminée, roula et toucha les charbons ardents.

Une flamme brillante jaillit tel un éclair, suivie d'une vague de la même chaleur intense que j'avais senti lorsque

l'allumette de McCann avait touché la poupée Peters. Instantanément, au contact de cette chaleur, les poupées qui étaient aux pieds de la femme disparurent. À leur place, s'élança une colonne de la même flamme qui s'enroula autour de la femme, l'enveloppant des pieds à la tête.

Je vis se fondre cette merveille de beauté, et reparaître la face chevaline, le corps monstrueux de M^{me} Mandilip... les yeux brûlés et aveugles... les longues mains agrippées à sa gorge, non plus blanches mais rouges de son sang.

Elle resta ainsi un instant avant de s'effondrer sur le plancher.

Au moment même de sa chute, l'envoûtement qui nous paralysait se brisa.

Ricori se pencha sur cette carcasse affaissée qui avait été la faiseuse de poupées. Il lui cracha dessus et s'écria exultant : « Brûle, sorcière, brûle ! »

Il me poussa vers la porte, me montrant les rangées de poupées aux aguets qui désormais semblaient étrangement... inertes ! Tout simplement... des poupées !

Les rideaux et les tentures s'embrasèrent. Le feu bondissait comme si les flammes étaient porteuses d'une vengeance purificatrice.

Nous nous précipitâmes vers la sortie. Les flammes se ruèrent derrière nous dans le corridor et dans la boutique. Nous nous élançâmes dans la rue.

« Vite ! À la voiture ! », Cria Ricori.

Soudain, la rue devint rouge de la lueur de l'incendie.

J'entendis des fenêtres s'ouvrir, des cris d'alarme et de frayeur.

Nous montâmes dans la voiture qui attendait et qui démarra à toute allure.

18

Le ténébreux savoir

Avec de la terre, ils ont façonné des effigies à mon image, ils ont pris mon souffle, arraché mes cheveux, déchiré mes vêtements, empêché mes pieds de bouger ; avec un onguent fait d'herbes malfaisantes, ils m'ont frotté ; ils m'ont mené à ma mort... ô dieu du feu ! Anéantis-les ! »

Trois semaines étaient passées depuis la mort de la faiseuse de poupées. J'avais invité Ricori à dîner chez moi. Le silence s'était installé entre nous. Je l'avais brisé avec la curieuse invocation placée en tête de ce dernier chapitre de mon récit, à peine conscient d'avoir parlé tout haut. Ricori leva vivement les yeux.

« C'est une citation de qui ? »

— Une tablette d'argile gravée par quelque Chaldéen au temps d'Assurbanipal, voilà près de trois mille ans, répondis-je.

— Et en ces quelques mots, dit-il, c'est toute notre histoire qu'il a racontée !

— Exactement. Tout y est... les poupées... l'onguent... la torture... la mort... et la flamme purificatrice !

— Étrange, murmura-t-il d'un ton songeur. Voilà trois mille ans... on connaissait déjà le mal et son remède... « Des effigies à mon image... qui ont pris mon souffle... un onguent fait d'herbes malfaisantes... ils m'ont mené à mort... ô dieu du feu... anéantis-les ! » Docteur Lowell, c'est exactement notre affaire.

— Les poupées maléfiques, dis-je, sont beaucoup, beaucoup plus anciennes qu'Ur en Chaldée. Plus anciennes

que l'Histoire. Depuis la nuit où Braile a été tué, j'ai suivi leur trace à travers les âges, c'est une longue, très longue piste. On les a retrouvées profondément enfouies dans la cendre des foyers des hommes de Cro-Magnon, des foyers dont le feu s'est éteint il y a vingt siècles. Et on les a retrouvées dans des foyers de peuples plus anciens encore. Des poupées de silex, de pierre, des poupées sculptées dans des défenses de mammoth, dans des os d'ours des cavernes, des crocs de tigre à dents de sabre. La magie noire existe depuis toujours, Ricori. »

Il hocha la tête : « J'ai connu autrefois un type que j'aimais bien. Un Transylvanien. Un jour, je lui ai demandé pourquoi il était venu en Amérique, et me raconta une étrange histoire. Il y avait eu une fille, dans son village, dont la mère, disait-on, savait des choses qu'aucun chrétien ne devrait savoir. Il racontait cela avec prudence, en se signant. La fille était jolie, désirable... Pourtant, il n'éprouvait aucun amour pour elle. Elle, semblait-il, l'aimait... ou peut-être était-elle attirée par son indifférence. Un après-midi, revenant de la chasse, il passa devant sa hutte. Elle l'appela. Il avait soif et but le vin qu'elle lui offrait. C'était du bon vin, qui le rendit gai... mais ne la lui fit pas aimer davantage.

» Néanmoins, il entra avec elle dans la hutte et but encore du vin. En riant, il la laissa lui couper des cheveux, tailler ses ongles, prendre quelques gouttes de sang à son poignet et de la salive à sa bouche. Riant toujours, il la quitta, rentra chez lui et s'endormit. Quand il s'éveilla, le soir tombait et tout ce dont il se souvenait, c'était qu'il avait bu du vin avec la fille, mais c'était tout.

» Quelque chose lui commanda d'aller à l'église. Il y alla. Quand il s'agenouilla pour prier, il se souvint soudain de plus de choses... que la fille lui avait pris des cheveux, des rognures d'ongle, de la salive et du sang. Et il ressentit l'urgente nécessité de savoir ce qu'elle en faisait de ses

cheveux, de ses rognures d'ongle, de sa salive et de son sang. Un peu, dit-il, comme si le saint devant lequel il était agenouillé lui ordonnait de chercher à le savoir.

» Il retourna donc subrepticement vers la hutte de la jeune fille, se faulant à travers le bois, se coulant jusqu'à sa fenêtre. Il regarda à l'intérieur. Elle était assise devant l'âtre, pétrissant de la pâte comme pour faire du pain. Se sentant déjà honteux de s'être glissé là avec de telles pensées... il vit, alors que, dans la pâte, elle ajoutait les cheveux qu'elle lui avait coupés, les rognures d'ongles, le sang et la salive. Elle les pétrissait dans la pâte. Puis il la vit prendre la pâte et lui donner la forme d'un petit homme. Elle aspergea la tête avec un peu d'eau, le baptisant avec des mots étranges qu'il ne put comprendre.

» Il était en proie à la peur, mais aussi à la colère. Or il était courageux. Il la regarda faire jusqu'à ce qu'elle eût fini. Elle enveloppa la poupée dans son tablier et se dirigea vers la porte, puis elle sortit. Il la suivit... Il avait vécu dans les bois et savait comment se déplacer sans bruit, sans se faire remarquer. Elle arriva à une croisée de chemins. La nouvelle lune brillait, et la fille lui adressa une prière. Puis elle creusa un trou, y plaça la poupée de pâte et l'arrosa de son urine. Après quoi elle prononça ces paroles : « Zaru ! (c'était le nom de l'homme) Zaru ! Zaru ! Je t'aime. Quand cette poupée sera réduite à l'état de pourriture, tu devras courir après moi comme un chien après une chienne. Tu es à moi, Zaru, corps et âme. Tu deviendras mien, au fur et à mesure que pourrira cette poupée. Quand elle sera pourrie, tu seras à moi tout entier. Pour toujours, pour toujours et à jamais ! »

» Elle recouvrit de terre la poupée. Alors il bondit sur elle et l'étrangla. Il aurait bien voulu déterrer la poupée, mais il entendit des voix et s'enfuit. Il ne retourna pas au village, et partit pour l'Amérique.

» Il me raconta qu'un jour où il était sur le pont pendant la traversée, il avait senti des mains qui le saisissaient aux reins... qui le tiraient vers le bastingage, vers la mer, vers le village, vers la fille. Il comprit alors qu'il ne l'avait pas tuée. Il lutta contre ces mains. Nuit après nuit, il lutta contre elles. Il n'osait pas dormir, car, lorsqu'il s'endormait, il rêvait qu'il était là-bas à cette croisée de chemins, la fille auprès de lui... Et trois fois il se réveilla juste à temps pour s'empêcher de se jeter à la mer.

» Puis la force des mains commença à faiblir. Et finalement, au bout de quelques mois, il ne les sentit plus. Mais il lui resta toujours cette angoisse jusqu'au jour où des nouvelles lui parvinrent du village. Il ne s'était pas trompé... il n'avait pas tué la fille. Mais plus tard... quelqu'un d'autre l'avait fait. Cette fille connaissait ce que vous avez appelé la magie noire. *Si !* Peut-être à la fin se retourna-t-elle contre elle... comme elle s'est retournée contre M^{me} Mandilip.

— C'est curieux ce que vous dites, Ricori... Curieux que vous parliez de la magie noire se retournant contre celui qui en a la maîtrise... mais nous reparlerons de cela plus tard. L'amour, la haine et la puissance... trois objets de convoitise... qui semblent avoir toujours été les supports du trépied sur lequel brûle la flamme obscure ; les supports des tréteaux d'où bondissent les figurines maléfiques...

» Savez-vous qui est le premier faiseur de poupées ? Non ?... Eh bien, ce fut un dieu, Ricori. Son nom était Khnum. C'était un dieu longtemps, longtemps avant le Yahvé des juifs, qui, lui aussi, fut un faiseur de poupées, vous vous en souvenez, il en façonna deux dans le jardin d'Éden, leur donna la vie, mais ne leur accorda que deux droits inaliénables : celui de souffrir, et celui de mourir. Khnum était un dieu infiniment plus miséricordieux. Il ne déniait pas le droit de mourir... mais il ne pensait pas que les poupées devaient souffrir et il aimait les voir prendre du

plaisir au cours du bref espace de leur vie. Khnum était si ancien qu'il avait régné en Égypte longtemps avant qu'on n' imagine les pyramides ou Sphinx. Il avait un frère, un autre dieu, nommé Kepher qui avait la tête d'un scarabée. Ce fut Kepher qui envoya une pensée produire, comme une brise, des rides à la surface du Chaos. Cette pensée féconda le Chaos d'où naquit l'Uni-vers...

» Quelques rides seulement à la surface du Chaos, Ricori ! Si cette pensée avait percé la surface... ou pénétré plus profondément... jusqu'en son cœur... que serait l'humanité maintenant ? Cependant, en formant ces quelques rides, la pensée réalisa cet être superficiel qui est l'homme. L'œuvre de Khnum devait ensuite s'étendre jusque dans le sein des femmes et façonner le corps de l'enfant qui y était renfermé. On l'appelait le dieu potier. Ce fut lui qui, sur l'ordre d'Amem, le plus grand des nouveaux dieux, façonna le corps de la grande reine Hatshepsout qu'Amen engendra, couché près de sa mère sous l'apparence du pharaon, son époux. Du moins, est-ce ainsi que l'écrivirent les prêtres de son temps...

» Mais mille ans avant cela, il y eut un prince qu'Osiris et Isis aimèrent beaucoup... pour sa beauté, son courage et sa force. Nulle part sur la terre, pensaient-ils, n'existait une femme digne de lui. Ils firent donc appel à Khnum, le dieu potier, pour en façonner une. Il vint, avec ses longues mains semblables à celles de... de M^{me} Mandilip... et dont tous les doigts, comme les siens, étaient vivants. Il façonna l'argile en une femme si belle que même la déesse Isis en ressentit une pointe d'envie. Ils étaient pleins de bon sens, ces dieux de l'antique Égypte, ils plongèrent donc le prince dans le sommeil, placèrent la femme près de lui, et les comparèrent - l'antique papyrus dit les « ajustèrent ». Hélas ! Elle était trop petite, alors Khnum fit une autre poupée. Mais celle-là était trop grande. Il fallut en façonner et en détruire six avant d'atteindre la perfection de

l'harmonie. Quand les dieux furent satisfaits, l'heureux prince reçut, parfaite, son épouse... qui avait été une poupée.

» Bien des siècles plus tard, au temps de Ramsès III, il advint qu'il y eut un homme qui rechercha et découvrit le secret de Khnum, le dieu potier. Il avait passé toute son existence à le découvrir. Il était vieux, voûté et desséché ; mais le désir des femmes restait encore puissant en lui. Tout ce qu'il sut faire du secret de Khnum fut de satisfaire son propre désir. Mais il ressentit le besoin d'un modèle. Les femmes les plus belles étaient les épouses du pharaon, bien sûr. L'homme façonna donc certaines poupées à l'image et à la ressemblance de ceux qui accompagnaient le pharaon quand il allait rendre visite à ses épouses. Il façonna également une poupée à la ressemblance du pharaon et il s'introduisit en elle, lui donnant l'apparence de la vie. Les poupées le portèrent alors dans le harem royal, passant devant les gardes qui crurent qu'il était le pharaon, les femmes également, et elles l'accueillirent comme tel.

» Mais alors qu'il s'en allait, le véritable pharaon entra. Cela doit avoir été une drôle de situation, Ricori... Le pharaon soudain dédoublé miraculeusement dans son harem ! Mais Khnum voyant du haut des cieux ce qui allait arriver, étendit le bras et toucha les poupées, leur retirant la vie ; elles tombèrent à terre et ne furent plus que... des poupées.

» Il y avait eu un pharaon, et il ne restait maintenant qu'une poupée... auprès de laquelle était blotti un pauvre vieil homme ridé et tremblant !

Cette histoire ainsi qu'une relation très détaillée du procès qui suivit sont sur un papyrus de l'époque, qui se trouve, je crois, au musée de Turin. Avec également une liste des tortures que subit le magicien avant d'être brûlé. Le procès comme leurs accusations ne font aucun doute ; le

papyrus est tout à fait authentique. Qu'y avait-il derrière tout cela ? Il s'est évidemment passé quelque chose... mais quoi ? Cette histoire relève-t-elle de la superstition... ou s'agit-il de magie noire ?...

— Vous avez, dit Ricori, vous-même observé l'effet de cette magie noire. Doutez-vous encore de sa réalité ? »

Sans lui répondre, je repris : « La cordelette nouée, l'« échelle de sorcière », cela aussi c'est très ancien. Le plus ancien document de la législation franque, la loi salique, rédigée sous forme écrite voilà environ quinze cents ans, prévoyait les peines les plus sévères pour ceux qui pratiquaient ce qu'on appelait le nœud de sorcière.

— *La ghirlanda della strega*, dit-il. C'est une chose bien connue dans mon pays... dans notre noire tristesse ! »

Remarquant alors l'expression effrayée de son visage blême, ses doigts qui se tordaient, je me hâtai d'ajouter : « Mais, bien entendu, Ricori, vous vous rendez compte que tout ce que je viens de vous raconter n'est que légende du folklore ! Sans aucun fondement prouvé de réalité scientifique. »

Il repoussa violemment sa chaise en arrière, me fixa d'un regard incrédule. « Vous soutenez toujours, prononça-t-il avec effort, que les agissements diaboliques dont nous avons été témoins peuvent être expliqués dans des termes scientifiques ?

— Je n'ai pas dit cela, Ricori, fis-je mal à l'aise. Je dis que M^{me} Mandilip était dans l'hypnotisme aussi extraordinaire qu'elle l'était dans le crime... une maîtresse de l'illusion... »

Il me coupa la parole, les mains crispées sur le bord de la table : « Vous pensez que les poupées étaient... des illusions ?

— Vous savez, ripostai-je en biaisant, à quel point ce corps ravissant paraissait réel. Et pourtant, nous l'avons vu se dissiper dans l'authentique réalité des flammes. Il semblait aussi vrai que les poupées, Ricori...

— Le coup que j'ai reçu au cœur... La poupée qui a tué Gilmore... La poupée qui a assassiné Braile... La poupée, que Dieu la bénisse, qui a abattu la sorcière ! Vous appelez tout cela des illusions ?

— Il est tout à fait possible, répliquai-je un peu brusque, qu'obéissant à une injonction imposée sous hypnose par la faiseuse de poupées, vous vous soyez, vous-même, enfoncé l'épingle-poignard dans le cœur ! Il est possible qu'obéissant à un ordre similaire, donné où, quand et comment, je ne sais pas, la sœur de Peters ait elle-même tué son mari. Le lustre est tombé sur Braile, alors que je me trouvais, et nous sommes bien d'accord, sous l'influence du même genre d'injonctions hypnotiques... et il est possible que ce soit un éclat de verre qui lui ait coupé la carotide. Quant à la mort de la faiseuse de poupées, apparemment des mains de la poupée Walters... eh bien, il est également possible que l'esprit anormal de M^{me} Mandilip fut, par moments, victime de ces mêmes illusions qu'elle introduisait dans l'esprit des autres. La faiseuse de poupées était une folle de génie, gouvernée par une propension morbide à s'entourer des images de ceux qu'elle avait tués au moyen de l'onguent. Marguerite de Valois, reine de Navarre, portait constamment sur elle les cœurs embaumés d'au moins une douzaine de ses amants qui étaient morts pour elle. Elle ne les avait pas tués... mais elle savait qu'elle avait été la cause de leur mort, aussi sûrement que si elle les avait étranglés de ses propres mains. Le principe psychologique qu'impliquent la collection de cœurs de la reine Margot et la collection de poupées de M^{me} Mandilip ne fait qu'un. »

Ricori ne s'était pas rassis ; toujours de la même voix lasse, il répéta : « Je vous ai demandé si vous appeliez illusion la mise à mort d'une sorcière :

— Vous me mettez très mal à l'aise, Ricori... en me regardant fixement comme cela... d'autant que je suis en

train de répondre à votre question. Je vous répète qu'il est possible que, dans son propre esprit, elle fut parfois la victime des mêmes illusions qu'elle suscitait dans l'esprit des autres ; qu'il lui arrivait de croire elle-même que les poupées étaient vivantes ; qu'elle ait conçu, dans son esprit troublé, la haine de la poupée Walters ; et qu'à la fin, sous l'irritation provoquée par votre attaque, cette haine ait réagi contre elle. J'étais en train de penser à cela voilà quelques instants, et je me disais qu'il était curieux que vous parliez de magie noire se retournant contre ceux qui en avaient la maîtrise. Elle torturait cette poupée ; elle s'attendait à ce que celle-ci se venge si elle en avait l'occasion. Si forte était cette croyance, ou cette attente, qu'elle la déclencha lorsque le moment favorable survint. Sa pensée se transforma en acte ! La faiseuse de poupées peut très bien s'être elle-même enfoncé l'épingle-poignard dans la gorge...

— *Pauvre fou !* »

Les mots étaient sortis de la bouche de Ricori, et pourtant cela ressemblait tellement à la voix de M^{me} Mandilip parlant par les lèvres mortes de Lachna que j'en reculai dans ma chaise, avec un frisson.

Ricori était penché au-dessus de la table. Ses yeux noirs étaient vides, sans expression.

« Ricori... réveillez-vous !..., m'écriai-je vivement, saisi de panique.

Le vide effrayant de ses yeux s'effaça, le regard s'aviva, se fixa sur moi.

« Je suis éveillé, dit-il en reprenant sa voix normale. Je suis tellement éveillé... que je ne vous écouterai plus ! Au lieu de cela... c'est vous qui allez m'écouter, docteur Lowell. Je vous dis... au diable, votre science ! Je vous dis ceci... qu'au-delà du rideau des choses matérielles auquel se heurte votre vision, il existe des forces et des énergies qui nous haïssent, et à qui, pourtant, Dieu dans son

insondable sagesse permet d'exister. Je vous dis que ces puissances peuvent franchir le rideau des choses matérielles et se manifester dans des Créatures comme la faiseuse de poupées. Les magiciens et les sorcières, la main dans la main avec le Mal, cela existe ! Et il existe des puissances qui nous sont favorables et se manifestent en ceux qu'elles ont choisis.

» Je vous le dis... M^{me} Mandilip était une sorcière maudite. Un instrument des puissances du Mal ! Une putain de Satan ! Elle a brûlé comme une sorcière doit brûler. Elle brûlera en enfer... éternellement ! Je vous dis aussi que la petite infirmière était un instrument des puissances du Bien. Elle est heureuse, aujourd'hui, au Paradis... et elle le sera éternellement ! »

Il se tut, frémissant de sa propre ardeur. Il me toucha l'épaule.

« Dites-moi, docteur... dites-moi aussi franchement que si vous vous trouviez devant Dieu, croyant en Lui comme j'y crois... est-ce que vos explications scientifiques vous satisfont vraiment ?

— Non, Ricori, répondis-je très doucement.

En effet, elles ne me satisfont nullement.

*Cet ouvrage a été reproduit et achevé d'imprimer en juin
1984*

par l'imprimerie Floch à Mayenne(21940)

Éditeur : n° 268

Dépôt légal : juin 1984

Imprimé en France

Tirage : 4 000 exemplaires

[1] Présenté par Richard D. Nolane aux Presses du Crépuscule, 1980.

[2] Dans la même collection, *Qu'était-ce ?*, 1980.

OceanofPDF.com